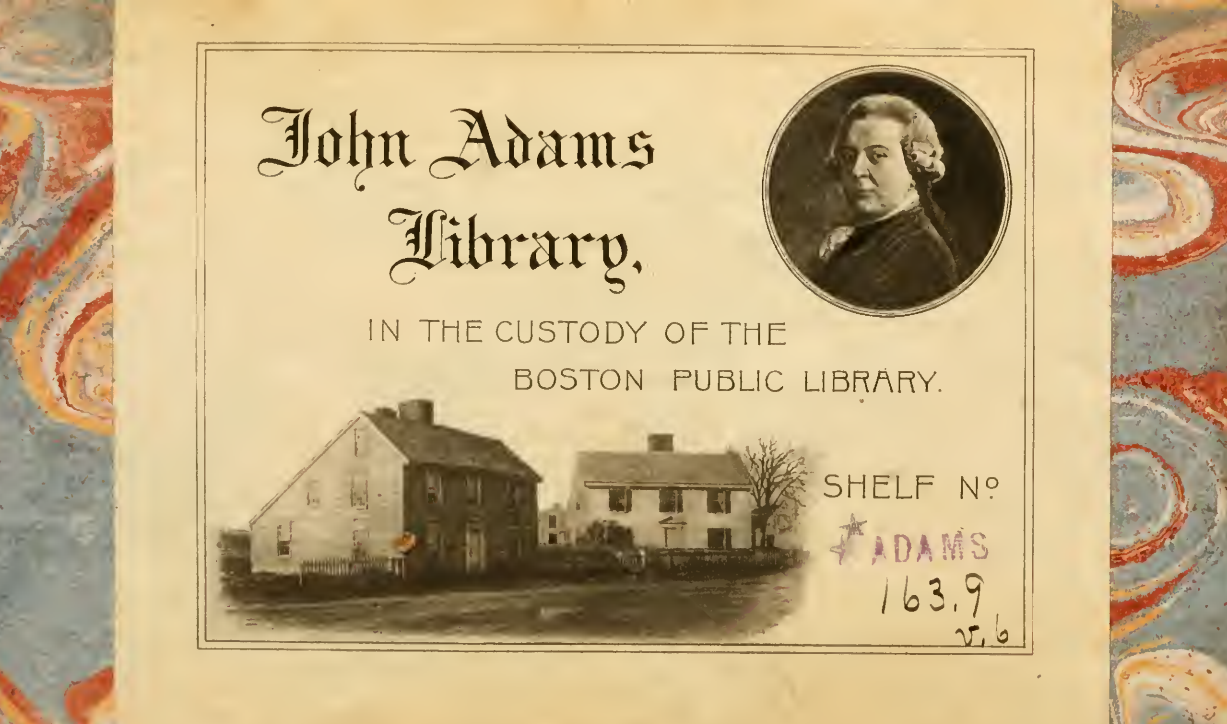



John Adams
Library,
IN THE CUSTODY OF THE
BOSTON PUBLIC LIBRARY.
SHELF No
*ADAMS
163.9
v.6



MÉMOIRES

DE

MADEMOISELLE

DE

MONTPENSIER.

TOME SIXIEME.

MÉMOIRES
DE
MADEMOISELLE
DE
MONTPENSIER,

FILLE DE GASTON D'ORLÉANS,

FRERE DE LOUIS XIII,

ROI DE FRANCE.

NOUVELLE ÉDITION,

Où l'on a rempli les Lacunes qui étóient dans les Editions précédentes, corrigé un très-grand nombre de fautes, & ajouté divers Ouvrages de MADEMOISELLE, très-curieux.

TOME SIXIEME.

A MAESTRICHT,

Chez J. EDME DUFOUR & PH. ROUX, Imprimeurs & Libraires, associés.

M. DCC. LXXVI.



MÉMOIRES DE MADEMOISELLE DE MONTPENSIER.

SIXIEME PARTIE.



E Roi s'en alla au mois de Janvier à St. Germain, pour y mener la Reine & Mr. le Dauphin, d'où il partit pour s'en aller en Franche-Comté : Mr. le Prince y étoit avec des troupes qu'il avoit feint de tenir auprès de lui pour y tenir les Etats. Le Roi qui n'avoit communiqué son dessein qu'aux personnes qu'il employoit pour l'exécution, surprit tout le monde, lorsqu'on l'y vit arriver, & prendre Dole dans trois jours, & dans une saison presque insurmon-

table, tant le froid étoit rude. Les autres Places furent épouvantées, & se rendirent au Roi avec tant de précipitation, que Monsieur, qui étoit demeuré à Paris, résolut de s'en aller joindre le Roi tout aussitôt qu'il le sauroit attaché à une place; comme il étoit en chemin pour cela, il le trouva qui revenoit. La Reine étoit grosse, je ne voulus pas bouger d'auprès d'elle, pendant que le Roi étoit occupé à sa conquête. J'allai passer les Fêtes de Pâques à Eu, où l'on me manda que l'on alloit partir pour la campagne; je n'y fis pas le séjour que j'avois résolu, parce que je voulois prendre congé du Roi. Lorsque j'arrivai à Paris, l'on me dit qu'on parloit de la paix, & que cela avoit retardé le voyage du Roi; de maniere que je ne quittai la Cour que pour aller aux eaux de Forges. Devant que de quitter Eu, après les avoir prises, je fis le mariage de l'aînée de Créquy avec le Marquis de Lesbourg, qui est de qualité & un vieux Seigneur en Flandres, qui a toujours eu des Chevaliers de la Toison dans sa Maison. La Princesse de Bade & Me. d'Armagnac furent chassées : on ne disoit pas de raison pour la Princesse, il étoit public que l'autre étoit accusée d'avoir écrit à la Reine la lettre dont j'ai parlé, pour

l'avertir que le Roi étoit amoureux de Madame de Montespan. Pendant que j'étois à Eu, la Reine accoucha de Monsieur le Duc d'Anjou, dont j'eus une extrême joie; il y eut de très-grands divertissements à Versailles. Monsieur & Madame y furent brouillés à cause de Mr. de Monmouth. Mr. le Chevalier de Lorraine s'attacha à Monsieur, devint son favori, logea au Palais-Royal : il eut le malheur de déplaire à Madame. Lorsque j'arrivai, toutes ces sortes de nouvelles affaires intriguoient la Cour; je ne me voulus mêler de rien, ni presque écouter les raisons des uns ni des autres; je concevois que chacun avoit un peu de tort de son côté.

Je pris à la place de Me. de Lesbourg, Mlle. de Milandon, du pays de Liege : sa grand'mere étoit de la Maison de Joyeuse, sa sœur a épousé le Comte de Rache, qui a la seconde dignité de Flandres après celle de Gouverneur. Il me vint voir à Eu, lorsque Châtillon & la sœur de Me. de Lesbourg l'allerent conduire en Flandres après son mariage. Me. de Rache prit cette occasion de me prier par une lettre qu'elle m'écrivit, de vouloir prendre sa sœur : ce que je fis, quoique j'eusse promis à Me. de Courtenay de prendre sa niece, qui s'appelloit Catillon, & à présent

Mᵉ. la Comteſſe de Lanoy. Meſſieurs le Tellier & de Louvois mirent Mʳ. de Rochefort dans leurs intérêts avec un dévouement abſolu, & ils ſongerent à l'élever à une Charge plus conſidérable que celle de Capitaine des Gendarmes de Monſeigneur le Dauphin. Ils trouverent le ſecret de faire donner à Mʳ. de Vivonne celle de Général des Galeres, à condition que Mʳ. de Mortemar donneroit celle de Premier Gentilhomme de la Chambre à Monſieur de Villequier, qui donna à Mʳ. de Rochefort celle de Capitaine des Gardes-du-Corps. Voilà comme trois hommes changerent de Charges, pour faire tomber la derniere entre les mains du favori de Mʳ. de Louvois.

Dans le temps de tous ces changements, le Roi étoit ſouvent à Verſailles, je m'y trouvai un jour qu'on parloit des chanſons qui avoient été faites ſur les contre-vérités, dans leſquelles l'on dépeignoit Mʳ. de Lauzun d'un caractere qui ne paroiſſoit pas être conforme à la naïveté de celui de bien des gens. Le Roi dit tout haut d'un ton obligeant pour lui : Parce que Mʳ. de Lauzun a plus d'eſprit & de pénétration que les autres, l'on veut qu'il ait moins de ſincérité : pour moi, dit-il, j'aimerois mieux avoir aſſez d'eſprit pour

être méchant & ne le pas être, que d'être un sot, parce que je n'aurois pas l'esprit d'être méchant. J'avoue que dès ce temps-là j'eus un grand plaisir de voir que le Roi avoit de l'estime pour les personnes qui se distinguoient, & par leurs actions, & par leur savoir-faire. Mr. le Duc de Mazarin devint dévot, jusques au point qu'on lui persuada qu'il ne pouvoit pas en conscience garder trois ou quatre Charges qui demandoient une application où résidence personnelle : le Gouvernement de l'Alsace & Brisac, la Lieutenance-générale de Bretagne, & la Charge de Grand-Maître de l'Artillerie. Me. la Princesse de Conti lui mit ce scrupule dans l'esprit, à la priere de Me. de Longueville, qui avoit dessein de faire acheter la Charge de Grand-Maître pour Mr. son fils ; & lorsque le traité en fut conclu, Me. de Longueville en demanda l'agrément au Roi, qui lui répondit que cette Charge ne lui convenoit point, qu'il n'avoit pas su que Mr. de Mazarin s'en voulût défaire. Cette réponse surprit extrêmement Madame de Longueville & Mr. le Prince, qui s'attendoient que le Roi auroit quelques égards sur le Gouvernement de Normandie, dont Mr. de Longueville avoit la survivance ; & lorsque

Mr. ſon pere fut mort, au-lieu de lui laiſſer, Mr. de Montauzier en fut pourvu. Madame la Princeſſe de Conti, qui vit que le deſſein de la Charge de Grand-Maître n'avoit pas réuſſi, voulut lever le ſcrupule de Mr. le Duc de Mazarin, qui dit qu'il ne vouloit plus la vendre.

Le Roi, qui avoit appris le marché qu'il en avoit fait, ſe mit à ſon tour en ſcrupule de la lui laiſſer : il en fixa le prix, & réſolut d'en faire faire les fonctions par Mr. de Louvois, & que celui qui en auroit le titre n'agiroit que pour les actions de guerre. Il ſavoit que perſonne de ſon Royaume ne les exécuteroit avec plus de vigueur, ni ſi utilement pour ſon ſervice, que Mr. de Lauzun : il lui propoſa de quitter celle de Général des Dragons, & de prendre celle de Grand-Maître, qu'il en payeroit le ſurplus. Mr. de Lauzun, qui avoit plus de délicateſſe que les autres gens, quelque intérêt qu'il trouvât dans cette propoſition, ſe ſentit bleſſé de devoir remplir une Charge dont les fonctions ſeroient partagées avec Mr. de Louvois. Il ſupplia très-humblement le Roi de lui donner une place auprès de ſa perſonne, dans laquelle il pût agir ſelon qu'il le jugeroit à propos dans les occaſions où il s'agiroit de ſon ſervice ; que s'il prenoit celle de

Grand-Maître, il s'exposeroit à devoir avoir de grands démêlés avec Mr. de Louvois, qui lui feroient de la peine. Le Roi loua les sentiments de Mr. de Lauzun, & voulut lui donner des marques d'une plus grande confiance; il lui remit la garde de sa personne entre les mains, & prit résolution de lui donner une Charge de Capitaine des Gardes-du-Corps. Il fit Mr. le Comte du Lude Grand-Maître; celui-ci donna sa Charge de premier Gentilhomme à Mr. de Gêvres, qui se défit de celle de Capitaine des Gardes-du-Corps du Roi entre les mains de Mr. de Lauzun, qui donna sa Charge de Colonel-Général des Dragons à Mr. de Ranes, qui se défit aussi de celle qu'il avoit dans les Chevaux-Légers, dont le prix servit à recompenser Mr. le Duc de Mazarin de sa Charge de Grand-Maître. Voilà comme j'entendis, & comme tout le monde vit ces trois ou quatre changements de Charges, qu'on croit n'avoir été faits que pour faire tomber celle de Capitaine des Gardes-du-Corps entre les mains de Mr. de Lauzun, qui l'avoit préférée à celle de Grand-Maître & de premier Gentilhomme, parce qu'elle l'approchoit plus près de la personne de S. M. Il ne comptoit pour rien, ni le plus grand intérêt, ni la plus grande élévation

que le public auroit trouvés pour lui dans une des deux autres Charges. Depuis que je l'ai connu, plus que je ne faisois dans ce temps-là, je lui ai toujours vu ces sentiments dans le cœur; tous les Officiers de l'armée avec qui il avoit servi l'ont trouvé si honnête homme, & si zélé pour ceux qui faisoient leur devoir, que toutes les personnes qui se sont distinguées par quelque action de courage, ont reçu des marques de son estime par les bons offices qu'il leur a rendus; ou si ç'a été des Officiers dont un autre genre de secours leur devoit être bon avec ces témoignages. S'il a été juste dans l'un, j'ai oui-dire à ces mêmes Officiers qu'il a été prodigue dans l'autre; il ne les exhortoit qu'à augmenter de zele & d'inclination à bien servir le Roi; il leur faisoit souvent entendre que c'étoit de son argent & par ses ordres qu'il leur faisoit ces libéralités, quoiqu'ils sussent que c'étoit de son nécessaire qu'il leur donnoit. J'ai dit que j'ai appris cela de ceux qui en ont reçu les marques, je dois le répéter encore une seconde fois; s'il avoit su qu'ils s'en fussent loués, c'auroit été une raison pour ne plus recevoir de lui ces sortes de plaisirs, tant il hait les louanges; l'on n'osoit même lui parler des occasions de distinction qu'il avoit

faites. J'avoue que ceux qui m'ont conté tout ce que j'ai dit de lui, m'ont fait un ſenſible plaiſir, qui ſe redoubloit par la bonne foi & par la joie qu'ils avoient eux-mêmes à lui donner des marques de leur gratitude, dans un temps où leur ſincérité devoit être moins ſuſpecte, puiſqu'il n'étoit plus en état de leur rendre les mêmes offices, ni de leur donner les mêmes ſecours qu'il avoit fait autrefois. Pour revenir à la Charge de Capitaine des Gardes, elle lui fut donnée dans le mois de Juillet, qui étoit ſon quartier de ſervice; de ſorte qu'il prit le bâton dans le même moment que l'affaire eut été réglée. Il en fit les fonctions avec un air grand & aiſé, plein de ſoin ſans empreſſement; le Roi en paroiſſoit très-content, & c'étoit pour lui la ſeule récompenſe qu'il en deſiroit. Lorſque je lui fis mon compliment, il me dit qu'il étoit bien perſuadé de l'honneur que je lui faiſois de prendre part aux bontés que le Roi avoit pour lui. Je commençois dans ce temps-là à le regarder comme un homme extraordinaire, très-agréable en converſation, & je cherchois très-volontiers les occaſions de lui parler; je lui trouvois des manieres d'expreſſions que je ne voyois point dans les autres gens.

Dans ce temps-là, Mr. le Grand-Duc de

Toſcane mon beau-frere, qui venoit d'Angleterre, devoit paſſer en France; il avoit fait un voyage de curioſité : il avoit eu quelque démêlé avec notre Ambaſſadeur d'Angleterre, & le Roi avoit pris l'affaire d'une grande hauteur. Cela modéroit les plaiſirs qu'il s'étoit perſuadé de recevoir en France, on ne laiſſa pas de le traiter fort honnêtement. Je n'allai point à Forges, afin de me trouver à Paris lorſqu'il y ſeroit, qui étoit juſtement la ſaiſon de prendre mes eaux; on lui donna beaucoup de Comédies, & l'on fit jouer l'Opéra de l'hyver précédent. Dans le temps qu'il fut à Paris, je fis le mariage de la ſeconde Créquy avec le Comte de Jarnac de la Maiſon de Chabot, qui ſont deux Maiſons alliées avec tout ce qu'il y a de gens de qualité en France; cela attira un monde infini chez moi. Lorſqu'ils furent fiancés dans mon cabinet, & que cette cérémonie fut finie, il ne reſta que les plus proches parents : M^e^. de Rohan & M^e^. de Soubiſe, la Comteſſe de Fieſque, M^e^. la Ducheſſe de Créquy, Mlle. ſa fille, M^e^. de Marſillac, M^e^. d'Epernon, & quelques Dames de mes amies au nombre d'une vingtaine, & des hommes que je fis venir pour que M^r^. le Grand-Duc ne fût pas ſeul. Je fis jouer la Comédie du

Tartuffe, qui étoit une Piece nouvelle; toutes les Dames souperent avec moi : Mr. le Grand-Duc ne voulut pas manger, parce qu'il étoit incommodé. Le mariage fut fait après minuit, Mr. le Grand-Duc fut témoin de la bonne compagnie qui étoit chez moi, & vit la libéralité que j'avois à récompenser les gens qui m'étoient agréables; je faisois Me. de Jarnac ma Dame-d'honneur avec des appointements considérables, & outre cela je lui donnois une somme qui lui faisoit en tout 12000 liv. de rente.

J'avois envoyé prier Me. de Guise de venir à ce mariage, elle ne s'y trouva point; je ne sais si ce fut par elle-même ou par le conseil de Mlle. de Guise, elle n'osoit rien faire sans son congé; Mr. de Guise en étoit de même, il avoit été élevé dans cette soumission qui lui donnoit un air ridicule dans le monde : il avoit déja mauvaise grace dans tout ce qu'il faisoit, & cette sorte de respect qu'il gardoit à l'égard de Mlle. de Guise, lui attiroit de grandes railleries; l'on disoit qu'il n'osoit parler à Me. sa femme sans lui en avoir demandé la permission. Elle avoit aussi du côté de ma sœur chassé une femme-de-chambre qu'elle aimoit extrêmement, ôté son Ecuyer & son Secretaire; Me. de

Poussé lui servoit de Dame-d'Honneur d'un côté, & de Dame-d'Atour à Madame de l'autre ; & comme Mlle. de Poussé sa fille étoit avec elle, Mlle. de Guise ne vouloit pas qu'elle y demeurât, de crainte, disoit-elle, que Mr. de Guise n'en devînt amoureux. Ainsi la mere & la fille se retirerent au Luxembourg auprès de Madame, & l'on donna Me. du Desan à ma sœur de Guise. C'étoit une femme du Poitou, fille d'une maniere de Gentilhomme qui avoit été Maître-d'hôtel du feu Comte de Fiesque, mari de ma gouvernante ; elle avoit quelque bien, elle avoit épousé Mr. du Desan, Gentilhomme du Poitou très-débauché, elle étoit séparée d'avec lui : elle étoit jolie & avoit beaucoup d'esprit. Lorsque Me. la Maréchale de la Meilleraye alloit en Bretagne, elle la prenoit en chemin, & la menoit avec elle ; dans un de ses voyages à son retour à Paris, elle la fit suivre, elle n'étoit chez elle que comme une espece de domestique, qui ne parloit dans le logis ni ailleurs que par Me. tout court, & qui n'auroit osé dire Me. la Maréchale, tant elle étoit soumise & respectueuse. Il me souvient qu'un jour elle vint voir Me. la Comtesse de Fiesque, qui voulut la faire asseoir, ce qu'elle n'osa jamais faire. Elle étoit d'une agréable con-

verſation; l'Intendant de Poitiers, qui étoit Mr. de Villemontier, ne ſe déplaiſoit pas avec elle, lorſque la Cour y alla: il l'introduiſit auprès de Mr. le Tellier, qui aimoit à la faire cauſer les ſoirs avec lui; elle ſe vit quelque crédit par les amis qu'elle s'étoit ménagés, elle ſe figura que ſon ſavoir-faire ne lui ſeroit point inutile, ſi elle alloit à Paris. Lorſqu'elle y fut venue, elle s'introduiſit chez Me. la Ducheſſe d'Aiguillon; ſon oncle avoit été ſon tuteur, parce que la famille de Vignerod étoit originaire de Breſſuire en Poitou, ainſi que Mr. le Prince l'a fait imprimer dans le procès qu'il eut contre Me. d'Aiguillon. Cette femme avoit l'eſprit flatteur & inſinuant, elle ſe mit bien dans le ſien, & alloit ſouvent avec elle à St. Sulpice. Me. d'Aiguillon étoit parvenue à gouverner Madame; ſa dévotion lui avoit fait oublier qu'elle avoit le plus travaillé à faire rompre ſon mariage, afin d'épouſer mon pere. Un jour qu'elle étoit auprès de ſon feu, & qu'elles cauſoient de mille affaires, ma belle-mere lui dit qu'elle étoit en peine de ſa fille de Toſcane, qui attendoit l'heure d'accoucher; qu'elle eût deſiré pouvoir trouver une femme d'entendement pour l'envoyer auprès d'elle juſqu'à ce qu'elle fût hors de l'état où elle étoit. Me. d'Ai-

guillon se récria qu'elle avoit son affaire; elle fit semblant d'envoyer en Poitou, elle lui produisit Me. du Defan comme nouvellement arrivée, la lui dépeignit femme d'une grande qualité & d'une piété exemplaire, qui avoit fait de sa connoissance une confession générale à St. Sulpice, à ce que Mr. Picoté lui avoit dit. Madame fut sensiblement touchée du bon choix de Me. du Defan, lui fit connoître que Mr. le Tellier la connoissoit, & qu'il avoit de la considération pour elle. Madame envoya consulter la Reine plutôt par déférence que par aucun doute de devoir suivre ce que Me. d'Aiguillon lui conseilloit; la Reine lui répondit qu'elle ne connoissoit cette femme que pour l'avoir vue danser le tricolet à Poitiers. Mr. le Tellier parla favorablement pour elle, & son affaire fut faite. Après qu'on lui eut fait donner quelque argent par le Roi, & que Madame y en eut un peu ajouté du sien, cela ensemble la mît en état de faire le voyage; elle s'en alla par le carrosse de Lyon, qui fut une voiture admirable pour elle qui n'avoit pas accoutumé de se servir de carrosse. Arrivée en Toscane, elle se fit aimer de tout le monde, & de Me. la Grande-Duchesse par sa souplesse naturelle; son jugement ne répondoit pas

au feu qu'elle avoit dans l'esprit, elle ne fut pas long-temps à y faire des fautes, & contribua beaucoup à donner à ma sœur du dégoût de son mari & du pays. Elle s'entremit de quelques négociations entr'eux, elle poussoit ma sœur d'un côté, & flattoit Mr. le Grand-Duc de l'autre; l'on ne connoissoit pas à la Cour ni sa conduite ni ses intentions; elle tourna si bien les affaires, & se rendit si nécessaire, qu'on lui fit faire quelques voyages à Florence; & pour récompense de ses services, on la mit auprès de ma sœur de Guise pour être sa Dame-d'honneur. Toutes celles qui ont ces Charges auprès des petites-filles de France, ont l'honneur d'entrer dans le carrosse de la Reine, & de manger avec elle; celle-ci ne pouvoit espérer ni l'un ni l'autre. Mlle. de Guise préféra les petits soins & les complaisances que Me. du Desan avoit pour elle, à la grandeur de ma sœur, qui devoit avoir un grand dégoût lorsqu'il falloit laisser sa Dame-d'Honneur toutes les fois qu'elle entroit dans le carrosse de la Reine. Me. de Poussé avoit été traitée chez la Reine sur le même pied que Me. du Desan, & que ma Dame-d'honneur entroit dans le carrosse & mangeoit avec la Reine; elle l'obligea à vendre sa charge de Dame-d'atour à Me.

du Defan, afin qu'elle & ma fœur de Guife n'euffent que le même dégoût.

Me. du Defan m'a donné une occafion de parler de Tofcane, j'ai quitté les noces de Me. de Jarnac, où je m'appliquai à bien divertir Mr. le Grand-Duc, qui ne parut nullement embarraffé de la groffe & bonne compagnie que je lui avois donnée. Il parloit admirablement bien de tout, il connoiffoit fort bien la maniere de vivre de toutes les Cours de l'Europe, dans celle de France il ne fit pas une feule faute. Voilà comme tout le monde en parloit, & voilà auffi ce que je dois dire que j'ai connu par moi-même, lorfque je voulus étudier fon humeur & fon efprit; pour fa perfonne, il n'étoit ni grand ni petit, un peu gros pour un homme de 25 ans; il avoit une très-belle tête, les cheveux noirs, une groffe bouche vermeille, de belles dents, le teint vif, & marquoit avoir une bonne fanté. Il étoit fait comme ces gens qui n'ont rien qui dégoûte dans leur perfonne, & il eft à croire que tous ceux qui l'auront vu & connu, comme j'ai fait, blâmeront ma fœur de n'avoir pas bien vécu avec lui. Il ne fe pouvoit affez exprimer fur le bien qu'il difoit d'elle à tout le monde & à moi en particulier; il vécut fur mon compte avec une

si grande distinction, à regarder le reste de la famille, que j'ai raison de lui en devoir savoir gré; quoiqu'il soit civil & honnête pour tout le monde, il s'étudia à me témoigner des marques de sa préférence & des soins singuliers.

Me. de Choisy mourut, elle s'étoit mêlée de mille affaires désagréables pour moi. Lorsque nous partageâmes le Luxembourg, une partie de son logement m'étoit échue; elle voulut me persuader de le lui laisser, je n'en voulus rien faire; elle voulut me vendre des ajustements qu'elle y avoit fait faire, je ne voulus faire aucun marché avec elle, elle fit tout emporter jusqu'aux lambris, qui ne m'étoient pas absolument nécessaires pour mettre mes Pages dans le logement que je lui faisois quitter.

Après que Madame & toute la Maison de Guise eurent sollicité, & que Me. du Desan eut fait agir Mr. le Tellier auprès du Roi, & qu'elle eut obtenu les honneurs, ma sœur venoit plus souvent à la Cour; son mari, qui avoit peu d'esprit, la suivoit toujours : il étoit si innocent & si enfant, que tout marié qu'il étoit, il appelloit encore Mlle. de Guise ma bonne tante, comme les enfants appellent ma bonne maman. Lorsque le Grand-Duc fut parti,

je m'en allai à Eu; j'étois partie tard, je ne m'en retournai que bien avant dans l'hyver. Lorſque je partis, je fis quelques honnêtetés à Mr. de Lauzun ſur la peine que j'avois de quitter une auſſi agréable couverſation que la ſienne; je m'étois habituée à l'entretenir, & je cherchois à lui parler aux heures qu'il étoit chez la Reine. Je dis que je cherchois à l'entretenir, parce qu'il vivoit avec moi avec un reſpect ſi ſoumis, qu'il ne m'auroit jamais approchée ſi je ne lui étois allé parler. Après que je lui eus fait les compliments que je viens de dire, & qu'il m'y eut répondu par de profondes révérences, il me répondit que pour n'avoir preſque pas l'honneur d'être connu de moi, il étoit un des hommes du monde qui s'attacheroit le plus à exécuter mes ordres, ſi je lui faiſois l'honneur de lui en laiſſer quelques-uns. Il me dit cela de ſi bonne grace, qu'il n'eut pas de peine à me perſuader qu'il me parloit de bonne foi. Lorſque je lui eus fait encore quelques honnêtetés, il n'y répondit que par les mêmes ſoumiſſions & les mêmes reſpects qu'il avoit accoutumé de me marquer, & me dit que la confiance que j'avois témoigné prendre en lui l'avoit tellement pénétré, qu'il auroit toujours un grand ſoin & une grande fidélité à exécuter mes ordres.

Je ne revins d'Eu que vers le mois de Décembre ; à mon arrivée à Paris, l'on me dit que Madame y venoit pour dire adieu à Me. de St. Chaumont que Monſieur avoit chaſſée, dont elle étoit au déſeſpoir. Elle étoit Gouvernante de Mademoiſelle, on croyoit que ſon crime étoit d'être tante de Mr. le Comte de Guiche ; Madame la mit aux Carmélites de la rue du Bouloir, qui eſt un établiſſement nouveau fait par le grand Couvent de St. Jacques ; quelques Religieuſes s'y trouverent enfermées ; à cauſe du grand air, la Communauté fit acheter une place dans la rue du Bouloir, avec deſſein d'y établir ſeulement une infirmerie ; avec le temps, cette maiſon s'eſt agrandie par le nombre des Carmélites, où la Regle de cet Ordre qui eſt réguliérement obſervée partout, l'eſt dans celui-là comme dans les autres. Celles du grand Couvent s'en ſont ſéparées pour ne pas laiſſer un exemple qu'elles ayent deux maiſons dans une même Cour. Me. de St. Chaumont, qui avoit été fille de Madame, qui a beaucoup d'eſprit, ainſi que je l'ai déja dit, y avoit été envoyée, & portoit le nom de Sœur Thérefe de Jeſus. Il y avoit encore une fille de la Maiſon d'Ardonne, & les filles du Comte de Catalan, qui s'étoit jetté dans le

ſervice du Roi à la révolte de Catalogne : elles ſavoient l'Eſpagnol, du temps qu'elles étoient dans le monde. La Reine mere y avoit été tous les jours, elle y avoit établi un Salut dans leur petite Chapelle ; cette fondation donna envie à Romecourt & aux Religieuſes de ſe ſéparer, & de faire une troiſieme maiſon de Carmélites à Paris. D'ailleurs, comme je l'ai déja expliqué, les Religieuſes du grand Couvent, qui ſont d'une grande régularité, ne voulurent point avoir un partage dans leur maiſon, elles n'avoient eu d'autres penſées que de bâtir une infirmerie ; elles donnerent volontiers les mains à cette affaire. La Reine avoit pris en amitié les Religieuſes de la rue du Bouloir, parce qu'elle les trouvoit de bonne compagnie ; ainſi l'affaire fut décidée en leur faveur. La Reine y alla quelquefois avec la Reine mere, elle y trouva des perſonnes qui ſavoient ſa langue naturelle, elle s'y accoutuma, & choiſit cette maiſon pour s'y retirer toutes les fois qu'elle voudroit entrer en retraite. Elle y alloit la plupart du temps pour y apprendre des nouvelles. Madame y alloit ſouvent, & la Comteſſe de Soiſſons auſſi. Cette maiſon a toujours été une eſpece de cour ; ce fut-là où la Reine apprit de la Comteſſe de Soiſſons les amours

du Roi pour la Valliere, & ce fut auſſi la premiere raiſon qui détermina le Roi à la chaſſer lorſqu'il ſut ce que j'ai dit de la lettre qui avoit été envoyée à la Molina. Le Roi commençoit à n'être pas ſatisfait de la Comteſſe de Soiſſons; ainſi il fut bien-aiſe d'avoir une juſte raiſon de l'éloigner de la Cour. Je pourrai quelquefois ne mettre pas les événements dans leurs temps & dans leur ordre; comme je l'ai déja remarqué, je n'écris que pour moi, & ne cherche qu'à remplir quelques heures inutiles; je ne dois pas me ſoucier de dire à point nommé le moment où ce que j'écris s'eſt paſſé; je prétends m'amuſer dans ma vieilleſſe, ſi Dieu me fait la grace de me laiſſer vivre long-temps, & voir ce que j'ai fait dans ma jeuneſſe, pour mieux connoître l'abus du monde, & pour me confirmer à le mépriſer, & à conſidérer ſur moi-même que née avec des grandeurs & des biens conſidérables, & ſans avoir fait mal à perſonne, Dieu a permis que ma vie ait été traverſée de mille affaires déſagréables : ainſi le temps que j'employe à écrire ces Mémoires, m'eſt plus profitable par le ſouvenir qu'ils me donnent, qu'on ne ſauroit le concevoir.

Monſieur chaſſa par ordre du Roi l'E-

vêque de Valence son premier Aumônier, auquel on défendit d'aller dans son Diocese. Madame la Maréchale de Clérambaut fut mise auprès de Mademoiselle pour être sa Gouvernante à la place de Madame de St. Chaumont; elle étoit fille & femme de deux hommes qui avoient bien de l'esprit, & savoient bien la Cour: pour elle on disoit qu'elle étoit savante comme Monsieur de Chavigny son pere, qu'elle ne connoissoit que le Latin, l'Astrologie, & mille autres Sciences qui ne lui donnoient ni le savoir-faire, ni l'air qu'il falloit pour bien élever Mademoiselle. Après avoir appris toutes ces nouvelles, je m'en allai à St. Germain, où je passai l'hyver sans faire de voyages à Paris, comme j'avois accoutumé de faire; c'est-à-dire, qu'avant cela j'y demeurois 15 jours & 5 ou 6 jours à la Cour; cet hyver sans savoir presque pourquoi je ne pouvois souffrir Paris, ni sortir de Saint-Germain. Lorsque j'y étois, une de mes filles eut la petite-vérole; cet accident m'empêcha d'aller à la Cour pendant 4 ou 5 jours, je les passai à Paris avec beaucoup de langueur; je me souviens que je fus très-aise lorsque l'on me fit savoir que je pouvois retourner à la Cour. Je voyois Mr. de Lauzun chez la Reine,

avec qui je prenois un très-grand plaisir de causer, je lui trouvois tous les jours plus d'esprit & plus d'agrément à ce qu'il disoit qu'à toute autre personne du monde; il se tenoit toujours réservé dans les termes de soumission & de respect, que les autres gens ne peuvent imiter.

J'allai à Paris un jour, dont le soir le Roi fit arrêter le Chevalier de Lorraine. Je fus surprise le lendemain matin lorsqu'on me dit que Monsieur & Madame étoient arrivés la nuit, qu'ils s'en alloient à Villers-Cotterets, que le Chevalier de Lorraine étoit arrêté; j'allai au Palais-Royal, où je trouvai Monsieur fort fâché. Il se plaignoit de son malheur, disoit qu'il avoit toujours vécu avec le Roi d'une maniere à ne se pas attirer le traitement qu'il venoit de lui faire; qu'il s'en alloit à Villers-Cotterets; qu'il ne pouvoit demeurer à la Cour. Madame témoignoit avoir du chagrin de celui de Monsieur, & me dit : Je n'ai pas raison d'aimer le Chevalier de Lorraine, parce que nous n'étions pas bien ensemble; il me fait cependant pitié, & j'ai une peine mortelle de celle de Monsieur. Elle soutenoit ce discours avec un air qui marquoit la douleur d'une personne intéressée à tout ce qui le pouvoit fâcher, & dans le fond

de l'ame, elle étoit bien-aiſe : elle étoit parfaitement unie avec le Roi, perſonne ne doute qu'elle n'eût part à cette diſgrace. Le principal motif regardoit la conduite de Monſieur, & les conſeils que le Chevalier de Lorraine lui avoit donnés lorſque le Roi lui avoit refuſé le Gouvernement du Languedoc après la mort de Mr. le Prince de Conti, dont Monſieur avoit fait de grandes plaintes, & ſur beaucoup d'autres affaires qu'on prétendoit que le Chevalier de Lorraine lui inſpiroit. Le Roi, qui avoit diſſimulé ou négligé ce que l'on faiſoit dire à Monſieur, ne lui en témoignoit rien. Une Abbaye de ſon appanage vaqua, elle fut deſtinée à Mr. le Chevalier de Lorraine. Comme dans ces ſortes d'occaſions Monſieur donnoit ſa nomination, & le Secretaire d'Etat en mois faiſoit les expéditions pour Rome ſans aucune difficulté, lorſque Mr. le Chevalier de Lorraine envoya demander la ſienne à Mr. le Tellier, il répondit qu'il avoit ordre du Roi de ne le pas faire. Monſieur en parla au Roi, qui lui répondit qu'il n'avoit pas d'autre raiſon à lui dire, ſinon qu'il ne vouloit pas que Mr. le Chevalier de Lorraine eût cette Abbaye. Monſieur voulut ſe fâcher, le Roi lui fit connoître qu'il feroit bien

de

de demeurer en repos, & de ne pas suivre les conseils qu'on lui donnoit. Cette froideur commencée, Mr. le Chevalier de Lorraine obligeoit Monsieur à prendre des airs fiers avec le Roi. Voilà le motif pressant qui obligea à le faire arrêter par le Comte d'Ayen, Capitaine des Gardes du Roi, qui servoit auprès de sa personne. Il étoit encore jeune, & l'affaire étoit délicate; le Roi avoit jetté les yeux sur Mr. le Comte de Lauzun, & lui donna ses ordres. Après lui avoir dit qu'il les alloit exécuter, il le supplia très-humblement de trouver bon qu'il lui représentât que c'étoit toujours le Capitaine des Gardes qui servoit auprès de sa personne, à qui il avoit la bonté de donner ces sortes de commissions. Le Roi, qui n'a jamais résisté à la raison lorsqu'on la lui peut faire connoître, changea de sentiment, & envoya chercher le Comte d'Ayen, lui donna ses ordres, & voulut que Mr. le Comte de Lauzun le suivît, pour l'empêcher de faire quelques fautes. Ainsi Mr. le Chevalier de Lorraine fut arrêté au Château neuf, lorsqu'il étoit dans une chambre renfermé avec Monsieur : le Comte d'Ayen le fit demander pour lui parler, il vint, & Mr. d'Ayen l'arrêta. Le Chevalier de la Hilliere, qui étoit avec lui,

dit à Mr. le Comte d'Ayen de lui faire rendre ſon épée, ce qu'il fit; & après ils le menerent dans la chambre du Capitaine des Gardes-du-Corps dans le Louvre, & enſuite coucher dans une maiſon dans le Bourg: il fut conduit à Lyon, & mis à Pierre-Enciſe. Les Officiers & les Gardes du Roi, qui l'avoient conduit, le laiſſerent entre les mains de l'Archevêque de Lyon; comme ils revenoient, ils reçurent un ordre du Roi de reprendre le Chevalier de Lorraine, de lui ôter le valet qu'il avoit auprès de lui, d'empêcher qu'il ne reçût des nouvelles, ni qu'il eût communication avec perſonne, de le conduire & de le garder au Château d'If. Cela provenoit d'un voyage que Mr. Colbert avoit fait à Villers-Cotterets pour parler à Monſieur, qui ne voulut pas revenir auprès du Roi qu'il ne lui eût rendu Mr. le Chevalier de Lorraine. Juſqu'à Lyon on lui avoit toujours permis d'écrire à Monſieur & à ſes amis, les Officiers avoient ordre de lui laiſſer librement prendre & donner des lettres à des Couriers que Monſieur lui envoyoit. Le Roi crut que c'étoit lui qui lui inſpiroit cette fermeté, il voulut châtier plus rigoureuſement Mr. le Chevalier de Lorraine, & mortifier davantage Monſieur,

& lui ôter les moyens de pouvoir lui faire donner ni recevoir de ses lettres. Ainsi il fut conduit & gardé au Château d'if jusques à ce que Monsieur fût revenu à la Cour, & qu'il eût demandé au Roi avec soumission de lui donner la liberté. Après qu'il fut sorti de cette prison, on lui dit de s'en aller à Rome, d'où il n'est revenu qu'après la mort de Madame.

Lorsqu'il fut arrêté, le Roi nous conta les premieres raisons qu'il avoit eues de ne pas être content du Chevalier de Lorraine sur les conseils qu'il donnoit à Monsieur; qu'un jour sur la connoissance qu'il avoit que le Roi connoissoit sa conduite, il desira d'avoir un éclaircissement avec lui, dans lequel il lui dit que Monsieur étoit un bon-homme, qui aimoit S. M.; que si elle vouloit le traiter honnêtement, Monsieur ne feroit jamais rien qui lui pût déplaire, qu'il en étoit garant, qu'il s'en prît à lui s'il manquoit en quoi que ce fût, qu'il lui répondoit de sa conduite. Le Roi lui dit là-dessus: Vous? Vous m'en répondez donc, Mr. le Chevalier? Qu'il lui avoit dit qu'oui. Le Roi lui répliqua: J'en suis bien-aise. Il nous dit: Croyez-vous que je veuille de tels répondants de la conduite de mon frere? Et quand je l'aurois fait arrêter après ce compliment,

aurois-je mal fait? Monsieur a continué ses méchantes humeurs, le Chevalier de Lorraine m'avoit dit qu'il étoit sa caution, je m'en suis pris à lui pour l'exécution de sa parole. Monsieur & Madame revinrent de Villers-Cotterets, elle avoit un grand appartement de plein-pied à celui du Roi; & quoiqu'elle logeât avec Monsieur au Château neuf, lorsqu'elle en étoit sortie le matin elle passoit les après-dînées au vieux Château où le Roi lui parloit plus aisément des affaires qu'elle négocioit avec le Roi d'Angleterre son frere. Depuis la disgrace du Chevalier de Lorraine, elle s'étoit accoutumée à me parler: elle me disoit: Jusqu'ici nous nous ne sommes pas aimées, parce que nous ne nous connoissions point; vous avez un bon cœur, le mien n'est pas méchant, il faut que nous soyons bonnes amies. J'avois les mêmes sentiments dans le cœur pour elle; je me trouvai dans une disposition fort naturelle de bien vivre avec elle. Un jour qu'elle étoit sur son lit, Mr. de Lauzun entra. Elle me dit: J'ai affaire à lui, vous voulez bien que je vous prie d'entretenir la compagnie qui pourroit venir nous interrompre: je pris cette commission avec plaisir, parce que j'étois bien-aise de lui en faire, & je n'étois pas fâchée

que Mr. de Lauzun en partageât l'obligation avec elle. Je concevois qu'elle ne lui vouloit parler que d'affaire, je n'avois aucun ſoupçon qu'il y pût avoir de la galanterie, parce qu'il n'avoit jamais paru avoir de cette ſorte d'attachement pour elle, quoiqu'il lui fût ordinaire d'en avoir pour beaucoup de Dames.

Dieu eſt le maître de nos états ; il nous y laiſſe autant que la variété de nos eſprits le peut ſouffrir ; il avoit permis que j'euſſe regardé le mien comme le plus heureux que je pouvois choiſir au monde ; je devois me trouver ſatisfaite de ma naiſſance, de mon bien, & de toutes ſortes d'agréments qui peuvent faire paſſer la vie ſans être incommode à ſoi-même, ni à charge à perſonne : cependant, comme je l'ai déja dit, ſans en ſavoir la raiſon, je m'ennuyois des endroits où je m'étois plue autrefois, j'en affectionnois d'autres qui m'avoient été indifférents, j'aimois la converſation de Mr. de Lauzun ſans qu'il me paſſât rien de fixe dans la tête. Après avoir paſſé un très-long temps dans ces agitations, je voulus rentrer en moi-même, & démêler ce qui me faiſoit du plaiſir, & ce qui me donnoit de la peine ; je connus qu'une autre condition que celle que j'avois éprouvée juſques-là, fai-

ſoit toute mon occupation, que ſi je me marioïs j'en ſerois plus heureuſe; que de faire la fortune de quelqu'un, de lui donner de grands établiſſements, il m'en ſauroit gré, il ſeroit touché, il auroit de l'amitié pour moi, & s'étudieroit à faire tout ce qui me pourroit plaire. Juſqu'ici l'on m'avoit propoſé de grands établiſſements, qui m'élevoient & ne m'auroient pas rendu plus heureuſe; que je ne la pouvois être que par la conſidération que j'aurois pour une perſonne qui eût de l'amitié pour moi; que mes héritiers regardant mon bien comme le leur, ils ne pouvoient rien tant ſouhaiter que ma mort afin d'en pouvoir jouir. Après avoir bien repaſſé dans ma tête ce qui pouvoit me devenir un dégoût, je vis qu'entre tous les partis que je pouvois prendre, Dieu ſouffroit que je ſentiſſe dans mon cœur que celui de me marier étoit le ſeul qui pouvoit me donner du repos, par le choix d'une perſonne à qui je puſſe faire une aſſez grande fortune pour qu'elle en pût être pénétrée le reſte de ma vie & de la ſienne, & avec qui je puſſe paſſer la mienne avec tranquillité & l'union d'une parfaite amitié. C'eſt dans ce moment-là que je compris que mes inquiétudes n'avoient pas été vagues, & que je con-

çus que le mérite que j'avois trouvé dans Mr. de Lauzun, les distinctions de sa conduite par rapport à celle des autres gens, & l'élévation d'ame qu'il avoit au-dessus du commun des hommes, l'agrément de sa conversation, & d'un million de singularités que je lui connoissois, me firent comprendre ou plutôt sentir qu'il étoit l'unique homme capable de soutenir la grandeur que je lui mettrois sur la tête, & la seule personne digne de mon choix, & celui qui vivroit le mieux avec moi. Je concevois que je n'avois jamais reçu de marques d'amitié de qui que ce soit, qu'il y avoit plaisir d'être aimée, qu'il étoit très-sensible, & qu'il y avoit beaucoup d'agrément de pouvoir vivre avec un parfait honnête homme que je pouvois regarder comme un ami, pénétré de tout ce qui me feroit du plaisir ou de la peine, avec lequel je commençois à m'apercevoir que je prenois plus de goût de m'entretenir que je n'avois fait jusques-là avec personne du monde. Ainsi je vis bien en moi-même que les sujets de mes joies venoient du plaisir que j'avois de parler avec lui; & le peu d'application que j'avois à toutes mes autres affaires, le dégoût que je me sentois pour tout le monde, & l'ennui dans lequel j'étois lors-

que je ne le trouvois pas chez la Reine, me firent connoître tout ce que j'avois ignoré jusques-là. Je n'avois d'occupation ni d'agitation que celles qui me venoient de ces réflexions ; tantôt je voulois qu'il devinât mon état, & d'autres fois je desirois qu'il ne le connût point. Je suis naturellement impatiente, j'avoue que mon état m'accabloit, je ne pouvois souffrir personne, le monde me mettoit au désespoir, je voulois être seule dans ma chambre ou le voir chez la Reine ; dans le Cours par hasard ou autrement, pourvu que je le visse, je me trouvois en repos. Je faisois des réflexions sur les difficultés que je pouvois y trouver, j'étois en peine d'en parler au Roi ; je voulois lui faire connoître mes sentiments, afin qu'il me dît lui-même de quelle maniere je me devois conduire ; j'étois inconsolable lorsque je voyois par sa conduite soumise & respectueuse qu'il ne connoissoit pas tout ce que je pensois pour lui. Ainsi l'affaire qui me paroissoit la plus embarrassante, étoit celle de lui faire entendre qu'il étoit plus heureux qu'il ne pensoit ; je ne laissois pas de songer quelquefois à l'inégalité de sa qualité à la mienne. J'ai lu l'Histoire de France, & presque toutes celles qui sont en François ; je savois qu'il

y avoit des exemples dans le Royaume que des perſonnes d'une moindre qualité que la ſienne avoient épouſé des filles, des ſœurs, des petites-filles, des veuves de Rois, ainſi que je l'expliquerai ailleurs; qu'il n'y avoit de différence de ces gens-là à lui que celle qu'il étoit né d'une plus grande & illuſtre Maiſon qu'eux, & qu'il avoit plus de mérite & plus d'élévation dans l'ame qu'ils n'en avoient jamais eu. Je ſurmontai cet obſtacle par une multitude d'exemples qui ſe préſentoient à mon ſouvenir; je me fis un plan de tout ce que je viens d'alléguer, je me ſouvins que j'avois lu dans les Comédies de Corneille une eſpece de deſtinée pareille à la mienne, & je regardois du côté de Dieu ce que ce Poëte avoit imaginé par des vues humaines. J'envoyai à Paris acheter toutes les Œuvres de Corneille, afin de chercher ce que j'avois cru qui pourroit me convenir. Juſqu'à l'arrivée de mon courier, je me diſois que perſonne au monde n'avoit eu une plus grande élévation que Mr. de Lauzun; il y avoit même des moments que je trouvois que ſon mérite étoit au-deſſus de tout ce que je voulois faire pour lui, que je pouvois me perſuader cela avec plus de vérité, que toute la France le croyoit ainſi, tant il

s'étoit acquis une réputation d'être singulier en tout. Les Œuvres de Corneille arrivées, je ne fus pas long-temps à trouver les Vers que je vais mettre ici; je les appris par cœur, ils m'ont fait faire beaucoup de réflexions depuis quelques années, & je regardois du côté de Dieu ce que la plupart des hommes considerent avec des sentiments profanes.

VERS DE CORNEILLE.

Quand les ordres du Ciel nous ont faits l'un pour l'autre,
Lyse, c'est un accord bientôt fait que le nôtre.
Sa main entre les cœurs par un secret pouvoir
Seme l'intelligence avant que de se voir.
Il prépare si bien l'Amant & la Maîtresse
Que leur ame au seul nom s'émeut & s'intéresse.
On s'estime, on se cherche, on s'aime en un moment,
Tout ce qu'on s'entredit persuade aisément;
Et, sans s'inquiéter de mille peurs frivoles,
La foi semble courir au-devant des paroles.
La langue en peu de mots en explique beaucoup,
Les yeux plus éloquents font tout voir tout d'un coup,
Et de quoi qu'à l'envi tous les deux nous instruisent,
Le cœur en entend plus que tous les deux n'en disent.

Après tout ce que j'ai exposé des agitations dans lesquelles j'étois des incertitudes de ce que j'avois à faire, & du penchant naturel que je me trouvois à vouloir voir & à parler à Mr. de Lauzun, de l'aversion que j'avois eue pour le mariage, & des résolutions que j'avois prises pour me marier avec lui, il me semble que rien ne convenoit mieux à mon état, que ces Vers qui ont un sens moral lorsqu'on les regarde du côté de Dieu, & qui en ont un galant pour les cœurs qui sont capables de s'en occuper. J'ai à rendre graces à Dieu de celle qu'il m'a faite, lorsqu'il m'a donné de l'aversion pour tout ce qui s'appelle galanterie. Il me souvient qu'après avoir fait de sérieuses réflexions sur ce que tout le monde diroit de mon affaire, & sur les dégoûts que je pourrois trouver dans ce mariage, je résolus de ne plus parler à Mr. de Lauzun qu'avec une tierce personne, & je voulois m'éloigner des occasions de le voir, afin de me l'ôter de la tête. J'avois commencé à tenir cette conduite, je ne lui tenois plus que des discours indifférents ; je m'apperçus que je ne savois ce que je lui disois, que je n'arrangeois pas trois mots qui eussent une suite de bon sens; & plus je cherchois à le fuir, plus j'avois envie de le voir. Ma-

dame, qui étoit de ſes amies, & qui m'avoit témoigné être des miennes, me parloit ſouvent de ſon mérite. Je fus tentée mille fois de lui ouvrir mon cœur, afin qu'elle me dît bonnement ce que je devois faire, & de quelle maniere elle me conſeilleroit de me conduire. Je n'étois pas en état de le pouvoir faire de moi-même, puiſque je faiſois toujours le contraire de ce que je voulois chercher à faire; ce que j'avois projetté la nuit, je ne pouvois l'exécuter le jour. Voilà une maniere de vie & de démêlé que j'avois cent fois le jour avec moi-même. Après avoir ſongé à l'impoſſibilité de m'ôter cela de la tête & aux obſtacles que j'y pouvois trouver, & que j'eus bien ſurmonté tout ce qu'on en pourroit dire, je me vis dans une néceſſité abſolue de prendre une réſolution.

Je ſuivois la Reine aux Récollets, où il ſe faiſoit une neuvaine pour Saint Pierre d'Alcantara, je priois Dieu de tout mon cœur de m'inſpirer ce que j'avois à faire. Un jour que le St. Sacrement y étoit expoſé, après avoir demandé à Dieu la grace de me faire déterminer, je compris par l'état dans lequel je me trouvois, que je ſerois toute ma vie troublée, ſi je travaillois à chaſſer de mon eſprit ce qui s'y éta-

bliſſoit fortement: lorſque je cherchois à le détruire, je ne m'occupois que des moyens que j'avois à tenir pour faire connoître à Mr. de Lauzun les ſentiments que j'avois pour lui, & ne ſongeois qu'à tout ce que j'avois à faire pour que cela réuſsît. Cela me ſembloit ſi aiſé à faire par les exemples que j'ai dit, que j'avois lûs dans l'Hiſtoire, que je ne pouvois pas imaginer que perſonne s'y pût oppoſer, hors ceux qui projettoient d'hériter de mon bien. Le lendemain de cette derniere réſolution, qui étoit le 2 de Mars, je me trouvai avec Mr. de Lauzun chez la Reine; je paſſai devant lui. Il me ſembloit que l'honnêteté & la gayeté avec laquelle je lui parlois, lui devoient faire deviner ce que j'avois dans le cœur pour lui; & quoiqu'il demeurât toujours dans les termes d'un profond reſpect, lorſque je me ſouvenois des Vers que j'ai écrits, je me figurois qu'il me devoit entendre. Je ne laiſſois pas d'être peinée de cette incertitude, je voulois chercher un moyen de me faire connoître. Il vint un bruit que le Roi rendoit la Lorraine, & qu'on me devoit marier au Prince Charles; je crus que c'étoit une heureuſe occaſion pour mettre Mr. de Lauzun en état & aux termes de preſſentir la ſituation où je me trouvois, & de

me parler du sien ; je l'envoyai prier de me venir trouver à ma chambre, qui n'étoit pas bien loin de la sienne ; il me falloit même passer devant sa porte lorsque j'allois chez la Reine. L'on vint me dire qu'il n'étoit pas dans sa chambre ; il étoit grand ami de Guitry, & il étoit souvent avec lui dans un appartement extraordinaire qu'il s'étoit fait accommoder. Je me servis du prétexte de ma curiosité à le vouloir voir, je ne doutai pas que je n'y trouvasse Mr. de Lauzun avec lui, je m'étois trompée. Lorsque je descendis chez la Reine, je le vis qui parloit à la Comtesse de Guiche. Elle me dit, sur ce que je lui fis connoître que j'avois à l'entretenir : Laissez-moi achever une affaire que j'ai avec lui, c'est un Monsieur que je ne trouve pas quand je veux, & vous l'aurez toujours quand il vous plaira lui commander d'aller recevoir vos ordres. Cette réponse me fit trembler, le cœur me battit d'une maniere que je crus qu'il s'en appercevroit, & je voulois même que le sien pût deviner les mouvements du mien, & qu'il sentît que je n'avois rien de désagréable à lui apprendre.

Lorsque la Comtesse de Guiche l'eut quitté, je m'en allai à une fenêtre ; il m'y suivit avec un air & une fierté qui fit que

je le regardai comme le maître de tout le monde. Après avoir un peu tremblé, je lui dis : Vous m'aviez témoigné prendre part à tout ce qui me regarde, & vous êtes un si fidele ami & un homme de si bon sens, que je ne veux rien faire sans vous avoir demandé votre avis. Il me dit avec ses révérences & sa soumission ordinaires, qu'il m'étoit très-obligé de l'honneur que je lui faisois, qu'il en seroit très-reconnoissant, qu'il ne me tromperoit pas, & que je verrois par la sincérité avec laquelle il me diroit ses sentiments, qu'il répondroit à la bonne opinion que j'avois de lui. Lorsque nos compliments furent finis, je lui contai que l'on disoit dans le monde que le Roi me vouloit marier au Prince Charles de Lorraine, que je le priois de me dire s'il en avoit oui parler. Il me répondit que non, & qu'il étoit persuadé que le Roi ne voudroit que ce que je desirerois, qu'il avoit trop de justice pour tout le monde, & un cœur trop occupé de la rendre pour me contraindre en rien. Je lui dis : De l'âge où je suis on ne marie guere les gens contre leur gré, l'on m'a proposé jusqu'ici beaucoup de partis, j'ai écouté tous ceux qui m'en ont parlé, il y en a eu quelques-uns qui auroient été de quelque

grandeur pour moi, j'aurois été au désespoir si l'on m'avoit forcée de les accepter : j'aime mon pays, lui dis-je, je suis une grande Dame qui se gouverne plutôt par raison que par ambition ; il est du bon sens de la savoir borner, il faut se faire quelque bonheur dans sa vie, & je suis persuadée qu'on n'en peut pas trouver à vivre avec un homme que l'on ne connoît point ; & s'il ne se trouve pas honnête homme, on ne sauroit l'estimer. Il me répondit que j'avois des sentiments pleins de raison, qu'il ne pouvoit que les approuver : il me dit : Vous êtes si heureuse, pourquoi voulez-vous songer à vous marier ? Je lui répondis qu'il avoit raison de dire que j'étois heureuse, que je l'étois en effet ; que je lui avouois que la quantité des gens qui comptoient sur mon bien, & qui par conséquent souhaitoient ma mort, me mettoient au désespoir, que cette seule consolation me feroit marier. Il me répliqua que le chapitre étoit important, que j'y devois penser avec application ; qu'après que j'y aurois bien pensé, & qu'il y auroit songé de son côté, il me diroit son sentiment d'une maniere que je verrois qu'il ne me conseilleroit rien qui ne répondît à la confiance que je lui faisois l'honneur de

prendre en lui. La Reine ſortit, nous remîmes à reprendre cette converſation une autre fois. J'avoue que quoique je ne lui euſſe rien dit qui le regardât, je ne laiſſois pas de me ſentir fort ſoulagée d'avoir mis cette affaire en état de lui en pouvoir reparler : je voulois toujours qu'il m'eût devinée par l'embarras avec laquelle je lui avois parlé, je n'oſois pas le regarder en face ; j'étois fort contente de moi, & je faiſois d'agréables projets pour la premiere fois que nous reprendrions l'affaire.

Le lendemain après que la Reine eut dîné, je lui allai parler ; je lui dis qu'il ne devoit pas différer à me dire ſes ſentiments, que je le priois de me parler ſincérement, & de me dire s'il avoit penſé à ce que je lui avois dit. Il me répliqua, avec un ſouris agréable, qu'il feroit un livre de ce qui lui avoit paſſé dans la tête, qu'il y trouvoit trop de châteaux en Eſpagne, que c'étoit à moi à bien penſer à ce que j'avois à faire, & qu'il répondroit à tout ce que je lui propoſerois avec beaucoup de ſincérité. Je lui dis : Je n'ai pas moins fait de châteaux en Eſpagne que vous ; les miens, lui dis-je, ont de bons fondements, & vous me faites plaiſir de me parler de cette affaire avec

le sérieux d'un bon ami, parce que je veux traiter avec vous l'affaire la plus importante de ma vie. Il se mit à rire, & me dit : Je dois donc être bien glorieux d'être le chef de votre conseil ; vous m'allez, me dit-il, donner bonne opinion de moi. Je lui dis que j'en aurois une très-bonne des conseils qu'il me donneroit, & que je lui promettois de les suivre, & que je pouvois encore dire plus assurément que je n'avois fait, que je ne consulterois qui que ce soit que lui sur ce que j'aurois à faire, parce que tout le monde m'y étoit suspect, & que j'étois persuadée qu'il n'y avoit de bon pour moi que ce qu'il me diroit. Il voulut se remettre sur ses respects avec de profondes révérences. Je lui dis : Je vous prie, Monsieur, revenons au fait où nous demeurâmes hier. Vous savez donc, me dit-il, que ce fut hier sur l'inquiétude que vous donnent vos héritiers, lorsqu'ils desirent votre bien, & en même-temps votre mort ; & c'est cela seul qui vous a donné la pensée de vous marier ; je vous dis sincérement qu'à votre place j'aurois les mêmes peines : il y a plaisir de vivre, & c'est un grand chagrin de savoir que des gens nous souhaitent la mort ; je comprends assez que c'est la seule affaire qui vous a

fait penſer au mariage, parce que vous avez juſqu'ici refuſé tout ce qui vous convenoit : il n'y a rien à préſent qui vous puiſſe être propre ; ainſi vous pouvez bien avoir l'intention de vous marier pour faire finir les ſouhaits qu'on fait pour votre mort. Je ne vois pas de perſonnes à qui vous puiſſiez vous marier ; de maniere que je ſuis embarraſſé à vous donner conſeil, & je ne puis que plaindre l'état où vous êtes ; je ne conçois de plaiſir pour vous, que celui de vous être ſoulagée avec moi de ce que vous avez ſur le cœur. Je connois bien, me dit-il, qu'il y a long-temps que vous cherchez quelqu'un digne de votre confidence, & je ſuis bien heureux que le ſort ſoit tombé ſur moi ; je ſuis très-fâché de ne pouvoir lever l'obſtacle invincible qui vous doit faire de la peine ; ainſi que je viens de vous dire, ſûrement il n'y a perſonne ſur qui vous puiſſiez jetter les yeux : cependant je ne puis pas diſconvenir que vous n'ayiez raiſon de vouloir ſortir de l'état pénible dans lequel vous vous trouvez de penſer toujours qu'on vous ſouhaite la mort ; ſans cela qu'auriez-vous à déſirer ? Les grandeurs, les biens vous manquent-ils ? Vous êtes eſtimée & honorée par votre vertu, votre mérite, & votre qualité ;

c'eſt, à mon ſens, un état bien agréable de vous devoir à vous-même la conſidération que l'on a pour vous : le Roi vous traite bien, il vous aime, je vois qu'il ſe plaît avec vous; qu'avez-vous donc à ſouhaiter? Si vous aviez été Reine ou Impératrice dans un Pays étranger, vous vous ſeriez ennuyée à la mort; ces conditions ont peu d'élévation au-deſſus de la vôtre, il y a beaucoup de peine à étudier l'humeur de l'homme, & du reſte des gens avec qui l'on doit vivre, & je ne conçois pas qu'il y ait de plaiſirs qui puiſſent l'adoucir. Je lui dis qu'il avoit raiſon, & que je voyois bien que je ne m'étois pas trompée lorſque je l'avois choiſi pour me conſeiller, qu'il vouloit bien que je lui diſe que ces mêmes grandeurs & ces grands établiſſements qu'il m'avoit dit que j'avois ſeroient aſſez propres à élever un parfait honnête homme : qu'à prendre ce parti, je ſuivois la pente de mon cœur, qui me portoit à ne me jamais ſéparer du Roi; que j'avois penſé qu'il ſeroit même bien-aiſe que je lui élevaſſe un de ſes Sujets, & que je lui donnaſſe du bien pour l'employer à ſon ſervice. Il me répondit : Vous m'aviez bien dit que vous aviez fait comme moi des châteaux en Eſpagne; ce n'eſt pas,

dit-il, que je ne trouve que vous avez raiſon de me dire qu'ils avoient de meilleurs fondements que les miens; tout ce que vous venez de dire eſt faiſable, j'y trouve de la grandeur & de l'agrément pour vous; outre le plaiſir d'avoir élevé un homme à un degré au-deſſus de tout ce qu'il y a de Souverains dans l'Europe, vous auriez celui de la certitude qu'il vous en ſauroit un gré infini, qu'il vous aimeroit plus que ſa vie, & par-deſſus le tout vous ne quitteriez pas le Roi.

Voilà ce que j'appelle fondements. Ce que je nomme châteaux en Eſpagne, c'eſt la difficulté de trouver cet homme, dont la naiſſance, les inclinations, le mérite & la vertu ſoient aſſez grands pour répondre à tout ce que vous auriez fait pour lui. Vous avez dû voir, me dit-il, que ce ſeroit-là l'endroit où je trouverois de l'impoſſibilité. Je lui répondis avec un ſouris: Quoi que vous en diſiez, tout cela eſt poſſible, & je veux croire votre conſeil; puiſque votre difficulté n'eſt pas pour le projet, qu'elle ne regarde que la perſonne, je verrai à en trouver une qui aura toutes les qualités que vous voulez qu'il ait. Cette converſation dura deux bonnes heures, & n'auroit pas ſitôt fini ſi la Reine n'étoit ſortie de ſon oratoire. J'avoue que

j'étois ſatisfaite de tout ce que je lui avois dis, & que j'étois contente de ce qu'il m'avoit répondu ; je me figurois qu'il entendoit très-bien ce que je lui voulois dire. Je le voyois preſque tous les jours, il ne venoit jamais me parler, il falloit que j'allaſſe toujours le chercher, & encore s'échappoit-il la plupart du temps par des manieres reſpectueuſes qui étoient pleines d'eſprit. Il continuoit à vivre de même avec moi. A quelques jours delà, je lui dis s'il ne vouloit pas que je lui parlaſſe de mon affaire. Il me répondit : J'y trouve tant de dégoût & tant de difficulté pour vous, que je vous conſeille bonnement de n'y plus penſer; vous êtes fort à votre aiſe, je ſerois indigne de l'honneur que vous m'avez fait de vous confier à moi, ſi je ne vous diſois pas que le meilleur parti pour vous eſt de demeurer comme vous êtes. Cette réponſe me bleſſa, & ne me fit aucune impreſſion : je me perſuadois toujours qu'il ne me diſoit pas ce qu'il penſoit, & que c'étoit par cela même que je devois connoître qu'il m'avoit entendue. Ainſi ce qui avoit été un ſujet d'affliction dans un moment, dans celui qui ſuivoit me faiſoit un ſenſible plaiſir. Nos converſations furent extrêmement éloignées, il évitoit de me parler, je ne le

pouvois approcher que tous les quinze jours, encore ne me donnoit-il pas le temps de lui dire ce que je voulois. Un jour je lui dis : J'ai bien pensé à ce que vous m'avez conseillé, j'y ai touvé des remedes, si vous voulez, je vous les expliquerai. Il me répondit : Si je ne puis pas toujours tomber dans votre sens, ce n'est pas une raison qui vous doive rebuter de la confiance que vous prenez en moi, je ne vous saurois flatter, parce qu'il y va de votre salut & du repos de votre vie ; ainsi je vous dois tenir par nécessité des discours peu gracieux, & qui pourront vous déplaire. Ce n'est pas que je ne conçoive qu'il ne soit ridicule de passer toute sa vie sans avoir pris un parti, de quelque qualité que l'on soit ; lorsque l'on a 40 ans, l'on ne doit pas se laisser aller dans les plaisirs qui conviennent aux filles depuis 15 jusques à 24. Ainsi je vous dois dire, ou qu'il vous faut faire Religieuse, ou vous mettre dans la dévotion. Si vous prenez ce dernier parti, vous devez vous habiller modestement, renoncer à tous les plaisirs du monde, en connoître l'abus, & tout au plus, à cause de votre qualité, vous pourriez une fois l'année aller à l'Opéra pour faire votre cour au Roi, & il faudroit qu'il vous l'eût ordonné, ne té-

moigner point y avoir pris plaisir, n'y louer rien, afin que l'on apprît que vous y avez été inappliquée. Il faudroit ne manquer ni à grand'Messe, Vêpres, Salut, ni Sermons; vous trouver aux assemblées des pauvres, aller aux hôpitaux, faire beaucoup de bien aux pauvres, assister les malades & les familles dans les nécessités, ne sentir de plaisirs des biens que Dieu vous a donnés que par celui que vous prendriez à en faire une distribution qui lui seroit agréable; avec tous ces devoirs, il faudroit encore remplir ceux que vous devez à la Reine, parce que votre qualité vous y oblige. Voilà deux genres de vie. Le troisieme est le mariage, dans lequel on peut aller à tous les plaisirs, avoir tels habits que l'on veut, parce qu'une honnête femme doit vouloir plaire à son mari; mais ce mari me paroît bien difficile à trouver; quand même vous en auriez choisi un à votre goût, ne s'y trouvera-t-il pas des défauts que vous n'aurez pas connus, qui vous rendroient malheureuse? C'est pour cela même que je ne fais que vous conseiller là-dessus, & vous voyez que j'ai raison de vous avertir qu'en ami sincere, j'avois des discours désagréables à vous tenir. Cette maniere de parler étoit embarrassante pour moi; ainsi lorsque nous

fûmes

fûmes interrompus, j'en eus moins de chagrin qu'à l'ordinaire; je ne laissai pas de démêler dans tout ce qu'il m'avoit dit, qu'il y avoit un fond de raison, & je voulois toujours qu'il m'eût entendue, & que la sincérité de ses reponses fussent des effets de son discernement, & qu'il oubliât son élévation pour me conseiller en ami désintéressé, qu'il se sentoit obligé de le faire par la confiance que je lui avois témoignée. Je voulois toujours lui parler, il me fuyoit, & ne vouloit pas venir à ma chambre; mon embarras n'étoit pas sur le choix d'un des trois partis, j'avois déja pris celui du mariage, & je ne doutois pas qu'il n'en fût persuadé; j'étois surprise des égards qu'il avoit pour moi, il voyoit bien que je lui en avois assez dit pour le faire parler, & jamais homme n'a porté le respect si loin, ni n'auroit pu avoir une conduite si soumise que la sienne dans une occasion où il voyoit une fortune si grande, que l'on ne veut pas ordinairement hasarder, ce qui arrive lorsqu'on la laisse trop traîner. Il m'a toujours semblé qu'il consultoit plutôt ma gloire que son élévation.

Pour revenir à la Cour, l'absence de Mr. le Chevalier de Lorraine étoit une occasion de zizanie entre Monsieur &

Madame, qui avoient tous les jours de nouveaux démêlés. Ils en eurent un, qui fut assez violent pour que Monsieur lui fît des reproches sur des circonstances qu'il disoit lui avoir déja pardonnées. La Reine se mêla de les raccommoder, parce qu'elle avoit pris Madame en amitié; Monsieur lui parla des raisons qu'il avoit de s'expliquer, & ensuite me vint dire la rage contre Madame. Il me souvient qu'il me répéta dix fois qu'il ne l'avoit jamais aimée que 15 jours. Son emportement alla si loin, que je fus obligée de lui dire qu'il ne songeoit pas qu'il en avoit des enfants. Madame de son côté se plaignit extrêmement; elle disoit: Si j'ai fait quelques fautes, que ne m'a-t-il étranglée dans le temps qu'il prétendoit que je lui manquois? De souffrir qu'il me tourmente pour rien, je ne le saurois supporter. Elle en parloit honnêtement, hors quelques mots de mépris qui lui échapperent. Ce fut dans ce temps-là que le Roi fit sortir le Chevalier de Lorraine du château d'If, & qu'il l'envoya en Italie; ainsi Monsieur & Madame furent raccommodés par les exhortations du Roi, qui, par l'ouverture de la prison, voulut pacifier le désordre qu'elle avoit causé. Monsieur croyoit toujours que Madame y avoit contribué.

L'on parla de faire un voyage en Flandre; & quoique l'on eût la paix, le Roi, qui ne marche pas sans troupes, en fit assembler pour faire un corps d'Armée qui seroit commandé par le Comte de Lauzun, qu'il fit Lieutenant-Général. J'étois à Paris lorsqu'on me vint dire cette nouvelle, elle me fit un sensible plaisir; je ne fus pas long-temps à le chercher pour lui en faire mon compliment; il répondit qu'il avoit bien cru que cela me feroit un véritable plaisir. J'avois presque toujours accoutumé d'aller passer la Semaine-sainte à Eu, où je demeurois 15 jours ou trois semaines. Cette année-là je ne parlois point de ce voyage, & tous mes gens demandoient quand je partirois. Guilloire vit que je n'y songeois point, il me voulut rendre compte de ce que l'on y faisoit pour des bâtiments & à des jardins que l'on raccommodoit; j'étois devenue si indifférente pour tout, que je ne voulus pas l'écouter; tout ce que je pus gagner sur moi fut de partir le Vendredi de Saint-Germain, après avoir entendu Ténebres, pour aller passer le jour de Pâques à Paris. Le Roi & la Reine y devoient venir le Mardi, parce que Mr. le Dauphin devoit être parrain de Mlle. de Valois avec moi: j'y demeurai jusqu'à ce jour avec bien de

l'impatience. Le Vendredi pendant les Ténebres, je fis si bien que Mr. de Lauzun s'approcha de moi, nous ne parlâmes que de dévotion ; il a un esprit si universel qu'il n'entreprend jamais de parler d'une maniere, qu'il n'y réussisse d'une matiere surprenante, tant il est naturellement éloquent, avec des termes qui ont des sens & des significations singulieres, quoiqu'il n'ait aucune étude : il me fit des sermons plus utiles que ceux des meilleurs Prédicateurs. J'allai la veille de Pâques solliciter un procès, Me. de Rambure y vint avec moi, qui me parla presque toujours de lui, & je l'écoutois avec un très-grand plaisir. Le lendemain, qui étoit le jour de Pâques, je le trouvai dans la rue, je ne saurois exprimer la joie que j'eus de voir venir son carrosse au mien, ni l'honnêteté avec laquelle je le saluai ; il me parut qu'il me faisoit de son côté une révérence plus gracieuse qu'à l'ordinaire, cette pensée me fit un très-grand plaisir. Le Roi & la Reine vinrent le Mardi, le Baptême se fit, l'on dîna chez Monsieur, & l'après-dîner je m'en retournai à St. Germain avec eux. La premiere fois que je trouvai Mr. de Lauzun, je lui dis que je m'étois extrêmement ennuyée à Paris. Il me dit : D'où vient qu'autre-

ſois vous vous y plaiſiez, & vous dites à préſent que vous ne ſauriez y demeurer un jour? Pour moi, me dit-il, je crois que dans ce temps-là vous n'aviez rien dans la tête, & qu'à l'heure qu'il eſt elle eſt remplie d'une affaire, & de cette affaire vous n'en oſeriez parler qu'à moi; ainſi il vous eſt plus naturel de vouloir revenir pour vous ſoulager. Si vous m'en croyez, me dit-il, vous vous établirez un ſecond confident à Paris, pour partager votre plaiſir; vous lui déchargerez votre cœur, & il ne vous ennuyera plus; & lorſque vous ſerez ici, vous m'en parlerez à mon tour. J'avoue, me dit-il, qu'il me ſeroit trop honorable d'être votre ſeul confident; ainſi vous voyez que je me veux rendre juſtice, & être ſincere en tout. Voilà comme il badinoit juſqu'à ce que l'on partît pour le voyage, & ne voulut jamais entrer en matiere lorſque je voulus lui parler ſérieuſement. J'allai trois ou quatre jours à Paris pour y faire des remedes de précaution avant que de partir; le jour que je fus ſaignée, Meſdames d'Epernon, de Puizieux, & de Rambure étoient avec moi. Me. de Puizieux me regardoit, & me dit: Vous ſeriez une bonne femme, & celui qui vous épouſeroit ne ſeroit pas malheureux. Me.

d'Epernon lui répondit qu'elle croyoit que je ne ferois jamais cette bonne fortune à personne, parce que je ne me marierois point, que j'avois refusé de trop bons partis. Me. de Puizieux lui répliqua : Ce n'est pas avec un Roi que je la voudrois marier. Elle s'adressa à moi, & me dit, avec sa maniere d'autorité ordinaire : N'est-il pas vrai, grande Princesse, que vous seriez touchée d'avoir élevé un honnête-homme ? Je lui dis que oui, que j'avois été si malheureuse jusques-là que peut-être serois-je plus heureuse dans le mariage, qu'au moins j'aurois le plaisir d'être aimée de quelqu'un. Me. d'Epernon me dit qu'elle ne croyoit pas que j'eusse cette pensée. Me. de Puisieux me dit brusquement : Epousez Mr. de Longueville ; l'aîné est Prêtre, celui-ci est un parfait honnête-homme, bien fait, qui vivra divinement bien avec vous ; Me. de Longueville sera sensible au dernier point à l'honneur que vous aurez fait à Mr. son fils ; Mademoiselle votre sœur a bien épousé Mr. de Guise, qui n'est pas aîné comme Mr. de Longueville, ni si grand Seigneur. Me. d'Epernon dit à Me. de Puizieux : Si vous voulez proposer de telles gens à Mademoiselle, je m'en vais lui conseiller d'épouser mon neveu de Marsan. Je lui dis : Croyez-moi,

Madame, il y a quelque différence du dernier cadet de Lorraine à Mr. de Longueville; vous ne ſongez pas que Me. ſa mere eſt une Princeſſe du Sang. Me. d'Epernon reprit d'un ton aigre : Je m'étonne que vous preniez plaiſir à ces ſortes de contes. Je lui répondis : Ils n'offenſent ni Dieu ni le prochain. J'avois toujours mon deſſein dans la tête ; je n'étois pas fâchée que le bruit de ce prétendu mariage courût, afin qu'à la Cour & dans le Public on s'accoutumât à entendre dire que je me marierois, & que cela me donnât occaſion de préparer le Roi; & outre ces deux raiſons, j'en avois pour troiſieme, que cela me donneroit des moyens pour parler à Mr. de Lauzun, & que ſous prétexte de conſultation, je lui parlerois de lui-même ſous la figure d'autrui.

Après avoir demeuré trois jours à Paris à m'ennuyer à la mort, je m'en retournai à St. Germain, d'où je n'allai à Paris qu'une après-dînée juſqu'au jour que l'on partit. Lorſque j'entrai dans la rue St. Honoré, je vis paſſer l'équipage de Mr. de Lauzun, qui étoit nombreux & bien ordonné. Je n'en fus pas ſurpriſe, parce qu'il eſt de la derniere magnificence en tout. Je lui dis que je l'avois rencontré ; il ſe mit à ſourire d'un air qui me fit comprendre qu'il

n'en étoit point fâché. Lorſque nous partîmes, nous allâmes coucher à Senlis, & le lendemain à Compiegne, où je trouvai un moment pour cauſer avec lui. J'y eus moins de plaiſir qu'à l'ordinaire, parce que Guitry étoit en tiers. Je lui dis : Lorſque vous ſerez à votre armée, ne viendrez-vous plus chez le Roi ? Il me répondit : J'y pourrai venir quelquefois. Le lendemain à Noyon je lui parlai ſans tiers. Je lui dis : Voulez-vous que mes affaires demeurent dans l'état qu'elles ſont, juſqu'au retour de votre campagne, & dois-je demeurer ſi long-temps dans cet embarras que vous m'avez dit vous faire pitié ? Il me répondit qu'il ne falloit ſonger qu'au voyage. Le Roi ſe promenoit dans le jardin, il me dit pluſieurs fois ſi je ne voulois pas m'aller promener avec lui ; j'étois tentée de deſcendre : Mr. de Lauzun, qui y étoit, & qui comprenoit que la Reine ſeroit fâchée que je l'euſſe quittée, me fit ſigne de n'en rien faire ; il fallut me contenter de le regarder, & de lui dire quelques mots lorſqu'il venoit ſous mes fenêtres où j'étois, je parlois au Roi & avec lui l'un après l'autre. Le lendemain il s'en alla à St. Quentin aſſembler l'armée ; il vint au-devant du Roi avec beaucoup d'Officiers, il étoit ce jour-là d'un

ajuſtement & d'un air qui faiſoit plaiſir à regarder. Il étoit à la portiere à côté du Roi, j'y tournois toujours la tête afin de le voir; le Roi qui ſavoit bien que je ſuivois preſque toujours la Reine par-tout, ne laiſſa pas de me dire: Ma couſine, vous me ferez plaiſir dans le pays où nous allons entrer de ne plus quitter la Reine, ni lorſqu'elle va à la Meſſe ni ailleurs, parce que vous lui faites honneur. J'entrai chez la Reine, je vis Mr. de Lauzun ajuſté d'une maniere ſinguliere: Rochefort étoit avec lui, qui crevoit de jalouſie; je l'appellai & lui dis: Oſerai-je approcher de ce Général d'armée? Il vint à nous cauſer un moment en tiers. Le Roi alla enſuite au camp; je me mis à la fenêtre, je vis avec plaiſir Mr. de Soubiſe le chapeau à la main qui faiſoit une demande à Mr. de Lauzun, qui l'avoit ſalué à ſon arrivée d'une maniere fort honnête, & qui avoit remis ſon chapeau ſur la tête, parce qu'il avoit autorité ſur lui. Je lui dis le ſoir que j'avois obſervé comme il ſavoit ſe faire traiter en Général, que je pouvois l'aſſurer que le commandement lui ſeyoit très-bien.

Nous partîmes de Saint-Quentin avec un temps effroyable. Quelque incommodité que je puſſe avoir, j'étois ſatisfaite

parce que je voyois tous les jours tout ce que j'aimois au monde. Le Roi a toujours été & est encore ma premiere passion, Mr. de Lauzun la seconde; je dis la seconde, & je dois assurer que je sais que lui-même est dans un pareil état pour le Roi, & que j'ai raison de le croire par toute la tendresse & par tout l'attachement que je lui ai vu toujours pour sa personne, & par le plaisir que nous avons de parler de lui. Le mauvais temps & l'horrible pluie qu'il faisoit, mit tous les équipages en désordre; de tout cela rien ne me touchoit que de voir Mr. de Lauzun à cheval parler quelquefois au Roi. Lorsqu'il s'approchoit de lui le chapeau à la main, je ne pouvois me contenir de lui dire : Faites-lui mettre son chapeau. Je fus encore occupée de la longueur du chemin que le Roi trouva qu'on lui faisoit faire, j'appréhendois qu'il n'en blâmât Mr. de Lauzun, je fus toute consolée quand le Roi eut dit que c'étoit Mr. de Louvois qui avoit réglé la route. Lorsque nous fûmes à une demie-lieue de Landreci, le fils de Roncherolles, qui en étoit Gouverneur, vint dire que la riviere étoit débordée, qu'on ne la pouvoit passer, que Bouligneux avoit failli à se noyer. Après avoir tenté inutilement de

la paſſer plus haut, il fallut revenir coucher dans une eſpece de grange, ſans avoir ni les femmes de la Reine ni les miennes. Elle étoit inquiete de cela, & moi j'avois le même chagrin, & par-deſſus cela celui de mes pierreries qui étoient dans mon carroſſe avec mes filles. Madame, qui étoit dans le ſien tout auprès de nous, m'envoya dire de lui aller rendre viſite; j'y trouvai Me. de Villeroi, à qui Monſieur diſoit qu'il n'avoit rien vu de ſi affreux que Mr. de Lauzun pendant la grande pluie avec ſes cheveux dans ſon chapeau. Le Marquis de Villeroi lui répondit ſur le même ton; & moi, ſans leur rien dire, je penſois qu'en quelque état qu'il fût, il avoit meilleure mine & meilleur air qu'eux. Monſieur ne l'aimoit pas, à cauſe du Chevalier de Lorraine, & l'autre avoit été traité avec une grande hauteur dans un démêlé qu'il avoit eu avec lui pour Me. de Monaco. Nous allâmes dans la maiſon où étoit le Roi, pour manger un ſouper fort maigre & bien froid. Il ne laiſſa pas d'être bientôt dépêché. Romecourt avoit prêté des matelas qu'on avoit étendus à terre pour ſe coucher tout habillé; la Reine trouvoit que cela étoit indécent; le Roi m'en demanda mon ſentiment: je lui répondis qu'il n'y avoit aucun mal, que lui,

Monſieur, & cinq ou ſix que nous étions, nous nous miſſions tous habillés deſſus ces matelats. La Reine en convint, & nous nous couchâmes. Elle s'étoit un peu fâchée de ce qu'on avoit mangé tout le potage, quoiqu'elle eût dit qu'elle n'en vouloit pas; il n'y eut jamais un tel repas; de deux à deux on prenoit un poulet, l'un par une cuiſſe, & l'autre tiroit au-lieu de ſe ſervir du couteau. La confuſion ne fut pas moins plaiſante par le mêlange des lits dans une même chambre. Les grands Seigneurs & les Officiers du Roi étoient dans une autre, qui étoit tout auprès. Mr. de Lauzun s'y étoit mis, l'on paſſoit à tout moment pour lui aller demander ſes ordres : Le Roi lui dit : Faites percer la chambre par derriere, afin d'y donner vos ordres par le trou, afin de ne point paſſer par celle-ci. A quatre heures Mr. de Louvois vint dire que le pont étoit fait; l'on dormoit; Brouilly, aide-Major des Gardes, lui dit que le Roi dormoit. Moi, qui étois mal à mon aiſe, & qui concevois qu'on ſeroit mieux dans la Ville, je dis au Roi aſſez haut pour le pouvoir éveiller, que Mr. de Louvois demandoit à lui parler. Sitôt qu'il lui eut dit que le pont étoit achevé, nous montâmes en carroſſe, & nous allâmes nous coucher dans la Vil-

le. Les Dames qui avoient accoutumé de mettre du rouge parurent ce jour-là bien flétries, j'étois celle qui paroiſſoit le moins défigurée. Le ſoir à mon réveil mes filles me dirent qu'elles n'étoient guere obligées à Mr. de Lauzun, qui avoit fait arrêter leur carroſſe pour faire paſſer celui de mes femmes-de-chambre, qu'il avoit fait faire halte aux troupes pour les laiſſer marcher, qu'il n'en avoit pas uſé de même pour elles. Je leur dis qu'il n'avoit pas tort, que je lui ſavois gré de m'avoir envoyé mes femmes qui m'étoient néceſſaires pour me coucher; qu'il avoit trouvé là une petite occaſion de me faire plaiſir, que je l'en remercirois. J'allai dès le ſoir chez la Reine, où je lui fis mon remerciement. Il me dit que je lui avois fait une peine mortelle de dire ſi ſouvent au Roi de lui faire mettre ſon chapeau, & qu'il avoit auſſi extrêmement ſouffert de ce que je m'étois plainte du chemin, & du temps qu'il faiſoit; que j'avois inquiété le Roi, & qu'une autre fois je devois me contenir. Il me fit mille leçons là-deſſus, qui m'ont été utiles, parce que je me ſuis étudiée à avoir plus de complaiſance. Il ne trouvoit jamais d'occaſions de me parler du Roi, qu'il ne le fît avec une tendreſſe qui redoubloit la mienne pour lui. J'en-

tendis une conversation qu'il eut avec S. M. pour un Major de Dragons nommé la Motte, qu'il vouloit faire Brigadier dans les Gardes-du-Corps. Le Roi lui fit quelque difficulté ; il lui dit tant de bien de cet homme, & le pressa avec des manieres si respectueuses, qu'il obtint ce qu'il desiroit. Je m'apperçus que le Roi avoit bien de la bonté pour lui, & j'avoue que cela me fit un grand plaisir, parce qu'il me sembloit que mon goût étoit bon puisqu'il se trouvoit conforme au sien.

L'on séjourna 3 ou 4 jours à Landreci, pendant lesquels on alla à Avesne; les équipages ne suivirent pas. Lorsque nous sortîmes, nous trouvâmes un Régiment de Dragons, je savois que M^r^. de Lauzun les aimoit; quelque pluie qu'il pût faire, je ne laissai pas de les regarder, & de trouver de quoi en dire du bien. Le Roi appella M^r^. de Lauzun pour lui donner quelques ordres, & lui dit : Ma cousine a fort loué les Dragons. Je fus bien-aise que le Roi lui-même me servît d'interprête pour lui faire connoître que je ne perdois pas une occasion de parler de tout ce que je savois lui devoir faire plaisir. Le Roi l'appelloit souvent ; & lorsqu'il lui avoit rendu compte des ordres qu'il avoit exécutés ; & qu'il s'en étoit allé, il nous disoit qu'il

n'avoit jamais vu un homme si soigneux, qui entendît si bien ce qu'il falloit faire, qu'il faisoit tout d'une maniere différente à celle des autres gens. Quand nous fûmes arrivés à Avesnes, & qu'il faisoit encore un temps épouvantable, de crainte que Mr. de Lauzun n'allât coucher au camp, je dis au Roi qu'il devoit avoir pitié de ses Troupes, qu'elles pâtiroient extrêmement s'il les laissoit camper, qu'il feroit bien de les faire entrer dans la Ville. Le Roi trouva que j'avois raison, & ordonna qu'elles fussent mises à couvert. Le soir la Reine commençoit à jouer, Mr. de Lauzun entra dans sa chambre, j'étois à une fenêtre où j'attendois avec impatience s'il viendroit; il me sembloit qu'il y avoit long-temps que je ne l'avois entretenu : il étoit avec le Comte d'Ayen, d'un air d'un homme ajusté, qui venoit de mettre de la poudre à ses cheveux. Je lui dis qu'il venoit tout à propos pour m'empêcher de m'ennuyer, que je n'avois personne avec qui je pusse parler. Vous pouvez retenir le Comte d'Ayen, me dit il, parce que je ne serai ici qu'un moment; il faut que j'aille trouver l'Ambassadeur de Venise qui va dans mon carrosse, & qui est demeuré seul chez moi. C'étoit un honnête homme, qu'il avoit connu à Venise

dans un voyage qu'il y avoit fait; il avoit desiré de suivre le Roi pour lui faire sa cour, Mr. de Lauzun lui fournissoit d'équipage, & le logeoit avec lui. Quoi qu'il dìt, je m'en vais, il ne laissa pas de demeurer en tiers avec le Comte d'Ayen, & me répéta souvent qu'il étoit honteux d'être ajusté, que son habit & ses cheveux avoient été mouillés, qu'il avoit changé d'habit, & qu'il lui avoit été d'une nécessité indispensable de faire sécher ses cheveux; que les gens sans dessein comme lui ne s'aviseroient jamais de s'ajuster ni de mettre de la poudre; qu'il n'avoit aucune affaire chez la Reine, qu'il n'y venoit point, qu'il étoit monté par hasard, & qu'il s'en retournoit auprès de son Ambassadeur pour avoir le plaisir de causer avec lui. Je lui dis : Ne vous repentez point d'être venu, puisque vous m'êtes utile; j'étois seule, & vous m'entretiendrez. Il me répondit : Je ne suis point propre à cela, voilà Mr. le Comte d'Ayen qui s'en aquittera mieux que moi. L'autre dit : Je pense que vous ne songez pas que vous parlez à Mademoiselle. Il lui répliqua : Je sais bien que c'est Mademoiselle; je ne suis point flatteur, je dis tout bonnement ce que je pense, elle doit assez connoître comme je suis fait.

Tous ces contes me faifoient rire ; je ne fais s'il croyoit que j'avois oui dire qu'il devoit époufer Madame la Valliere. Lorfque Mr. le Comte d'Ayen fut parti, il me parla du méchant temps, & me fit un remerciement d'avoir fait mettre les troupes à couvert, qu'il favoit bien que je ne l'avois demandé au Roi que par la bonté de mon cœur, & par une charité qui me faifoit compâtir aux maux de mon prochain. C'étoit-là un endroit à me tenir de beaux difcours, il me fit une exhortation d'un côté, & me parla d'une maniere très-agréable de l'autre. Je lui répondis que je croyois qu'en temps de paix il étoit fort honorable pour lui de commander une armée : il me répondit qu'il ne s'en acquitteroit pas fi bien dans la guerre ; qu'à me dire le vrai il n'étoit touché de ce commandement que par l'honnêteté avec laquelle le Roi lui avoit fait l'honneur de le lui donner. Dans l'état où vous me voyez, dit-il, je fuis plus prêt à me mettre dans un hermitage qu'à demeurer dans le monde, & je ferois mieux de prendre ce parti-là qu'un autre ; & fi une telle retraite ne devoit me faire paffer pour fou dans l'efprit de ceux qui n'en fauroient pas la raifon, je crois que j'en aurois déja exécuté le deffein. Je lui dis : Moi qui vous

confie toutes mes affaires, faites-moi un peu part des vôtres. Il me répondit : Je n'en ai point. Je lui dis : N'auriez-vous pas envie de vous marier, & ne vous en a-t-on jamais parlé ? Il me répondit qu'on lui avoit une fois proposé un mariage, qu'il en avoit toujours été éloigné ; que s'il songeoit jamais à se marier, ce seroit la vertu de la Demoiselle qui le tenteroit : s'il s'y trouvoit, me dit-il, la moindre faute, eût-elle tout le bien du monde, je n'en voudrois pas, & je vous dis que quand ce seroit vous-même qui êtes une grande Dame, je ne vous épouserois pas, si vous n'étiez pas honnête fille, & que je n'eusse de l'amitié pour votre personne. Je lui répondis : Dites vous bien vrai ? Si cela étoit, je pense que je vous aimerois encore mieux que je ne fais. Oui, répliqua-t-il, je vous dis encore une fois que j'aimerois mieux être mort, que d'épouser une personne qui auroit tant soit peu sa réputation blessée, & rien ne me donneroit une si vive douleur que d'entendre dire que je fusse capable de me marier avec une personne qui auroit la moindre tache ; & je vous le répete encore un coup, j'aimerois mieux épouser une Femme-de-chambre, si je l'aimois, & si elle étoit honnête fille, que toutes les Reines du monde. Je m'irois

mettre avec elle, & je ne verrois plus personne; j'aurois au moins la consolation d'avoir fait une faute sans m'être déshonoré. Je lui dis: Vous voudriez donc bien de moi sûrement? je suis sage, & je ne crois pas avoir rien qui vous puisse déplaire. Il me répondit: Je vous prie de ne pas faire des contes de peau d'âne, dans le moment que je vous parle de l'affaire du monde la plus sérieuse. Je lui dis: Puisque vous voulez que nous soyons sérieux, je vous prie de me dire si vous ne voulez pas me conseiller de sortir de l'état que vous m'avez dit vous-même qui vous faisoit compassion; ainsi dites-moi votre sentiment, & faites-moi prendre & exécuter une résolution. Il me répondit: Je me suis oublié ici, mon Ambassadeur m'attend, je ne suis pas en état de parler d'affaire, je m'en vais. Rochefort entra que nous étions auprès de la porte, il lui dit: Vous arrivez tout à propos pour entretenir Mademoiselle, vous le ferez plus agréablement que moi. Avec toute l'impatience qu'il avoit de s'en aller, il étoit demeuré trois bonnes heures; cela m'avoit fait plaisir, je lui dis que j'avois entendu le matin les trompettes qui m'avoient éveillée, que j'avois pesté contre elles, qu'un moment après je les avois entendu passer avec une grosse

pluie, que je ne m'étois plus plainte, que j'avois dit en moi-même : Je ſuis dans mon lit fort à mon aiſe, & Mr. de Lauzun eſt à cheval avec un très-méchant temps ; je ſuis bien plus heureuſe que lui ; ainſi je ſerois injuſte de me fâcher d'avoir été éveillée. Il écouta cette relation avec beaucoup d'attention ; & lorſque je l'eus achevée, il me dit : Vous vous réjouiſſez avec la morale, parlons d'affaires plus ſérieuſes, il ne vous convient pas d'écouter des fagots. Je m'entretins avec Rochefort encore une bonne heure, il me demanda s'il y avoit long-temps que Mr. de Lauzun étoit avec moi. Je lui répondis qu'il y avoit près d'une heure. Il me dit : Il ne vous a pas ennuyée, vous tirez parti de toutes ſortes de gens ; ſi vous l'aviez trouvé d'humeur à parler, vous auriez vu qu'il a de l'eſprit, & ce n'eſt que belle malice lorſqu'il ne conte que des fables, auxquelles il veut bien que l'on n'entende rien ; quand il le fait, il a ſes raiſons pour cela : que vous a-t-il dit aujourd'hui ? Je lui répondis qu'il quitteroit un de ces jours la Cour pour ſe faire Hermite, & il a ſi bien fait, que ce chapitre a commencé & fini notre converſation. Il me repliqua : J'admire cet homme de vous conter telles hiſtoires. Afin de demeurer aſſez de temps avec Ro-

chefort, pour qu'on ne prît pas garde à celui que j'avois passé avec Mr. de Lauzun, je me mis à lui faire des questions sur sa vie; outre la raison que je viens de dire, j'avois fort envie de la savoir, & je comprenois que personne ne la sauroit mieux que Rochefort, & que qui que ce soit ne me la diroit plus sincérement, parce qu'il avoit quelque jalousie contre lui. Il m'en dit tous les biens imaginables, & qu'il ne croyoit point qu'il eût aucune galanterie, qu'il s'étoit fort retiré des femmes, & qu'il ne s'occupoit qu'à bien faire sa cour; qu'il alloit quelquefois chez une petite femme de la ville nommée Me. de la Sabliere; qu'il avoit donné la charge de Secretaire des Dragons à son frere; qu'il falloit qu'elle lui fût bonne à quelque intrigue, parce qu'elle étoit vieille, laide, & avoit eu quelque galanterie. Le lendemain je demandai à Mr. de Lauzun qui étoit l'homme que j'avois vu dans son carrosse avec l'Ambassadeur; il me dit qu'il s'appelloit Effein, à qui il avoit donné la Charge de Secretaire des Dragons, que c'étoit un garçon qu'il avoit mené pour tenir compagnie à son Ambassadeur; il me répondit bonnement tout ce que Rochefort m'en avoit dit. Le lendemain, comme je dormois, j'entendis les trom-

pettes qui ſonnoient à cheval, je me levai en diligence pour aller ſur un balcon qui donnoit ſur la place, afin de voir paſſer les troupes. Je ne doutois pas que Mr. de Lauzun ne paſſât avec elles, je n'y fus pas long-temps ſans le voir, il me regarda; & ſans faire ſemblant de m'avoir vue, il alloit & venoit pour mettre ſes troupes en ordre de défiler; à la fin il paſſa aſſez près de moi pour ne pouvoir ſe défendre de me parler. Il me dit: Vous vous levez de bon matin, il n'eſt que cinq heures. Je lui répondis que j'avois voulu voir paſſer les Volontaires dont le Roi nous avoit parlé la veille. Lorſque je fus en carroſſe, j'en fis ma cour; nous allâmes dîner à Landreci, & delà au Quenoy, où nous ſéjournâmes un jour.

Lorſque Me. de Puiſieux me vint dire adieu avant que je partiſſe, elle me dit qu'elle avoit conté à Madame de Longueville la converſation qu'elle avoit eue avec moi ſur le mariage de ſon fils, qu'elle avoit levé les yeux au Ciel, & joint les mains, & lui avoit dit: Je n'ai que cela à répondre: moi qui dis tout ce que je penſe, je trouvai que c'eſt ce qui convient le mieux à tous deux; je tiens cela faiſable, & je le ſouhaite avec paſſion, je ſais que vous feriez bien honorée & reſpectée de

toute la Maiſon. Comme j'avois le deſſein que j'ai déja dit, je lui répondis : Je n'ai rien à vous répondre là-deſſus, ſinon que j'aime infiniment M^e. de Longueville. J'ai quitté notre route pour marquer ce que j'avois oublié de mettre dans l'endroit où j'ai parlé de M^e. de Puiſieux : pour revenir à notre voyage du Quenoy, nous allâmes à Câteau-Cambreſis, & le lendemain au Câtelet, où j'eus une longue converſation avec M^r. de Lauzun : je la commençai par lui dire que j'étois toute déterminée, que je voulois me marier, que j'avois examiné, & ſurmonté toutes les difficultés qu'il m'avoit faites, que j'avois même choiſi cet homme qu'il m'avoit dit qu'il croyoit que je ne pouvois trouver, qu'il ne me manquoit plus que ſon approbation. Il me répondit que je le faiſois trembler, de vouloir aller ſi vîte dans une affaire qui devoit faire le bonheur ou le malheur de ma vie, qu'il me conſeilloit d'employer un ſiecle entier à y penſer avant que d'en venir à la déciſion. Je lui dis que quand on avoit 40 ans, & qu'on vouloit faire une folie, il n'y falloit pas penſer ſi long-temps, & que j'étois ſi bien déterminée dans mon choix, que j'en voulois parler au Roi le premier ſéjour que

nous ferions, & que je voulois me marier en Flandres. Il me répondit : Puifque vous m'avez choifi pour chef de votre confeil, je fuis obligé de vous dire que vous n'en devez rien dire ; & fi vous fongiez à vous précipiter, je m'y oppoferois, parce que vous gâteriez toutes vos affaires : il y va de mon honneur de ne vous pas laiffer agir mal-à-propos, tant que vous me ferez celui de me demander mon avis. Il me dit cela d'un ton férieux : je lui répondis : Je vous trouve bien plaifant de me diffuader de me marier, parce que vous avez de l'averfion pour le mariage. Il me dit : Il eft vrai que je ne l'aime point, quoiqu'un faifeur d'horofcope ait dit autrefois que, je devois faire la plus grande fortune du monde par un mariage ; une perfonne qui m'aimoit avoit pris foin de faire tirer mon horofcope, & étoit au défefpoir de ce qu'on lui avoit répondu ce que je viens de vous dire. Je lui dis : Il falloit donc que cette perfonne ne vous aimât pas ? Au contraire, c'eft parce qu'elle m'aimoit, qu'elle étoit au défefpoir que ce ne pût pas être elle qui me pût faire cette fortune. Je lui demandai le nom de cette perfonne, il ne voulut jamais me l'apprendre ; & me dit : Tenons d'autres difcours, laiffons-là l'Aftrologue & les Hiftoires fabuleufes.

buleuſes. Je lui dis : Moi qui vous demande, & qui veux ſuivre vos conſeils, pourquoi ne voulez-vous pas ajouter quelque foi aux miens ? Je ne trouverois pas que vous duſſiez négliger ce qu'on vous a prédit ; & ſi vous m'en croyez, vous vous mettrez le plus grand deſſein du monde dans la tête ; & ſans être Aſtrologue, je m'y connois aſſez pour pouvoir vous répondre que vous y réuſſirez ; je vous prie de n'y pas perdre de temps. Il me dit : Nous ne ſongeons pas que nous en perdrons beaucoup à dire des inutilités, au moins moi qui ai des ordres à exécuter ; il faut que je m'en aille chez le Roi ; & ſans vouloir développer & faire ſemblant d'entendre ce que je lui voulois dire, il me quitta aſſez bruſquement. Le lendemain il étoit dans l'anti-chambre de la Reine, mes Filles lui conterent que mon Maréchal des Logis, appellé Cabanes, étoit mort à St. Quentin, que c'étoit un garçon jeune & robuſte, qu'il avoit de l'eſprit, & que toute ma Maiſon le regrettoit. Mr. de Guitry étoit avec lui lorſqu'on lui fit cette relation ; il ſe mit à moraliſer ſur la mort, & tint avec lui les plus beaux diſcours du monde ſur la néceſſité de s'y préparer par l'incertitude du moment qu'elle devoit nous prendre. Son ſermon finiſ-

ſoit; il s'adreſſa à moi, qui paſſois volontiers près de lui, pour me dire : Nous parlons de la mort, vous la craignez, je ſuis réſolu de vous faire connoître très-ſouvent que vous devez mourir, afin de vous y accoutumer. Toutes les fois qu'il m'approchoit, il me diſoit : Songez à la mort, ou penſez que vous devez mourir.

Nous allâmes à Bapaume, & le lendemain à Arras, où l'on ſéjourna; ce qui me faiſoit un plaiſir infini, parce qu'il étoit plus ajuſté que les jours que nous marchions. C'étoit dans le temps des Rogations; j'eus un très-grand plaiſir à entendre dire qu'il avoit été régulier à manger maigre à ſa table, qui étoit la meilleure & la plus-délicate du monde. Nous allâmes à Douay, où Madame & moi nous aſsîmes dans le temps qu'on faiſoit une harangue à la Reine; & quoique nous fuſſions derriere elle aſſez loin, elle y prit garde, & s'en plaignit au Roi qui en fut fâché. Monſieur m'en avertit, & me dit que j'avois plus manqué que Madame, parce que je ſavois mieux ce qu'il falloit faire qu'elle. Le lendemain nous allâmes à Tournai; à notre arrivée, je vis M^r. de Lauzun à la deſcente du carroſſe, je voulois lui parler de cette affaire, je le priai de me donner la main; au-lieu de le fai-

re, il s'en alla ; & moi qui avois déja un pied en l'air, je faillis à tomber tout de mon long. Il faisoit souvent de ces sortes d'actions, qui devoient paroître ridicules à ceux qui y prenoient garde ; j'étois tellement persuadée qu'il avoit ses raisons pour en user ainsi, que je ne m'en fâchai point. Le lendemain je parvins à lui conter ce que Monsieur m'avoit dit. Il me répondit : Il faut que vous en parliez au Roi vous-même, & preniez votre temps qu'il n'y ait personne ; il faut que vous repreniez cela sans vous inquiéter de ce que Monsieur & les autres gens en pourront dire. Après avoir concerté avec lui ce que je devois dire au Roi, je l'attendis le lendemain qu'il sortit du cabinet de la Reine, je lui contai ce que Monsieur m'avoit dit. Il me répondit qu'il étoit vrai qu'il avoit trouvé à redire que je me fusse assise. Je lui répondis que lorsque je l'avois fait, je n'ignorois pas que je ne fisse une sottise ; que j'avois vu Madame assise ; que je n'avois pas osé lui dire qu'elle devoit se lever ; j'avois cru que la Reine n'imagineroit pas que Madame n'étoit pas dans le respect qu'elle lui devoit ; que je m'étois mise un moment auprès d'elle, afin que la Reine pût s'en plaindre, & que par-là on fît connoître à Madame

qu'elle n'étoit pas plus en droit de s'asseoir que moi ; que je serois toujours la premiere à rendre à la Reine plus de respect que personne du monde ; que je savois ce que je lui devois, & que je lui rendrois mes soumissions avec un très-grand plaisir par l'amitié que j'avois pour lui ; qu'il devoit être content de mon cœur. Là-dessus le Roi me fit cent honnêtetés sur celle que je venois de lui faire ; lorsque je lui parlai de la tendresse que j'avois pour lui, il me dit : Je ne sais si mon frere a oublié de vous dire que je ne me suis pas moins plaint de Madame que de vous. Je rendis compte à Mr. de Lauzun de ce que j'avois fait, & de ce que le Roi m'avoit répondu ; dans les occasions qu'il savoit bien que j'avois besoin de ses avis, ou que j'avois à l'informer de quelque affaire qui me regardoit, il venoit à moi avec autant d'impatience qu'il avoit soin de me fuir lorsqu'il étoit persuadé que je n'avois rien à lui dire. Lorsque je ne pouvois lui parler, j'avois une grande régularité à me mettre à la fenêtre qui regardoit ou dans la cour ou dans la rue, où il alloit monter à cheval lorsqu'il sortoit de chez le Roi, & trouvois le moyen de parler assez haut, ou de faire assez de bruit pour qu'il pût m'entendre, & qu'il vou-

lût bien me regarder, & j'étois bien-aiſe lorſqu'il avoit ſeulement tourné la tête pour regarder la fenêtre où j'étois.

Quand nous paſſions proche des places des Ennemis, nous entendions tirer le canon en maniere de rejouiſſance. Un jour l'on vit paroître quelques eſcadrons, Mr. de Lauzun les envoya reconnoître, les Officiers dirent que le Gouverneur de Cambray les avoit fait ſortir, de crainte que les Cavaliers de la garniſon ou les payſans ne volaſſent les équipages qui pourroient traîner derriere les troupes du Roi. Le Commandant avoit demandé à parler à leur Général. Mr. de Lauzun le vint préſenter au Roi. Madame étoit fort triſte pendant tout le voyage, elle avoit été réduite à prendre du lait, elle ſe retiroit chez elle ſitôt qu'elle deſcendoit de carroſſe, & la plupart du temps pour ſe coucher. Le Roi l'alla voir chez elle, & témoigna dans toutes les occaſions avoir de grands égards pour elle. Monſieur n'en étoit pas de même; ſouvent dans le carroſſe il lui tenoit des diſcours déſagréables. Entr'autres un jour que l'on parloit de l'Aſtrologie, Monſieur dit qu'on lui avoit prédit qu'il auroit pluſieurs femmes, qu'en l'état où étoit Madame il avoit raiſon d'y ajouter foi:

cela me parut fort dur. Le Gouverneur de Flandres, qui étoit le Connétable de Caſtille, envoya ſon fils naturel, Dom Pedre de Velaſco, faire des compliments au Roi; il avoit avec lui quantité de gens de qualité, & un grand équipage; un Ingénieur Eſpagnol d'une grande réputation, étoit à ſa ſuite. Le Roi le voulut entretenir, & lui faire voir la Citadelle de Tournay, à laquelle il faiſoit travailler. Nous allâmes à Courtray, où l'on reçut des nouvelles du Roi d'Angleterre, qui mandoit à Madame qu'il la prioit de paſſer à Douvres, qu'il y viendroit pour la voir. Monſieur en parut très-fâché, & Madame fort aiſe; il voulut empêcher qu'elle y allât; le Roi dit qu'il le vouloit abſolument, & il n'y eut plus de difficulté à oppoſer. Elle partit de Lille pour s'aller embarquer à Dunkerque; tout le monde lui alla dire adieu, & la plupart voyoient la douleur qu'elle ſentoit ſur les façons de vivre de Monſieur avec elle. Un peu devant qu'elle partît, le Roi n'avoit pas mangé à la table, parce qu'il avoit été indiſpoſé, & la Reine étoit entrée dans ſon prié-Dieu; Monſieur y demeura ſeul avec moi; il me parla avec tant d'emportement contre Madame, que j'en fus étonnée, & je compris qu'il ne ſe

raccommoderoit jamais. Elle s'attiroit la considération du Roi, parce qu'elle avoit du mérite, & qu'elle négocioit des affaires avec son frere & le Roi; de sorte que le voyage qu'elle alloit faire étoit aussi nécessaire pour les intérêts du Roi, que pour le plaisir particulier de Madame.

La Maréchale d'Humieres donna une grande collation au Roi, où la Marquise de Risbourg, femme du Gouverneur de Bruxelles, se trouva avec Mlle. de Valsusé sa sœur, & Mlle. de Calin qui étoit assez bien faite, & fille de Mr. de Risbourg. Le Roi causa fort avec elle, l'on ne savoit s'il lui contoit des douceurs; elle ne paroissoit nullement embarrassée avec lui, & se familiarisoit comme si elle l'avoit vu toute sa vie. Quoiqu'elles fussent inconnues, elles ne laissèrent pas de saluer la Reine qui les voulut retenir à faire collation; elles s'en défendirent sur ce qu'elles étoient habillées de gris. Quoiqu'elles marquassent par cette réponse savoir bien vivre, & qu'on leur trouvât de l'esprit, on ne laissa pas d'en parler dans le carrosse pour les tourner en ridicule. Nous allâmes coucher à St. Venant, à Bergues & à Dunkerque, où nous séjournâmes deux jours; j'y trouvai des moments à pouvoir causer avec Monsieur de Lauzun, pen-

dant qu'il étoit chez la Reine. L'on s'en alla à Calais : Mr. Colbert, Ambaſſadeur pour le Roi en Angleterre, y vint ſaluer le Roi. L'on m'apprit le matin qu'il étoit arrivé, que le Roi d'Angleterre rompoit ſon mariage, parce que ſa femme n'étoit pas en état d'avoir des enfants, & que bien des Anglois de la premiere qualité diſoient qu'il m'épouſeroit. Cette nouvelle me parut ridicule, & ne m'auroit point fâchée, ſans que Monſieur, qui étoit dans le carroſſe, s'adreſſa à moi, & me dit qu'il ſavoit une affaire qu'il ne vouloit pas me dire. Tout le monde ſe regarda, à cauſe de l'air myſtérieux de ſon procédé. Le Roi me dit que Colbert lui avoit parlé, comme s'il croyoit que le Roi d'Angleterre ſongeât à rompre ſon mariage, & à ſe marier avec moi ; qu'il n'avoit pas reçu d'ordre de lui en parler, que des gens conſidérables de ce pays-là, qui étoient dans les plaiſirs du Roi, lui en avoient parlé avec tant de certitude, qu'il ne doutoit pas que cela ne fût vrai. Tout ce qui pouvoit porter quelque obſtacle à l'affaire que j'avois dans la tête, me donnoit un chagrin ſenſible ; je comprenois qu'une affaire de cette nature y apporteroit quelque difficulté, je me mis à pleurer. La Reine dit : Cela ſeroit horrible

qu'un homme eût deux femmes à la fois. Le Roi me dit : Ma cousine, que pensez-vous là-dessus ? Je lui dis que je n'avois rien à lui répondre, sinon que je n'avois point de volonté ; que j'étois persuadée qu'il ne m'obligeroit jamais à rien faire qui pût blesser sa conscience ni la mienne. La Reine répliqua : Quoi ! si le Roi le vouloit, vous voudriez-vous donner par complaisance ? Le Roi répondit : Elle sait bien que je ne voudrois pas me damner moi-même. Monsieur disoit qu'il trouveroit cela très-beau, qu'il en auroit bien de la joie. Madame de Montespan dit : Mademoiselle connoît tant le Roi d'Angleterre, il a été si amoureux d'elle ; cela seroit joli, elle écriroit au Roi, & lui feroit mille présents, & nous aurions soin de les lui rendre. Plus l'on approuvoit l'affaire, plus je pleurois. Le Roi me dit : Vous ne faites pas bien de pleurer sur un bruit. Je lui répondis : La pensée de quitter Votre Majesté m'attendrit. Cela me donna une occasion de bien témoigner de l'amitié au Roi, & de faire connoître à Mr. de Lauzun que je savois l'estimer plus que tous les Empereurs & les Rois de la terre. Je lui dis tout ce que je viens d'écrire. Il me dit : J'ai appris cette affaire, & je n'ignore pas

que vous avez fort pleuré : il me dit que j'avois raiſon d'être pénétrée de douleur de devoir quitter le Roi, qu'il aimoit ſa perſonne, qu'il étoit ravi de connoître que j'avois bien de la tendreſſe pour lui, qu'il ſavoit bien que ce n'étoit que cette raiſon qui m'avoit fait pleurer, que ſans cela il auroit été glorieux pour moi d'aller épouſer un Roi qui renvoyeroit ſa femme à ſon logis paternel pour en choiſir une à ſon gré; qu'il s'en rejouiſſoit avec moi. Nous couchâmes à Boulogne, & allâmes le lendemain à Heſdin, où Mr. de Lauzun, le matin qu'on en partit, fit mettre les troupes en bataille; il ſalua le Roi à leur tête, & enſuite les renvoya dans leurs quartiers, à la réſerve des Gardes-du-Corps & Gendarmes qui ſervoient auprès du Roi. Je le trouvai le ſoir chez la Reine à Abbeville. Il me dit : vous voyez l'homme du monde le plus aiſe d'être botté & d'être venu en carroſſe. Je voulus le gronder ſur ſa pareſſe, & lui dis que s'il ſavoit combien il avoit bonne grace à la tête d'une armée, il n'en voudroit jamais bouger. Le ſoir chez la Reine, je lui dis : A préſent que vous n'avez plus rien à ordonner, ni de camp à aller coucher, j'eſpere que vous demeurerez au ſouper du Roi. Je parlois à Maulevrier, frere de Colbert.

Ambaſſadeur d'Angleterre, dans le moment qu'il entra. Au-lieu de répondre à ma queſtion : Je n'ai pas voulu, dit-il, vous interrompre ; apparemment vous demandiez au frere de l'Ambaſſadeur d'Angleterre des nouvelles de votre mariage, vous m'avez choiſi pour prendre mes avis ; j'avoue qu'à votre place, je ſerois tenté d'être une grande Reine, & ſur-tout dans un pays ou vous pouvez ſervir le Roi utilement ; ſi vous m'en croyez, vous n'héſiterez pas à faire cette affaire : outre les raiſons de l'intérêt du Roi qui vous doit être plus ſenſible que tout ce qu'il y a au monde, vous devez trouver de l'agrément d'épouſer un parfait honnête homme qui eſt intime ami du Roi ; ces deux circonſtances vous doivent avoir fait comprendre que tout mon conſeil ſe réduiroit-là, & qu'il ne ſe pouvoit pas faire que je ne ſouhaitaſſe l'affaire paſſionnément. Il me dit : Je ſais au ſurplus que les nouvelles extraordinaires vous plaiſent, en voilà une de votre goût. Je voyois bien qu'il me diſoit cela pour me faire parler ; quoiqu'il ſe fût établi pour un homme qui n'aimoit pas les grands diſcours, & qu'il fût vrai dans un ſens, il eſt auſſi fort aſſuré dans un autre que lorſqu'il veut pénétrer les ſentimens des gens, il trouve le ſecret

de parler deux ou trois heures de mille affaires qui semblent inutiles à ceux qui l'écoutent, sans en vouloir faire l'application qu'il en a dans la tête. Je lui répondis : Si j'en avois autant d'envie que vous croyez, je n'aurois pas pleuré comme je fis hier ; je crois que je dois moins m'expliquer là-dessus avec vous qu'avec personne du monde, puisque je vous ai si souvent tenu des discours qui peuvent vous faire connoître que j'ai d'autres intentions. Vous auriez raison, lui dis-je, de vous moquer de moi, si je vous faisois une longue discussion de ce que je veux ou de ce que je ne veux pas faire : je continuai à lui dire, je ne changerai ni de conduite ni de sentiments. Pendant que cette conversation dura dans une fenêtre de la chambre de la Reine, tout ce qu'il y avoit de gens de qualité à la Cour passèrent dessous nous ; je me mis à examiner leur taille, leur air, leur mine, & à parler de leur esprit. Après avoir donné mon avis sur chacun, il me dit : A ce que je vois, ce n'est pas un de ceux de qui nous avons parlé que vous avez choisi, puisque vous trouvez qu'ils sont tous dans quelque cas qui ne vous plaît pas ; je voudrois, dit-il, que cet homme pût paroître, & que vous voulussiez me le montrer. Cha-

roſt paſſa, & enſuite le Comte d'Ayen. Il me dit : Celui-ci eſt un honnête homme, je ne crois pas pour cela que ce ſoit cet heureux que vous m'avez dit avoir déja prédeſtiné. Je lui répondis : Cherchons, je vous réponds qu'il eſt ici ; & pour peu que vous m'aidiez, nous l'aurons bientôt trouvé. Il ſe mit à ſourire, & me dit : J'admire comment l'on ſe peut amuſer de rien ſi long-temps que nous avons fait ; ſi vous y voulez faire réflexion, nous n'avons fait que ce qu'on appelle communément conter des fagots ; parlons d'affaires plus ſérieuſes : il changea de diſcours, & me quitta tout auſſi-tôt. Pendant ce voyage, j'avois fait connoiſſance avec M^e^. de Nogent, qui étoit ſa ſœur ; j'ai déja dit qu'à Bordeaux elle étoit entrée fille chez la Reine ; depuis ce temps-là elle avoit été mariée au Comte de Nogent. Je voulois avoir quelqu'un avec moi pour parler de lui, elle avoit bien de l'eſprit & du mérite, je prenois plaiſir de cauſer avec elle ; & quoique je fuſſe guérie du bruit que ſes ennemis faiſoient courir qu'il alloit épouſer M^e^. de la Valliere, je ne laiſſois pas d'interroger M^e^. de Nogent là-deſſus, afin qu'elle me confirmât ce que je penſois, & que je lui puſſe parler de M^r^. ſon frere, & qu'elle me pût dire du bien de

lui. Elle me répondit que ces bruits l'avoient mis au déſeſpoir & elle auſſi.

Lorſque j'arrivai à Saint-Germain, je trouvai qu'on avoit mis les maçons dans ma chambre, qui ne pouvoient avoir fini leur travail de huit jours; malgré ma répugnance & mon dégoût d'être à Paris, il me fallut de néceſſité y aller. Je m'y ſerois ennuyée à la mort, ſans que le Roi alla paſſer quelques jours à Verſailles; j'y courus avec beaucoup de diligence : un jour après la meſſe, Me. de Thianges ſeule avec moi, me dit : Il faut que je vous apprenne une folie que j'ai dans la tête, je voudrois que vous épouſaſſiez Mr. de Longueville. Après m'en avoir dit tous les biens imaginables, elle me répéta deux ou trois fois : Qu'avez-vous à me répondre? Je lui répondis : Rien, ſinon que je n'ai pas envie de me marier. Madame arriva d'Angleterre, où il ſembloit qu'elle avoit trouvé une bonne ſanté, tant elle paroiſſoit belle & contente : Monſieur n'alla pas au-devant d'elle, & pria même le Roi de n'y pas aller; s'il ne lui fit pas cette honnêteté, il ne laiſſa pas de la recevoir avec des marques d'une grande eſtime; Monſieur n'en fit pas de même. J'allai la voir, & lui demandai des nouvelles de ſon voyage. Elle me dit que le Roi d'Angleterre & le

Duc d'Yorck l'avoient chargée de me faire leurs compliments, qu'ils étoient tous deux fort de mes amis, que la Reine lui avoit paru une bonne femme, point belle, mais si honnête, si remplie de piété, qu'elle s'attiroit l'amitié de tout le monde ; que la Duchesse d'Yorck avoit extrêmement d'esprit ; qu'elle en étoit très-contente ; qu'elle avoit trouvé encore la Cour d'Angleterre en deuil de la mort de la Reine mere d'Angleterre qui étoit morte il y avoit quelque temps à Colombe. Elle avoit été presque toujours malade, tant elle étoit délicate ; on lui fit prendre des pillules pour la faire dormir ; elle le fit si bien qu'elle n'en revint point. Madame en fut très-fâchée, parce qu'elle l'aimoit, & qu'elle s'entremettoit pour la raccommoder avec Monsieur, qui avoit presque toujours mal vécu avec elle. Je fus fort fâchée de sa mort ; Madame ne fut qu'un jour à St. Germain, parce que le Roi s'en alla à Versailles, où Monsieur ne voulut pas le suivre pour faire dépit à Madame. Il s'en alla à Paris, je la vis fort tentée de pleurer ; & quelque soin qu'elle prît de retenir ses larmes, elle ne laissa pas d'en verser. Un moment avant de monter en carrosse, Monsieur me tira à part, & me dit : Je suis trop de vos amis

pour ne pas vous avertir qu'on dit hier au Roi que vous vous alliez marier avec Mr. de Longueville; il me répondit qu'il n'en avoit pas oui parler, & que par cette raiſon il ne croyoit pas que cela fût; que Me. de Thianges en avoit fait un grand diſcours pour dire au Roi, que puiſqu'il avoit bien voulu que ma ſœur épouſât Mr. de Guiſe, il devoit encore trouver meilleur que j'épouſaſſe celui-ci, qui étoit d'auſſi bonne Maiſon que l'autre; que le Roi avoit répondu : Je ne m'y oppoſerai point; qu'il s'étoit retourné de ſon côté, & lui avoit dit : Mon frere, je ne ſais ce que c'eſt, en avez-vous ouï parler? Il me dit : Mr. de Longueville eſt de mes amis, j'en ſerois fort aiſe, dites-moi vos ſentiments là-deſſus. Je lui dis que c'étoit la premiere fois que j'en avois oui parler ſérieuſement; que lorſqu'on en avoit voulu railler avec moi, je n'avois pas fait deux réponſes; que la plus honnête pour eux & pour moi avoit été celle de dire que je ne voulois pas me marier, que c'étoit cela même que j'avois toujours répondu. J'eus une très-grande impatience de pouvoir conter cette converſation à Mr. de Lauzun; il étoit à Porchefontaine, dans une maiſon de Céleſtins pour s'y baigner; je ne ſavois où le trouver. Pour lui don-

ner de la curiofité & le faire venir chez la Reine, j'envoyai chercher Guitry, qui étoit avec lui au même endroit; il vint dans ma chambre, je lui demandai s'il avoit oui parler de ce que Monfieur m'avoit dit. Il me répondit que non. Tout auffi-tôt que je l'eus quitté, je m'en allai chez la Reine, où je trouvai Mr. de Lauzun, ainfi que je l'avois prévu; il s'approcha de moi, & me dit : Quelle affaire avez-vous avec Guitry? Je lui répondis que j'avois envie de lui en faire un myftere. Il me dit que je ne tiendrois pas long-temps mon courage; il avoit raifon, j'étois fort impatiente de lui apprendre l'affaire, il fe mit à rire, & me dit : Voilà un homme, j'ai été bien fot jufqu'ici de ne l'avoir pas deviné. Il me dit : Vous êtes bien obligée à Me. de Thianges de vous avoir donné une occafion de me le devoir nommer, & vous lui avez encore une autre obligation, qui eft qu'elle veut vous donner ce qu'elle aime le plus au monde, ou au moins le partager avec vous. La Reine fortit, il me quitta, & me dit : Auffi-bien je n'avois plus rien à vous dire. Le foir que je me promenois de chambre en chambre, occupée de ce qu'il m'avoit répondu, je le vis entrer. Je me récriai : Ah, quelle

merveille de vous voir ici ! Il me dit : J'ai à parler à Monsieur de Longueville ; il s'approcha de moi, Rochefort & Mr. de Longueville en firent de même, nous parlâmes de mille affaires indifférentes. Lorsque les deux autres nous eurent quittés : Vous avez vu, dit-il, que je n'avois aucune affaire avec Mr. de Longueville ; pour vous apprendre de bonne foi ce que je viens faire ici, je vous dois dire qu'il m'a pris une espece de curiosité de venir étudier si c'étoit-là l'homme que vous aviez choisi, j'en voulois juger par la mine que vous lui feriez ; je me persuadois que vous n'aviez plus de confiance en moi, parce que je vous ai dit trop sincérement ce que je croyois que vous deviez faire, & je vois bien que vous vous allez marier avec lui. Il me tint là-dessus des discours plus équivoques les uns que les autres ; je lui répondis qu'assurément je me marierois, & que ce ne seroit point avec Mr. de Longueville. Je lui dis : Je vous prie que je vous entretienne demain, je suis résolue de parler au Roi, je voudrois finir tout ceci devant le premier de Juillet ; vous entrerez chez le Roi, vous n'auriez plus le temps de me donner vos avis, & vous êtes encore le seul homme de qui j'en veux prendre.

Nous étions presque à la fin de Juin, il me dit : Je m'en vais demain à Paris, & je serai ici sans faute Dimanche ; j'écouterai ce que vous me voudrez dire, & je vous conseillerai comme un fidele serviteur le doit faire ; aussi-bien ai-je envie de vous voir hors d'inquiétude. Après nous être quittés, il n'y a rien dans la vie qui ne me passât dans la tête, & je ne fis aucune réflexion qui me dissuadât de mon dessein, & je n'étois troublée que de la crainte des difficultés que je pourrois trouver dans son exécution ; je ne me méfiois pourtant pas du Roi sur les bontés que je voyois qu'il avoit pour moi, & les marques d'estime qu'il donnoit à Mr. de Lauzun : je raisonnois sur sa conduite réservée ; & au-lieu de la blâmer, je la trouvois très-sage, persuadée qu'il ne se pouvoit pas faire qu'il ne connût l'amitié que j'avois pour lui, & je voyois bien que les doutes qu'il m'en vouloit témoigner étoient des marques de son profond respect. Outre cela je croyois qu'il raisonnoit en lui-même que si je venois à changer, & que l'affaire eût éclaté, elle me feroit de l'embarras de lui à moi ; qu'ainsi il vouloit que je fusse toujours libre. J'avoue que cette sorte de soumission & cette maniere de prévoyance, quoiqu'inutile par l'état

où j'étois pour lui, ne laiſſoient pas de me faire ſentir qu'il étoit l'unique perſonne au monde qui n'auroit pas voulu m'engager; je lui en ſavois gré, & augmentois d'eſtime & de conſidération pour lui. Je le regardois comme le plus extraordinaire homme que j'euſſe connu, & qui étoit le plus digne de l'honneur que je lui voulois faire, & celui qui ſoutiendroit avec le plus d'approbation l'élevation dans laquelle je l'allois mettre. Sa conduite reſpectueuſe & ſoumiſe m'occupoit d'une maniere vive, & me le faiſoit regarder comme un homme qui ſavoit bien qu'avec les gens comme moi il ne faut pas aller ſi vîte qu'avec ceux dont il auroit pu traiter d'affaire but à but.

Le Dimanche venu, je cauſois avec Me. de Nogent chez la Reine; je lui avois parlé ſi ſouvent, & lui avois tenu tant de diſcours qui avoient rapport à Mr. ſon frere, qu'il ne ſe pouvoit pas faire qu'elle n'eût pénétré mes intentions. Je lui avois ſouvent répété que j'avois une affaire dans l'eſprit qui me donnoit de l'inquiétude, que je n'étois pas contente de ma condition, que j'en voulois changer. Ce jour-là je lui diſois : Vous ſeriez bien étonnée de me voir dans peu mariée; j'en veux demander, lui dis-je, demain

la permiſſion au Roi, & mon affaire ſera faite dans 24 heures. Elle m'écoutoit avec une très-grande attention. Je lui dis : Vous penſez peut-être à qui je me marierai, je ne ſerois pas fâchée que vous l'euſſiez deviné. Elle me dit : C'eſt ſans doute à Mr. de Longueville ? Je lui répondis : Non, c'eſt un homme de très-grande qualité, d'un mérite infini, qui me plaît depuis long-temps. J'ai voulu lui faire connoître mes intentions, il les a pénétrées, & par reſpect il n'a oſé me le dire. Je lui dis : Regardez tout ce qu'il y a de gens ici, nommez-les l'un après l'autre, je vous dirai oui lorſque vous l'aurez nommé. Elle le fit ; & après m'avoir parlé de tout ce qu'il y avoit de gens de qualité à la Cour, & que je lui avois toujours dit que non, & que cela eût duré une heure, je lui dis tout-d'un-coup : Vous perdez votre temps, parce qu'il eſt allé à Paris, il en doit revenir ce ſoir. Après lui avoir dit cela, je deſcendis un moment dans ma chambre, où Mr. de Longueville étoit, qui chercha fort à me parler. Il étoit très-régulier à me faire la cour, depuis qu'on avoit fait courir le bruit que je devois l'épouſer. L'on me vint dire que la Reine ſortoit, il me mena juſqu'à ſon carroſſe, je courois afin de ne

pas faire attendre la Reine. Mr. le Comte d'Ayen me dit : Madame se meurt, le Roi m'a commandé de chercher Mr. Valot, & de le mener à St. Cloud en diligence. Lorsque je fus dans le carrosse, la Reine me dit : Madame n'en peut plus ; & ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est qu'elle croit avoir été empoisonnée. Je me recriai, & dis : Ah ! quelle horreur ! Je suis au désespoir de ce bruit-là ; & sans songer à ce que je disois, nous sommes de bonnes gens de notre race ; je lui demandai ce que c'étoit. Elle me répondit que dans le sallon de St. Cloud, où elle étoit en bonne santé, elle avoit demandé à boire de l'eau de chicorée, que son Apothicaire lui en avoit donné, qu'après l'avoir bue elle s'étoit mise à crier qu'elle sentoit un feu dans son estomac, qu'elle crioit sans cesse, qu'on étoit venu en avertir le Roi & chercher Mr. Valot. La Reine se mit fort à la plaindre, & parla fort de tous les chagrins que Monsieur lui avoit donnés, qu'elle étoit toute en larmes lorsqu'elle étoit partie, qu'il sembloit qu'elle avoit prévu son mal. Un Gentilhomme que la Reine y avoit envoyé arriva, il lui dit que Madame l'avoit chargé de lui dire qu'elle se mouroit ; que si elle la vouloit trouver encore en vie, elle la supplioit très-

humblement d'y aller bientôt, parce que ſi elle tardoit elle la trouveroit morte. Nous étions ſur le canal à la promenade, nous montâmes en carroſſe, & allâmes trouver le Roi qui ſoupoit, parce qu'il prenoit des eaux. Le Maréchal de Bellefonds dit à la Reine qu'elle feroit bien de n'y pas aller; elle étoit indéterminée, je la priai de trouver bon que j'y couruſſe, elle en faiſoit difficulté, dans le moment le Roi vint qui lui dit : Si vous voulez venir, voilà mon carroſſe. La Comteſſe de Soiſſons ſe mit avec nous, à moitié chemin nous trouvâmes Mr. Valot qui en revenoit : il dit au Roi que ce n'étoit qu'une colique, que ſon mal ne feroit ni long ni dangereux. Lorſque nous arrivâmes à St. Cloud, nous ne trouvâmes preſque perſonne qui parût affligé. Monſieur ſembloit être fort étonné ; nous la vîmes ſur un petit lit qu'on lui avoit fait à la ruelle, toute échevelée, elle n'avoit pas eu aſſez de relâche pour ſe faire coëffer de nuit, ſa chemiſe dénouée au cou & aux bras, le viſage pâle, le nez retiré, elle avoit la figure d'une perſonne morte. Elle nous dit : Vous voyez l'état où je ſuis ; nous nous mîmes à pleurer. Meſdames de Monteſpan & la Valliere y vinrent, elle faiſoit des efforts horribles pour vomir ; Mon-

ſieur lui diſoit : Madame, faites vos efforts pour vomir, afin que cette bile ne vous étouffe pas. Elle voyoit la tranquillité de tout le monde avec peine, quoiqu'elle fût en état de devoir faire une grande pitié ; elle parla au Roi quelques moments tout bas, je m'approchai d'elle, je lui pris la main, elle me ſerra la mienne, & me dit : Vous perdez une bonne amie, qui commençoit à vous aimer fort, & à vous bien connoître. Je ne lui répondis que par mes larmes. Elle demandoit l'émétique, les Médecins diſoient que cela lui ſeroit inutile, que ces ſortes de coliques duroient quelquefois 9 à 10 heures, qu'elles ne paſſoient jamais les 24. Le Roi voulut raiſonner avec eux, ils ne ſavoient que lui répondre. Il leur dit : On n'a jamais laiſſé mourir une femme ſans lui donner aucun ſecours ; ils ſe regardoient, & ne diſoient mot. On cauſoit, on alloit & revenoit dans cette chambre, on y rioit comme ſi M^e^. avoit été dans un autre état. Je m'en allai à un coin parler à M^e^. d'Epernon qui étoit touchée d'un tel ſpectacle ; je lui dis que j'étois étonnée qu'on ne parlât pas de Dieu à Madame, que cela étoit honteux pour tout ce que nous étions-là. Elle répondit qu'elle avoit demandé à ſe confeſſer, que le Curé de Saint-Cloud étoit

étoit venu, que c'étoit un homme qu'elle ne connoiſſoit pas, qu'elle avoit été confeſſée dans un moment. Monſieur s'approcha, je lui dis : On ne ſonge pas que Madame eſt en état de mourir, & qu'il lui faudroit parler de Dieu. Il me répondit que j'avois raiſon, il me dit que ſon Confeſſeur étoit un Capucin qui n'étoit propre qu'à lui faire honneur dans un carroſſe, pour que le Public vît qu'elle en avoit un, qu'il falloit un autre homme pour lui parler de la mort. Qui pourroit-on trouver qui eût bon air à mettre dans la Gazette, pour avoir aſſiſté Madame? Je répondis que le meilleur air qu'un Confeſſeur dût avoir dans ce moment-là, étoit celui d'être homme de bien & habile. Il me dit : Ah, j'ai trouvé ſon fait, l'Abbé Boſſuet, qui eſt nommé à l'Evêché de Condom, Madame l'entretenoit quelquefois; ainſi ce ſera ſon fait. Il l'alla propoſer au Roi, qui lui dit qu'il s'en devoit être plutôt aviſé, & lui avoir déja fait recevoir ſes Sacrements. Il lui dit: J'attends que vous ſoyez parti, parce que ſi vous y êtes, il faudroit aller reconduire Notre-Seigneur à l'Egliſe, & il y a fort loin. Madame ſe fit remettre dans ſon lit, le Roi l'embraſſa, & lui dit adieu; elle lui tint des diſcours fort tendres,

elle en fit de même à la Reine ; pour moi qui étois au pied de ſon lit tout en larmes, je n'eus pas la force de l'approcher. Nous retournâmes à Verſailles, la Reine alla ſouper, Mr. de Lauzun y arriva au ſortir de table, je m'approchai de lui pour lui dire : Voici un incident qui va bien me déconcerter. Il me répondit : J'en ſuis perſuadé, & je crois que ceci va rompre tous vos projets. Je lui répondis que cela en pourroit différer l'exécution ; que quoi qu'il pût arriver, je ne changerois pas de ſentiments : je m'en allai coucher, la Reine me dit qu'elle iroit le lendemain à Paris, & que nous verrions Madame en chemin. Elle mourut à trois heures, & le Roi en fut informé à ſix ; il réſolut de quitter les eaux & de prendre médecine. L'on me vint dire la mort de Madame, qui me donna un ſenſible déplaiſir ; je n'avois point dormi de toute la nuit, je faiſois réflexion que ſi elle mouroit, & que Monſieur ſe mît en tête de m'épouſer, cela m'embarraſſeroit ; que quoi qu'il pût arriver, je ne changerois jamais de ſentiments ſur la réſolution que j'aurois priſe ; qu'il falloit attendre un certain temps pour rompre avec Monſieur ; qu'il en faudroit laiſſer paſſer un autre avant que de déclarer ce

que j'avois dans la tête ; l'imagination de cette longueur me mettoit au déſeſpoir. J'étois dans ces ſortes d'incertitudes lorſqu'on me vint dire que Madame étoit morte : cela redoubla ma peine, je m'en allai toute troublée chez la Reine. Elle me dit : Je m'en vais à la Meſſe du Roi. Nous le trouvâmes en robe de chambre, il dit : Je n'oſerois me montrer devant ma couſine ; je lui dis : Lorſqu'on eſt le Maître & le couſin germain, il n'y a point de façon à faire. Il pleuroit Madame ; après la Meſſe il me parla de mort, & s'en alla prendre ſa médecine à une fenêtre, & me dit : Voyez-moi faire finir les façons que vous faites quand vous en devez prendre. Mr. de Condom vint rendre compte à la Reine de la mort de Madame ; il nous conta comme Dieu lui avoit fait de grandes graces, qu'elle étoit morte avec des ſentiments d'une très-bonne Chrétienne ; qu'il n'en avoit pas été ſurpris, parce que depuis quelque temps elle prenoit plaiſir à lui parler de ſon ſalut ; qu'elle lui avoit même ordonné d'aller l'entretenir là-deſſus aux heures qu'elle n'avoit perſonne chez elle ; qu'elle étoit bien-aiſe de ſavoir ſa Religion à fond ; elle avoit été juſques-là aſſez ignorante, & qu'elle vouloit commencer par-

là à faire son salut; qu'il l'avoit trouvée dans de très-bonnes dispositions ; que lorsqu'elle l'avoit vu, elle lui avoit dit: J'ai songé trop tard à me vouloir sauver; qu'il avoit raison d'être satisfait des sentiments de douleur dans lesquels elle étoit morte. Après que le Roi eut dîné, & qu'il fut habillé, il vint chez la Reine pleurer. Il me dit : Ma cousine, venez avec moi pour que nous parlions de ce qu'il faudra faire pour feue Madame, afin que je donne mes ordres à Saintot, qui étoit présent; il étoit dans la ruelle de la Reine. Après qu'il eut parlé de ce qu'il y avoit à faire, & que je lui eus donné mes avis, il me dit: Ma cousine, voilà une place vacante, la voulez-vous remplir? Je devins pâle comme la mort, je lui répondis toute tremblante : Vous êtes le maître, je n'aurai jamais d'autre volonté que la vôtre; il me pressa extrêmement, je lui répondis toujours que je n'avois rien à lui répondre que cela. Il me dit : Y avez-vous de l'aversion? Je ne lui répondis encore rien. Il me dit : J'y songerai, & je vous en parlerai. La Reine s'alla promener, je la suivis; on ne parla que de la mort de Madame, & du soupçon qu'elle avoit eu d'être empoisonnée, & de la maniere dont Monsieur &

elle avoient vécu ensemble depuis longtemps. On se disoit les uns aux autres si on croyoit qu'il se remariât; la plupart des gens qui tenoient ce discours me regardoient, je ne faisois nul semblant d'y prendre garde. Sur les bruits que je viens de dire, l'on fit assembler tous les Médecins du Roi, de feue Madame, & de Monsieur, quelques-uns de Paris, celui de l'Ambassadeur d'Angleterre, avec tous les Chirurgiens qui ouvrirent Madame; ils lui trouverent les parties nobles bien saines : ce qui surprit tout le monde, parce qu'elle étoit délicate & presque toujours malade : ils demeurerent d'accord qu'elle étoit morte d'une bile échauffée. L'Ambassadeur d'Angleterre y étoit présent, auquel ils firent voir qu'elle ne pouvoit être morte que d'une colique qu'ils appellerent *Cholera morbus*. Voilà ce qui nous fut rapporté devant la Reine; chacun questionna à son tour les Médecins, qui nous en faisoient la relation; celui d'Angleterre ne laissa pas de faire un écrit qui déplut extrêmement à Monsieur, parce qu'il l'envoya dans son pays. Le Roi d'Angleterre se plaignit, parce qu'il croyoit que Madame avoit été empoisonnée; tous ces sots bruits me faisoient de très-grandes peines. Je vis le soir Mr. de

Lauzun chez la Reine, je lui dis : J'ai une extrême douleur de la mort de Madame, & je vous proteste que je la regrette encore plus fortement, parce que je sais qu'elle étoit de vos amies. Il me répondit : Personne n'y a tant perdu que moi; je lui répliquai : Pour moi je la plains par la raison que je viens de dire, & parce que je l'aimois : ce qui m'afflige le plus, c'est que cette mort retardera mes affaires, & elle ne les changera point; je veux suivre mon inclination, & je serai ferme dans la résolution que je vous ai dit que j'avois prise. Il me dit : Je n'ai rien à vous répondre, ni le temps de demeurer davantage avec vous : il s'en alla; je vis bien qu'il tenoit cette conduite par l'esprit de sagesse qu'il m'avoit paru avoir en tout. Le lendemain il prit le bâton pour servir auprès du Roi, qui monta en carrosse après la Messe; la Reine & lui mirent pied à terre à St. Cloud pour jetter de l'eau bénite sur le corps de Madame; ils virent Mademoiselle, & s'en allerent droit au Palais-Royal pour rendre leur visite à Monsieur. La Reine y laissa le Roi, pour aller dîner aux Carmélites de la rue du Bouloir. Elle alla à son retour voir Me. de Montauzier qui étoit malade à Paris depuis-long-temps; l'origine de son mal

venoit d'une peur qu'elle avoit eue dans un paſſage derriere la chambre de la Reine, où l'on met ordinairement un flambeau en plein jour; elle y vit une grande femme qui venoit droit à elle; lorſqu'elle en fut proche, elle diſparut à ſes yeux. Elle s'en vint conter cela à tout le monde, & s'en mit une ſi vive impreſſion dans la tête & une ſi grande crainte, qu'elle en tomba malade. Quelque temps auparavant cette viſion, Mr. de Monteſpan, qui eſt un homme fort extravagant & peu content de ſa femme, ſe déchaînant extrêmement ſur l'amitié que l'on diſoit que le Roi avoit pour elle, alloit par toutes les maiſons faire des contes ridicules. Un jour il s'aviſa de m'en parler, je lui lavai la tête; j'étois plus en droit de le faire qu'une autre, parce qu'il eſt mon parent; je lui fis comprendre qu'il manquoit de conduite par ſes harangues dans leſquelles il mêloit le Roi avec des citations de la Ste. Ecriture & des Peres. Il a de l'eſprit & peu de jugement, il diſoit quantité de ſottiſes, & les débitoit agréablement; il vouloit faire entendre au Roi qu'au jugement de Dieu il lui ſeroit reproché de lui avoir ôté ſa femme. Le lendemain étant ſur la terraſſe avec la Reine, j'appellai Me. de Monteſpan pour lui dire que j'avois vu ſon mari,

qui étoit plus fou que jamais; que je lui avois fait une violente correction; elle me répondit : Il eſt ici qui fait des relations épouvantables dans leſquelles il mèle Mᵉ. de Montauzier. Elle n'eut pas achevé cela qu'on lui vint dire qu'elle la demandoit, que Mʳ. de Monteſpan venoit de ſortir de chez elle; nous nous ſéparâmes, elle s'en alla trouver Mᵉ. de Montauzier, je la ſuivis d'aſſez près pour m'être trouvée en tiers lorſqu'elle lui conta que ſon mari étoit venu lui dire mille injures, dont elle paroiſſoit ſi outrée, qu'elle trembloit de colere ſur ſon lit. Elle me dit qu'elle louoit Dieu de ce qu'il ne s'étoit trouvé chez elle que ſes femmes, parce que s'il y avoit eu des hommes, elle l'auroit fait jetter par les fenêtres, qu'elle avoit été obligée d'en avertir le Roi, qui le faiſoit chercher pour l'envoyer en priſon. Cette affaire fit un grand bruit dans le monde, parce que l'outrage étoit extraordinaire à ſupporter pour une femme qui juſques-là avoit eu bonne réputation. Mʳ. de Montauzier étoit à Rambouillet, il n'apprit pas cette affaire, l'on diſoit même qu'on la lui avoit cachée; d'autres imaginoient qu'il la ſavoit, qu'habilement il lui étoit avantageux de l'ignorer. Peu de temps après il fut fait Gouverneur de Mʳ. le Dauphin:

ſes envieux & ſes ennemis voulurent gloſer ſur ce choix, & en établiſſoient des raiſons ; ceux qui ſavoient le bon goût du Roi, & connoiſſoient le mérite de Mr. de Montauzier, étoient perſuadés que perſonne de tout le Royaume ne s'en acquitteroit ſi bien que lui : il eſt vrai que c'eſt un parfait honnête homme, & qui a fait voir qu'il étoit digne de la bonne opinion que le Roi avoit eue de lui.

Lorſque la Reine fut ſortie de chez Me. de Montauzier, j'allai chez Monſieur qui ne me parut point affligé. Il me dit qu'il avoit prié Me. d'Aiguillon de lui prêter ſa maiſon de Ruel, qu'en l'état où il étoit il ne pouvoit pas demeurer à Paris. Le lendemain j'y retournai avec une mante voir Mademoiſelle ; il y avoit une fille du Duc d'Yorck, que l'on avoit envoyée à la Reine mere d'Angleterre, pour la faire traiter d'un mal qu'elle avoit aux yeux ; lorſque la Reine mourut, elle étoit demeurée entre les mains de Madame. Je la trouvai avec Mademoiſelle, elles étoient toutes deux très-petites ; Monſieur qui aime les façons, leur avoit fait prendre des mantes qui traînoient à terre, il avoit deſiré qu'on rendît viſite à Mlle. de Valois qui étoit encore en nourrice. J'allai avec ma mante à St. Germain, il étoit du

respect de voir une fois Leurs Majestés avec ce harnois ridicule de deuil : je dis au Roi les visites que j'avois rendues au Palais-Royal, & lui fis la représentation des mantes de Mademoiselle & de la Princesse d'Angleterre. Il me dit : Ne raillez point de cela, mon frere ne vous le pardonneroit pas. Le lendemain à la messe Mr. de Lauzun s'approcha de moi, pour me dire qu'il se réjouissoit de ce que j'allois épouser Monsieur. Je lui répondis que je ne faisois pas mon compte que cela dût être. Il me repliqua : Il le faudra bien, puisque le Roi le veut; au moins, me dit-il, je me trouverai toujours ami de Mesdames; l'autre me faisoit l'honneur d'avoir quelque bonté pour moi, je veux espérer que vous ferez de même. Je lui répondis. Cette affaire ne se fera jamais : Il me répliqua, & moi je vous dis qu'elle se fera, & j'ajoute que j'en serai très-aise; quoique je perde auprès de vous ma place de confident, j'aime encore mieux votre grandeur que mon intérêt particulier, & je ne saurois mieux reconnoître les obligations que je vous ai, que de vous dire que je sais mépriser ma fortune lorsqu'il s'agit de votre gloire. Quoique ce discours parût équivoque par rapport à la perte de ma confidence, ou à ce qu'il savoit bien

ce que j'avois dans le cœur pour lui, il ne laissa pas de me surprendre, & je vis bien que cette occasion l'avoit pressé de parler comme il venoit de faire. Il me dit : A mon tour je veux vous demander une audience. Je lui dis de se trouver chez le Roi l'après-dîner. Dès que le Roi fut au Conseil, il y vint. Il me dit : Le Roi veut que vous épousiez Monsieur, il faut obéir ; vous m'avez fait l'honneur d'avoir de la confiance en moi, vous y en devez prendre plus que jamais, & je ne saurois vous donner une plus forte marque de ma sincérité que de vous représenter mille fois que vous devez faire ce que le Roi desire ; & sans faire aucun raisonnement, il faut suivre votre devoir aveuglément ; ne songez qu'à cela, vous vous en trouverez bien. Pensez ce que c'est que Monsieur, il n'y a que le Roi & Mr. le Dauphin au-dessus de lui, & vous n'y aurez que la Reine ; le Roi vous considérera, & vous donnera tous les jours mille agréments ; vous aurez chez vous toute la Cour, musique, ballet, Comédies, & toutes sortes de plaisirs. Je lui dis : Vous ne pensez pas que j'ai plus de quinze ans, & vous me tenez des discours qui ne sont propres qu'à réjouir des enfants : je suis persuadée, lui dis-je, que le

Roi a de la bonté pour moi, je ne m'en rendrai pas indigne dans ma conduite; j'ai l'honneur d'être sa cousine germaine, je ne veux point d'autre grandeur ni d'élévation que celle-là; j'ai mon plan dans la tête, je sais ce que je dois faire pour pouvoir être heureuse; ainsi vous voulez bien que je vous dise que je ne changerai point de résolution: croyez-vous que j'aye oublié le passé, & que je ne me souvienne pas de tout ce que je vous ai dit? Il me répondit: J'ai raison d'en être persuadé; par rapport à moi, il ne me souvient pas que vous m'ayiez rien conté depuis quelque temps; j'ai été si inappliqué sur tout ce que vous me disiez, & si attaché à mon devoir, que j'ai oublié tout ce que vous m'avez voulu apprendre, & ne suis à l'heure qu'il est occupé que du plaisir de vous voir Madame. Je vous regarderai passer du Château neuf pour aller chez le Roi, précédée & suivie par un nombre de Gardes; j'avoue que cela me réjouit infiniment, & que je ne me trouve sensible qu'à votre grandeur. J'ai passé ma vie à songer aux contes que vous me faisiez pour le projet que vous aviez dans la tête pour quelqu'un, je ne trouve personne à plaindre que ce quelqu'un, vous ne m'en avez pas dit le nom, je ne

sais de qui je dois plaindre le malheur; ainsi je ne veux être occupé de rien au monde que de votre établissement. Il me dit cela avec un air si libre & si naturel, que j'en aurois été outrée de douleur, si je n'avois imaginé que sa sagesse lui avoit fait faire des efforts pour me paroître ce qu'il n'étoit pas.

J'allai à St. Cloud chercher le corps de Madame pour le conduire à St. Denis, Me. la Princesse & Me. de Longueville vinrent avec moi. J'allai coucher ce soir-là à Paris, & m'en retournai le lendemain à St. Germain, où Mr. de Lauzun me vint dire chez la Reine, qu'il me supplioit très-humblement de ne lui plus parler. Il me dit qu'il avoit été assez malheureux pour avoir déplu à Monsieur, parce qu'il étoit serviteur de Madame; il croiroit, dit-il, que toutes les difficultés que vous lui feriez, viendroient de moi; ainsi à moins que d'avoir vos ordres à me donner pour parler au Roi, & que je puisse lui dire: Mademoiselle m'a parlé pour informer V. M. de cela, je vous supplie encore une fois de trouver bon que je ne m'approche plus de vous, lorsque vous m'appellerez pour d'autres affaires que pour celles qui auront directement rapport au Roi, & ne m'écrivez ni ne m'envoyez personne: c'est

une conduite que je dois tenir autant pour vous que pour moi; ainsi il faut, s'il vous plaît, que vous la trouviez bonne. Je lui dis que ce qu'il vouloit que je fisse me mettoit au désespoir; que je ne voulois pas absolument épouser Monsieur; que toutes les grandeurs & tous les avantages qu'il m'avoit voulu faire voir dans son autre conversation, m'étoient indifférentes; que Monsieur étoit plus jeune que moi; que je n'étois pas d'un naturel soumis; que nous ne serions pas heureux ensemble; qu'il falloit qu'il choisît une personne d'une humeur à se pouvoir accommoder du Chevalier de Lorraine ou de quelque autre favori, que je ne pouvois être contente ni trouver du repos que par l'exécution de ce qu'il devoit savoir que j'avois dans la tête. Il me répondit toujours que j'avois tort, que je devois obéir, qu'il me demandoit en grace de ne lui plus parler; qu'il me fuiroit; qu'il me conjuroit encore une fois de ne le pas trouver mauvais. Je lui répondis: Au moins marquez-moi un temps; c'est-à-dire dites-moi si dans six mois votre affaire n'est pas faite avec Monsieur, je vous parlerai; pourvu que vous disiez que votre résolution à ne pas me voir ait des bornes, je serai satisfaite. Pour rompre l'affaire de Monsieur, cela

eſt auſſi aſſuré que ma perſévérance pour l'autre. Il me dit : Je vois bien que nous ne finirons jamais, & qu'il faut néceſſairement que ce ſoit moi qui prenne le premier congé ; je ſuis & ſerai toute ma vie, me dit-il, reconnoiſſant de l'honneur que vous m'avez fait de vous confier à moi, ce que je fais aujourd'hui doit vous marquer que je n'en étois pas indigne. Je lui dis : Répondez-moi ſur le temps, parce que ſûrement je romprai l'affaire avec Monſieur. Il me dit : Ce n'eſt ni à vous ni à moi à fixer un temps, ni à régler la fin d'une affaire qui eſt entre les mains du Roi, je ne ſaurois vous faire d'autre réponſe ; voudriez-vous que dans une affaire qui vous regarde, je fiſſe une imprudence ? Ainſi je n'ai rien à vous répondre, ſinon que je ſaurai plaindre le malheureux inconnu, & que je n'oublierai de ma vie l'honneur que vous m'avez fait de vous confier à moi. Il me fit une profonde révérence, & me dit qu'il n'avoit jamais fait une ſi violente épreuve de la ſoumiſſion, ni reſſenti tant de reſpect. Je lui dis : Vous vous en allez ! quoi ! je ne vous parlerai plus ? Il me répondit : Non ; & afin que je n'en aye plus d'occaſion, & que vous ne cherchiez pas celle de le vouloir faire, pour achever tout ce que

j'ai à vous dire, il me semble que voici à peu près la saison que vous allez prendre les eaux de Forges : vous voudriez sans doute me demander conseil ; c'est pour cela que je vous dis par avance que vous ferez bien d'y aller le plutôt que vous pourrez : ce voyage sera utile pour votre santé, il peut encore être propre à guérir ce que vous avez envie de vous ôter de la tête ; si ce quelqu'un que je ne connois point vous voyoit, il en seroit troublé, & cela même vous empêcheroit de l'oublier, & vous voyez qu'il faut nécessairement vous débarrasser : nous ne ferions, me dit-il, que des répétitions inutiles, le Roi sortiroit du Conseil ; & insensiblement, quelque régulier que je veuille être, je manquerois à mon devoir ; & sans vouloir m'écouter davantage, il me quitta. Je m'en allai pleurer dans ma chambre, outrée de douleur de mon état ; je faisois réflexion au sien, je le blâmois d'un côté, & admirois sa conduite de l'autre. Peu de jours après cette conversation, je partis pour Forges, je pris congé du Roi. Il me dit : Mon frere m'a parlé comme un homme qui souhaite ardemment se marier avec vous, qu'il ne seroit pas de bonne grace d'épouser sitôt après la mort de Madame ; ainsi il desire-

roit arrêter & ſigner le contrat avant que vous partiſſiez pour aller prendre vos eaux, & cet hyver vous acheveriez l'affaire. Je lui répondis : Sire, Monſieur ne ſe mariera pas ſans la participation du Chevalier de Lorraine ; & s'il y trouvoit quelque répugnance pour moi, il me ſeroit fâcheux de rompre une affaire qui auroit paru dans le Public comme faite, & V. M. qui l'auroit concluë ſeroit obligée de la ſoutenir contre le gré de Monſieur ; nous commencerions d'être brouillés enſemble devant d'avoir épouſé. Je la ſupplie très-humblement, lui dis-je, de me laiſſer faire mon voyage de Forges, à mon retour V. M. verra comme Monſieur en aura uſé ; cependant j'aurai eu le temps d'étudier ſa conduite, & je la ſupplierai de décider de la mienne ſur ce que j'aurai appris de la ſienne. Je me ſéparai du Roi là-deſſus, & je lui dis que je réglerois toutes mes actions ſur ſes ordres, que je lui demanderois ce qu'il vouloit que je fiſſe lorſque je lui aurois dit mes raiſons. Je ne reſtai à Forges que préciſément le temps qu'il me falloit pour prendre mes eaux; je ne crois pas qu'elles me fiſſent du bien, parce que j'étois fort agitée. Je m'en allai deux ou trois jours à Eu ; & afin que ce ſéjour ne retardât pas mon

voyage, j'envoyai chercher de l'eau à Forges que je prenois comme si j'avois été à la fontaine; mon temps fini, je partis, & m'en retournai avec beaucoup de plaisir & de diligence. Je séjournai deux jours à St. Germain, sans que le Roi me parlât de rien au sujet de Monsieur; je voulois sortir de cet embarras. Je lui dis: Lorsque je partis pour aller à Paris, s'il avoit eu la bonté de parler de mon mariage, & s'il ne vouloit pas finir cette affaire. Il me regarda, & se mit à sourire. Je vois bien que vous ne vous souciez guere de vous marier. Je lui dis, pardonnez-moi, Sire, je le voudrois, & j'ai crainte de devenir un sujet d'ennui à Monsieur; j'appréhende aussi qu'il ne m'ennuye aussi à moi-même. Lorsque je fus à Paris, Me. de Puisieux me vint voir: elle me dit: Je vous prie de m'apprendre si vous épouserez Monsieur, tout le monde le veut, & moi qui suis une vieille routiere qui parle franchement, je vous dirai que vous ne le voulez pas; Monsieur desire l'affaire, & le Chevalier de Lorraine la craint. Voilà les mouvements que vous causez; ce dernier est intrigué à faire dissuader Monsieur, sans pourtant vouloir faire paroitre s'en mêler; je vois bien qu'il s'en rompt la tête inutilement;

ce ſera Mademoiſelle, & non pas lui qui rompra ce mariage. J'ai oui-dire, me dit-elle, que le Roi a connu votre répugnance, qu'il ne l'avoit pas condamnée; il ne vous dira pas ce qu'il penſe là-deſſus, il ne vous violentera pas, vous verrez avec un peu de temps que je ſuis bien inſtruite de vos affaires. Je lui répondis qu'elle en ſavoit plus de nouvelles que moi, parce que je deſirois cette affaire ſi le Roi la vouloit, qu'il me paroiſſoit que Monſieur & lui en avoient fort envie, que le Chevalier de Lorraine n'y pourroit avoir aucune répugnance, parce que j'avois toujours bien vécu avec lui. Elle me répondit: Je veux encore, grande Princeſſe, vous ajouter que je ſais que vous trouverez dans la perſonne de Monſieur bien des circonſtances qui vous déplaiſent; vous ne me l'avouerez pas, quoique j'en ſois informée; & je ne blâme pas votre goût. Je prie Dieu de tout mon cœur de vouloir vous inſpirer de vouloir Monſieur de Longueville; ſi j'étois auſſi aſſurée que vous le voudriez épouſer que je ſuis certaine que vous n'épouſerez pas Monſieur, j'avoue que je m'en retournerois bien contente de vous; j'ai toujours cette folie dans la tête, que c'eſt votre affaire & la ſienne de vous marier enſemble. Je fus

extrêmement étonnée de trouver Me. de Puisieux si bien instruite de mes intentions à l'égard de mon affaire avec Monsieur. Lorsque je fus retournée à St. Germain, j'y menai ma vie ordinaire pendant quelques jours. Monsieur étoit comme embarrassé avec moi, parce que je ne lui parlois presque point, que quelquefois que je passois chez la Reine. Un jour qu'il étoit à Paris, le Roi me dit : Mon frere m'a encore reparlé de votre affaire, & qu'il souhaite qu'en cas que vous n'eussiez pas d'enfants, vous donnassiez tout votre bien à sa fille. Il me paroît, me dit-il, qu'il ne se soucieroit guere d'en avoir, pourvu qu'il pût espérer que sa fille épouseroit mon fils. Je lui ai répondu que cela n'étoit pas sûr, qu'il feroit bien de se souhaiter des enfants. Je me mis à rire, & dis au Roi que je croyois que c'étoit l'unique fois de la vie que quelqu'un qui se marie eût dit qu'il souhaiteroit n'avoir point d'enfants; je ne sais si cette proposition est obligeante, je supplie très-humblement V. M., lui dis-je, de me l'expliquer. Le Roi se mit à rire, & me dit qu'il avoit tenu des discours encore plus ridicules sur ce chapitre-là, qu'il lui avoit conseillé de n'en plus parler pour son honneur, & qu'il me prioit de le dispenser de me les

apprendre. La Reine, qui en étoit en partie inſtruite, diſoit au Roi : Cela eſt bien vilain à Monſieur. Je vis avec plaiſir que cette affaire ſe tournoit heureuſement pour moi en raillerie, ſans que j'achevaſſe de faire connoître au Roi que je ne la voulois pas. Je lui dis : Tout ce que je trouve de plus ridicule à ce que Monſieur m'a fait l'honneur de me conter, eſt la raiſon pour laquelle il croit intéreſſer V. M. à marier Mr. le Dauphin à ſa fille par le moyen de mon bien ; je ne crois pas qu'elle ſouffrît qu'on mît cet article dans le contrat, il me ſemble qu'il ſera un de ces aînés qui n'ont pas beſoin qu'une femme faſſe leur fortune. Je dis au Roi : Je crois que V. M. ne ſauroit me blâmer d'être un peu bleſſée de cette propoſition. Il me dit : Je n'ai rien à vous répondre, ſinon que vous devez épouſer mon frere dans l'aſſurance de ne devoir jamais eſpérer de Gouvernement de Province pour lui, parce que je ne lui en donnerai aucuns. Je vous dis cela, afin que vous n'y ſoyez pas trompée, ni que vous ne lui conſeilliez point de m'en demander de particuliers pour les gens qui ſont à lui ; lorſque je lui accorderai quelque grace pour de l'argent, ce ſera à votre priere que je lui en donnerai, afin qu'il vous en

ſache gré. Je répondis au Roi, que tout ce qu'il m'avoit fait l'honneur de me dire me donnoit un grand dégoût pour cette affaire, que je ne ſerois pas long-temps à le ſupplier de la finir. Il me répondit : A propos j'oubliois de vous demander s'il eſt vrai que le lendemain que Madame mourut, vous deviez me demander un agrément pour un mariage. Je fus un peu interdite, je pris un air moins contraint, je lui répondis : Si quelqu'un en a averti V. M., il faut que cela ſoit vrai ; ſi on ne lui en a rien dit, cela n'eſt pas. La Reine me demanda, qu'eſt-ce que cela veut dire ? Le Roi ſe mit à rire, & lui répondit : Je n'en ſais rien. Elle reprit : Eſt-ce Mr. de Longueville ? Je lui dis que non. Vous ne pouvez, me dit-elle, épouſer qu'un Prince.

Le Roi ne fit plus ſemblant d'entendre ce qu'elle me diſoit, ainſi je lui répliquai : Je ſuis une aſſez riche Dame pour faire un plus grand Seigneur qu'un cadet de Lorraine ; je pourrois choiſir un plus honnête homme, & qui ſeroit plus utile au ſervice du Roi que Mr. de Guiſe ; & puiſqu'il a conſenti au mariage de ma ſœur avec lui, je crois qu'il auroit la bonté d'approuver mon choix ſi j'en faiſois un, & qu'il ne me contraindra jamais à une affaire pour

laquelle j'aurai une juſte répugnance. Le Roi, qui nous avoit laiſſé parler, me dit tout d'un coup : Non ſûrement, je vous laiſſerai faire ce que vous voudrez, & je ne voudrois rien qui puiſſe vous donner de l'inquiétude. La Reine me dit : A quoi bon cet éclairciſſement, a-t-il quelque rapport à l'affaire de Monſieur ? Je pris la parole pour dire à la Reine : V. M. ne voit-elle pas que le Roi ſe réjouit, & fait une plaiſanterie pour nous faire parler ? Je voulus finir cette converſation, de peur d'en trop dire. Comme je raillois avec le Roi, je lui dis : Je prie très-humblement V. M. de conclure l'affaire de Monſieur ; ſi elle ne la finit bientôt, j'aurai ſujet de me plaindre du peu de ſoin qu'elle a de moi. Le Roi me répondit : Nous avons aſſez parlé, allons dîner. Je me trouvai fort heureuſe d'être ſortie de l'embarras dans lequel j'avois failli à me fourrer par une requête équivoque. Le Roi alla 8 ou 10 jours après cette converſation dîner à Colombe avec Monſieur ; à ſon retour il me dit : Mon frere a un grand empreſſement pour votre affaire, il voudroit bien qu'on travaillât au contrat, je lui ai propoſé d'attendre que nous fuſſions de retour de Chambort. Je vous demande, me dit-il, ſi vous n'êtes pas de mon avis. Je

lui dis : Oui, Sire, & le plus tard qu'on y ſongera ſera toujours le meilleur & le plus utile pour moi.

J'allai deux ou trois jours après dîner à Paris : Me. de Puiſieux me vint voir, & me dit : Je ne ſaurois me rétracter de ma prophétie ; & quoique le Roi ait fait, & quoi qu'il vous ait dit au retour de Colombe, je vous répete encore une fois que le mariage de Monſieur avec vous ne ſe fera pas. Vous m'allez trouver bien hardie d'oſer vous demander ſi vous ne voulez pas épouſer Mr. de Longueville lorſque l'autre affare ſera tout-à-fait manquée ? Elle me dit, avec un ait d'autorité qu'elle prenoit avec tout le monde : Vous feriez une bonne Princeſſe, ſi vous m'en vouliez donner votre parole. Je lui répondis d'un ton à demi-bruſque : Non, je ne le puis pas, j'ai des engagements d'ailleurs. Dès le moment que cela m'eut échappé, je crus en avoir trop dit ; elle imagina que j'avois fait cette réponſe pour me défaire de ſes importunités ; quelque habile qu'elle fût, je vis bien qu'elle n'avoit fait aucune réflexion à ce que je venois de dire. Le jour de St. François, je revenois de conſeſſe, je m'en allai chez la Reine pour la ſuivre à la Meſſe, j'apperçus Mr. de Lauzun qui ſortoit de ſa chambre pour aller

au

au lever du Roi, il vit qu'il n'y avoit personne, il me ſuivit: Je lui dis: Vous êtes bien hardi d'oſer m'approcher; je ne le fais, répondit-il, que parce que je vous trouve ſur mon chemin. Je lui dis: Je vous prie de m'apprendre des nouvelles; dit-on que je me marie avec Monſieur? Il me répliqua: Je n'en ſais rien, tout le monde dit que vous en êtes furieuſement entêtée, & que vous en preſſez le Roi tous les jours. Je lui répondis: Vous dites que je le veux? Je vous aſſure que je ſuis aujourd'hui dans les mêmes diſpoſitions & dans les mêmes ſentiments que la derniere fois que je vous en ai parlé. Il me répondit: Je ſuis ſurpris que vous vous amuſiez à m'entretenir lorſque vous venez de confeſſe, ce ne ſont pas de bonnes diſpoſitions pour aller communier. Je lui répondis, que pour lui je ne devois jamais faire de ſcrupule de lui parler. Il me dit: Je n'entends point ce que vous me voulez dire. Et moi, je lui dis, je le conçois très-bien, & j'eſpere que vous ſerez bientôt en état de le comprendre, & je vous dis que je ſuis fort laſſe de ſoutenir ſi long-temps le perſonnage que je fais. Il me répondit: Je vous entends encore moins que la premiere fois; ainſi je ferai bien de ſuivre mon chemin, & vous ferez encore mieux de ſuivre

le vôtre. Après m'avoir dit cela d'une mine à demi-souriante, il s'en alla de son côté, & moi du mien. Nous partîmes pour aller à Chambord, où j'avois le plaisir de voir Mr. de Lauzun presque toute la journée, & je n'osois lui parler. Je m'entretenois depuis le matin jusqu'au soir avec le Comte de Rochefort & avec l'Archevêque de Reims. Le premier me dit: Il me semble que je vous trouve brouillée avec Mr. de Lauzun, je ne vous vois plus parler ensemble. Je lui répondis: Si vous ne connoissiez l'esprit & les manieres de l'homme, vous en devriez être surpris; vous savez qu'il ne s'entretient avec les gens que lorsque la fantaisie lui en prend. Le Chevalier de Beuvron, un des favoris de Monsieur, me vint voir à Chambort, pour me supplier de lui donner une audience. Je lui répondis qu'il n'avoit qu'à parler. Il me dit qu'il étoit au désespoir qu'on m'eût fait entendre qu'il s'opposoit à mon mariage; qu'il me supplioit d'être persuadée que non; qu'au contraire, il lui étoit plus avantageux que Monsieur m'épousât, parce que je lui porterois beaucoup de bien qui serviroit à payer ses dépenses ordinaires, & que de l'argent que le Roi lui donnoit, il en pourroit faire des libéralités; que s'il épousoit une Allemande,

elle lui mangeroit tout ſans lui avoir rien apporté. Il trouva le ſecret de me perſuader par d'auſſi vives raiſons, qu'il étoit dans mes intérêts par rapport aux ſiens ; & pour être plus honnête, & y ajouter le Chevalier de Lorraine, il me dit : Quand nous aurons fait votre mariage, vous nous en aurez l'obligation, parce que vous ſavez qu'il dépend de nous de l'empêcher. Je lui répondis : Le Chevalier de Lorraine & vous, êtes trop habiles pour ne pas ſonger à tout ce qu'il y a de plus grand & de plus avantageux pour Monſieur : je puis, ſans me flatter, dire qu'il ne ſauroit rien imaginer qui lui convienne mieux que moi. Je ne ſais ſi vous êtes bien informé que je ne ſouhaite pas cette affaire, & que je crois avoir autant de raiſon de ne vouloir pas me marier avec Monſieur, qu'il en peut avoir de deſirer que je vouluſſe de lui. Je lui dis : Après ce que je viens de vous dire, vous croirez aiſément que je vous ſaurai gré de vos bonnes intentions. Il s'en alla, & moi j'eus un grand ſoin de faire le détail de cette converſation au Roi. Il me répondit : Cet homme vous a parlé comme un ſot, mon frere me fait pitié de ſe ſervir de telles gens.

Tout le monde ſe divertiſſoit à Chambord, il y avoit tous les jours des Comé-

dies & des ballets, & aux autres heures on jouoit. Je n'y jouai qu'une montre avec Mesdames de la Valliere, de Montespan, & Mr. de Lauzun, qui ne regarda point de mon côté. Un ruban de ma manchette se dénoua, je lui dis de vouloir me l'attacher; il me répondit qu'il étoit trop mal-adroit, & l'on trouva cela plaisant : j'étois étonnée que l'on ne prît pas garde qu'il avoit une grande affectation à ne me pas parler. Il nous vint des nouvelles que la fievre avoit pris à Monsieur le Dauphin, qui avoit été malade quelque temps avant qu'on allât à Chambord; cela fit prendre la résolution de s'en retourner. J'avois envie de sortir de l'inquiétude que mon état me donnoit; j'attendis un soir le Roi chez la Reine, je lui dis: Il me souvient que V. M. m'a dit qu'elle finiroit l'affaire de Monsieur, lorsqu'elle seroit de retour à Paris; je la supplie très-humblement de ne pas attendre qu'elle y soit arrivée, & de trouver bon que je lui dise avant de partir d'ici, que j'honore extrêmement Monsieur, que j'ai toute la reconnoissance imaginable de l'honneur que V. M. m'a fait de me vouloir marier avec lui; il y a mille raisons qui me rendroient malheureuse, je la supplie de tout mon cœur qu'il n'en soit plus parlé. Le

Roi me répondit : Vous voulez donc que je diſe à mon frere que vous ne vous voulez jamais marier ? Non pas, Sire ; mais que je ne me veux point marier avec lui, que nous ſerons bien enſemble comme couſins germains, & que nous ne vivrions pas de même comme mari & femme. Le Roi me dit : Je lui dirai ce que vous ſouhaiterez : j'eus un très-grand plaiſir de voir qu'il ne s'en ſoucioit point. J'ai oublié de mettre, que le jour que le Roi eut une très-grande converſation avec moi pour ce mariage, il me répéta pluſieurs fois : Ne craignez pas le Chevalier de Lorraine, il ne reviendra jamais auprès de mon frere, il y a plus d'une raiſon qui m'empêcheroit de le laiſſer revenir.

Le lendemain que j'eus fait au Roi le compliment que je viens de dire, il m'appella chez la Reine, pour me dire qu'il avoit parlé à Monſieur, qu'il l'avoit extrêmement étonné, & qu'il avoit encore été plus ſurpris de ce que j'avois dit que ce ne ſeroit qu'avec lui que je ne me marierois jamais ; que je laiſſois par-là entendre que je ne donnois pas l'excluſion à quelque autre ; qu'il lui avoit répondu qu'il y avoit des gens à la Cour qui étoient de vos amis, & qui n'étoient pas des ſiens, qui avoient rompu cette affaire. Il me dit :

je n'ai pas eu la curiorisité de lui demander qui ils étoient, parce que je ne veux faire d'affaire à personne : Je pense, me dit-il, qu'il boudera avec vous, je vous conseille de n'y pas prendre garde. Je dis au Roi : Je ne sais à qui Monsieur en veut ; je sais bien que depuis la mort de Madame, je n'ai parlé en particulier qu'à Rochefort & à l'Archevêque de Rheims. Je fus tout le chemin pendant notre retour auprès de lui. Il me faisoit des mines, & me tenoit des discours d'enfant ; je ne faisois de réponse que celle de regarder le Roi, & d'en sourire avec lui. La Reine, qui aime que l'on se marie, étoit au désespoir, sans songer que cette affaire ne m'étoit pas avantageuse, par rapport à la personne & à l'humeur de Monsieur. Deux ou trois jours après que l'on fut arrivé à St. Germain, l'on alla demeurer deux jours à Versailles, où Monsieur de Lauzun ne s'approchoit point de moi non plus que sur le chemin. Lorsque nous fûmes retournés à St. Germain, je le vis sur la porte, je lui dis comme je passois : J'ai rompu l'affaire de Monsieur, ne voulez-vous pas me parler? Il me semble que j'ai beaucoup à vous dire. Il me répondit d'une maniere gracieuse : Ce sera quand vous voudrez. Je lui dis de se trouver le lendemain chez

la Reine, il fut ponctuel à me venir écouter à l'heure que je lui avois marqué. Je lui rendis compte de tout ce que j'avois fait; il me répondit que, puisque j'avois voulu rompre l'affaire malgré toutes les grandeurs que j'y trouvois, il louoit la conduite que j'avois tenue. Je lui dis tout ce que Mr. de Puisieux m'avoit proposé, & ce que je lui avois répondu. Je lui demandai s'il n'étoit pas temps de reprendre mon autre affaire, que je l'avois fortement dans la tête, que j'étois résolue de suivre & d'exécuter les projets dont je lui avois parlé, que je me trouvois si occupée de cette affaire, que je ne pouvois douter que je n'y trouvasse mon repos, que c'étoit l'affaire dans laquelle Dieu vouloit que je fisse mon salut. Il me répondit, que ce que je lui disois demandoit quelque réflexion; que puisqu'il vouloit prendre du temps pour songer à ce qu'il avoit à me conseiller, je devois juger combien il me falloit examiner l'affaire avant de la terminer; qu'il ne pouvoit pas manquer à la bonne foi qu'il m'avoit promise; qu'ainsi il étoit obligé de me dire de ne rien presser; que je ne devois pas faire confidence à ce quelqu'un, dont il ne savoit pas le nom, que ce fût lui qui retar-

dât fon bonheur ; que je lui ferois un ennemi ; qu'il efpéroit que je me donnerois un peu de patience ; qu'un jour cet inconnu deviendroit fon ami, parce qu'il verroit que les confeils qu'il me donnoit auroient conduit fon affaire au point qu'il la falloit faire venir pour réuffir. Après m'avoir dit cela, il me répéta deux ou trois fois : Tout ce que je vous confeillerois de plus ou de moins que ce que je viens de vous dire, feroit inutile, je m'en vais vous laiffer penfer toute feule fi je fuis un bon ou un méchant ami. Il me quitta fans vouloir m'écouter davantage. Je fuis naturellement impatiente, je fouffrois avec peine les longueurs d'une affaire qui m'occupoit affez fortement pour troubler mon repos. Je liai une autre converfation avec M^r. de Lauzun ; je lui dis qu'abfolument je voulois exécuter mon deffein, & que j'avois pris celui de lui nommer la perfonne que j'avois choifie. Il me répondit que je le faifois trembler. Il me difoit : Si par caprice je n'approuve pas votre goût, réfolue & entêtée comme vous êtes, je vois bien que vous n'oferez plus me voir ; je fuis trop intéreffé à me conferver l'honneur de vos bonnes graces, pour écouter une confidence qui me mettroit au hafard de les perdre ; je n'en

ferai rien, je vous ſupplie de tout mon cœur de ne me plus parler de cette affaire. Plus il ſe défendoit de vouloir s'entendre nommer, plus j'avois envie de le faire; comme il s'en alloit toujours lorſqu'il m'avoit préciſément répondu ce qu'il avoit à me dire, j'avoue que j'étois fort embarraſſée de lui dire moi-même : C'eſt vous. Un jeudi au ſoir je le trouvai chez la Reine. Je lui dis : Je ſuis déterminée malgré toutes vos raiſons, de vous nommer l'homme que vous ſavez. Il me dit qu'il ne pouvoit plus ſe défendre de m'écouter ; il me répondit ſérieuſement : Vous me ferez plaiſir d'attendre à demain. Je lui répondis que je n'en ferois rien, parce que les vendredis m'étoient malheureux. Dans le moment que je voulus le nommer, la peine que je conçus que cela lui pourroit faire, augmenta mon embarras. Je lui dis : Si j'avois un écritoire & du papier, je vous écrirois le nom, je vous avoue que je n'ai pas la force de vous le dire : J'ai envie, lui dis-je, de ſouffler ſur le miroir, cela épaiſſira la glace, j'écrirai le nom en groſſes lettres, afin que vous le puiſſiez bien lire. Après nous être entretenus long-temps, il faiſoit toujours ſemblant de badiner, & moi je lui parlois bien ſérieuſement ſur l'envie que j'avois de lui

dire : C'eſt vous. Il ſe trouva qu'il étoit minuit. Je lui dis : Il eſt vendredi, je ne vous dirai plus rien. Le lendemain j'écrivis dans une feuille de papier ces mots : *C'eſt vous*; je le cachetai & le mis dans ma poche, je le rencontrai chez la Reine. Je lui dis : J'ai le nom dont il eſt queſtion écrit dans ma poche, & je ne veux pas vous le donner un vendredi. Il me répondit : Donnez-moi le papier, je vous promets de le mettre ſous mon chevet pour ne le lire qu'après que minuit ſera ſonné ; je m'aſſure, me dit-il, que vous ne douterez pas que je ne veille juſqu'à ce que j'entende l'horloge, & que je n'attende avec impatience que l'heure ſoit venue. Je m'en vais demain à Paris, d'où je ne reviendrai que tard. Je lui dis : Vous vous tromperiez peut-être à l'heure ; ainſi vous ne l'aurez que demain au ſoir. Je ne le vis que le Dimanche à la meſſe, il vint l'après-dîner chez la Reine, il cauſa avec moi comme avec tous ceux qui étoient au cercle. Lorſque la Reine fût entrée dans ſon prié-Dieu, je me trouvai ſeule avec lui auprès de la cheminée, je ſortis mon papier, je le lui montrois, & après je le remettois quelquefois dans ma poche, & d'autres fois dans mon manchon. Il me preſſa extrê-

mement de le lui donner; il me disoit que le cœur lui battoit, qu'il croyoit que c'étoit un pressentiment que je lui allois donner occasion de rendre un méchant office à quelqu'un, s'il désapprouvoit mon choix & mes intentions. Cette maniere de conversation dura une heure, nous nous trouvâmes aussi embarrassés l'un que l'autre. Je lui dis : Voilà le papier, je vous le donne, à condition que vous me ferez réponse au bas de mon écriture; vous y trouverez assez de papier, parce que mon billet est court; vous me le rendrez ce soir chez la Reine, où nous parlerons ensemble. Je n'eus pas achevé de lui dire cela, que la Reine sortit pour aller aux Récollets. Je la suivis, j'y priai Dieu de tout mon cœur, pour lui demander l'accomplissement de mes desseins; mes distractions y furent grandes. Après être sorties de l'Eglise, nous allâmes chez Monsieur le Dauphin; la Reine s'approcha du feu, je vis entrer Mr. de Lauzun, qui s'approcha de moi sans oser me parler, ni presque me regarder; son embarras augmenta le mien. Je me jettai à genoux pour me mieux chauffer, il étoit tout auprès de moi; je lui dis, sans le regarder, je suis toute transie de froid. Il me répondit: Je suis encore plus troublé de ce

que j'ai vu, je ne ſuis pas aſſez ſot pour donner dans votre panneau, j'ai bien connu que vous vouliez vous divertir, & vous défendre par un tour extraordinaire de me dire le nom de ce quelqu'un. Je n'aurai jamais, me dit-il, de curioſité, lorſque vous aurez la moindre répugnance à me faire quelque aveu. Je lui répondis : Rien ne ſauroit être ſi ſûr que les deux mots que je vous ai écrits, ni rien de ſi réſolu dans ma tête que l'exécution de cette affaire. Il n'eut pas le temps de repliquer, ou ne ſe trouva pas la force de ſoutenir une plus longue converſation.

Le ſoir après le ſouper du Roi, il ſe préſenta deux ou trois fois devant moi, & il n'eut pas le courage de m'approcher, ni je ne ſus trouver celui d'aller à lui : le haſard fit que nous nous trouvâmes aſſez près l'un de l'autre ; je m'appuyai ſur lui pour me lever, il prit ce temps-là pour me rendre mon papier, je le mis dans mon manchon. La Reine alla un moment après chez Mr. le Duc d'Anjou ; pendant qu'elle s'y amuſoit, j'allai dans le cabinet de la Maréchale de la Motte pour lire ſa réponſe ; je ne doutois pas qu'il ne m'en eût fait une au bas de mes deux mots : je ne me ſouviens pas des termes, je ſais bien qu'il me diſoit en peu

de mots, que son zele & sa fidélité étoient mal récompensés, puisque je lui avois écrit d'une maniere à l'empêcher de m'approcher ; qu'il ne pouvoit avec raison croire cela, & ne pouvoit sans l'avoir perdue se flatter que je lui eusse parlé sérieusement ; qu'ainsi il ne devoit ni n'osoit me faire d'autre réponse que celle de me dire qu'il seroit toujours dévoué à mes volontés, que je l'y trouverois toute sa vie extrêmement soumis. Cette maniere de réponse me parut fort prudente ; il me disoit d'un côté qu'il ne pensoit à rien moins qu'à cette affaire, & de l'autre il vouloit être soumis à toutes mes volontés, qui étoit proprement me dire qu'il feroit ce que je voudrois. Je voyois avec plaisir que le profond respect qu'il me témoignoit, & toutes les mesures qu'il gardoit venoient du grand fonds d'amitié qu'il avoit pour moi. Deux ou trois jours devant que ceci se passa, j'avois écrit sur une carte, Monsieur, M^r. de Longueville, & M^r. de Lauzun. Comme je causois le soir avec M^e. de Nogent, je lui montrai ces trois noms, & je lui dis : Devinez lequel de ces trois hommes j'ai envie d'épouser. Elle ne me fit autre réponse que celle de se jetter à mes pieds, & me répéter qu'elle n'avoit que cela à me dire.

Le lendemain, qui étoit un lundi, on alla à Verſailles : j'étois de bon matin à la porte de la Reine ; Mr. de Charôt & le Comte d'Ayen vinrent me parler. Je vis Monſieur de Lauzun contre le miroir, ſans qu'il fît nulle mine de vouloir s'approcher ; je l'appellai, & lui dis qu'il étoit bien ſauvage de s'éloigner d'une ſi bonne compagnie. Il me répondit : Je ſuis diſcret, je ne ſavois pas ſi vous n'aviez point d'affaires avec ces Meſſieurs ; j'ai cru qu'il étoit de mon reſpect de ne vous point interrompre. Je fis tant de tours à droite & à gauche, que Charôt & le Comte d'Ayen s'en allerent : après avoir trouvé le ſecret de demeurer ſeule avec lui, je lui dis : Ne parlerons-nous pas enſemble à Verſailles ? Il me répondit : Le moyen de parler aux gens qui ſe moquent des autres ? Je lui répliquai : C'eſt bien vous qui vous moquez de moi, vous voyez & vous ſavez encore mieux que je vous ai parlé ſérieuſement. Il me dit : Il faut aller à la meſſe ; ſi nous entrions davantage en matiere, cela nous donneroit des diſtractions, cette affaire eſt d'une nature qui demande une application ; il faut prier Dieu de bon cœur ; vous avez à lui demander pardon d'avoir méſuſé de ma ſincérité, parce que vous vous moquez de

moi, & je lui offrirai les reſſentiments de vengeance que j'en ai; après cela il faut eſpérer que nos prieres nous auront ſi bien réunis, que nous en ferons mieux enſemble toute notre vie.

Nous allâmes à Verſailles, où je demeurai un jour ſans le voir; je me promenois dans l'orangerie avec la Reine, Mr. de Luxembourg s'approcha de moi, il regardoit mes ſouliers, & me dit: L'on pourroit dire de vous, ſans vous offenſer, que vous êtes une Demoiſelle bien chauſſée, qui ſeroit toute propre à faire la fortune d'un cadet de bonne maiſon. Je lui répondis: N'en riez pas, & ne ſoyez pas étonné ſi vous me voyez un de ces jours en élever un: il me dit non, & au contraire j'en ſerois très-aiſe; comme ancien Baron de la nation Françoiſe, j'en aime la Nobleſſe. Nous contâmes quantité d'hiſtoires de cette nature; il m'expliqua qu'un de la Maiſon de Montmorency du temps de Clovis, étoit le premier Baron. Le ſoir je trouvai Mr. de Lauzun qui cauſoit avec Dangeau chez la Reine, je me mis à parler avec eux; Mr. de Lauzun & moi nous ſervîmes d'un jargon ſi peu ordinaire, que Dangeau me dit après: Si je ne ſavois que vous n'avez aucun commerce particulier avec Mr. de

Lauzun, je vous croirois merveilleusement bien ensemble, & tout autre que moi auroit imaginé que vous vous entendiez, & que le tiers en étoit la dupe; je vous connois mieux que lui, j'admire comment il vous peut tenir tant de discours qui ne signifient rien. Le jour d'après, sur ce que Mr. de Lauzun me témoignoit n'avoir aucune envie de m'approcher, je lui dis chez la Reine : Le peu d'empressement que vous avez à me parler me fait de la peine, je n'en suis pas de même, parce que je meurs d'impatience de m'entretenir avec vous de nos affaires : il me répondit que j'étois la maîtresse. Après avoir choisi l'heure la plus commode, il se rendit chez la Reine dans le sallon, où nous nous promenâmes près de trois heures devant que de nous parler. Je lui dis : Qui commencera le premier? Il me répondit : C'est à vous à le faire, ou à commander. Je lui dis : Je vous ai expliqué les raisons qui m'ont donné envie de me marier, je suis persuadée que la plus véritable de toutes, c'est celle de l'estime que j'ai pour vous, & je vous ai dit assez souvent, sur des affaires qui vous paroissoient indifférentes, qu'on n'estime pas long-temps sans aimer; vous pourrez imaginer tout ce qu'il

vous plaira là-deſſus, je veux de mon côté me perſuader que vous avez les mêmes ſentiments pour moi; ainſi j'ai raiſon de croire que nous ſerions heureux enſemble. Il me répondit : Je ne ſuis pas aſſez extravagant pour m'oſer flatter d'une affaire qui ne peut être poſſible; puiſque vous voulez vous divertir, & que vous voulez que je vous réponde, il eſt de mon reſpect de le faire : je vais donc vous parler comme ſi je croyois tout ce que vous m'avez fait l'honneur de me dire. Seroit-il poſſible, me dit-il, que vous vouluſſiez épouſer un Domeſtique de votre couſin germain? Afin que vous n'y ſoyez pas trompée, il n'y a rien au monde qui me fît quitter ma Charge; j'aime trop le Roi, & je ſuis ſi attaché d'inclination à ſa perſonne, qu'il n'y a aucune conſidération humaine qui pût m'en éloigner d'un moment; je remplis tous mes devoirs auprès de lui avec tant de plaiſir, que je vous avoue ingénuement que ce ſera toujours ma premiere occupation : il n'eſt pas néceſſaire, me dit-il, que je vous proteſte que la gratitude que je dois avoir des honnêtetés que vous avez pour moi, ſera toute ma vie la ſeconde. Il continuoit à me parler, je l'interrompis pour lui dire : Quoi! vous ne ſongez

pas que ce coufin germain eft mon maître auffi-bien que le vôtre ? Ainfi au-lieu de trouver mauvais que vous foyez fon domeftique, je ne trouve rien de fi glorieux pour vous ; & afin que vous connoiffiez que mes fentiments là-deffus font conformes aux vôtres, je vous dirai que je prife fi fort l'honneur d'être au Roi, que fi vous n'aviez pas une Charge, j'en acheterois une moindre pour vous la donner. Il me répondit : Vous ne fongez pas que je ne fuis point Prince, qu'il vous en faudroit un, que je ne fuis qu'un Gentilhomme d'affez bonne Nobleffe, & ce n'eft pas affez pour vous. Je lui dis : Je fuis contente, & vous avez tout ce qu'il faut pour que je puiffe faire de vous le plus grand Seigneur du Royaume; j'ai des biens & des dignités à vous donner. Il me répondit : J'ai encore à vous avertir que lorfqu'on veut fe marier, il faut connoître l'humeur des gens ; perfonne ne fauroit fi bien voir nos bonnes & méchantes qualités que nous-mêmes, je vous dirai que j'aime peu à parler, & il me femble que vous aimez extrêmement la converfation ; ainfi en cela je ne vous conviens point, je fuis renfermé dans ma chambre trois ou quatre heures par jour, je n'y veux voir perfonne, pas même mes va-

lets; je penſe que je les battrois s'ils entroient dans les moments que je veux être ſeul; le reſte des journées je remplis mes devoirs auprès du Roi; & j'y veux avoir une ſi grande aſſiduité à l'avenir, que je ne vois pas où je pourrois prendre du temps pour le paſſer avec une femme, ſuppoſé que je me mariaſſe: je penſe que vous ne voudriez pas un mari qui ne feroit pas dans vos plaiſirs, & qui ne vous divertiroit guere; tout ce que j'aurois de bon pour vous au cas que vous fuſſiez d'humeur jalouſe, feroit le peu de raiſon que je vous donnerois de vous chagriner, parce que je hais autant les femmes que je les ai aimées autrefois. Cela eſt ſi vrai, que je ne comprends pas comment on eſt ſi fou que de s'y amuſer; je crois même que j'aurois toutes les peines du monde à m'y raccoutumer. Si je me mariois, vous croiriez peut-être qu'à cauſe de l'élévation dans laquelle vous m'auriez mis, & des grands biens que vous m'auriez donnés, je voudrois avoir une plus grande Charge, ou être Gouverneur de Province: je me trouve d'un ſentiment oppoſé, & je ne veux jamais m'abſenter de la perſonne du Roi; tout Gouvernement ou tout autre emploi, qui me mettroit en état d'en ſortir un jour, me feroit en

horreur. Je lui dis : Je ne puis pas me défendre de vous interrompre, pour vous dire que vous avez oublié que je vous ai dit qu'une moindre Charge que la vôtre, pourvu qu'elle vous attachât auprès du Roi, feroit autant de mon goût que du vôtre. Il me répliqua : Songez qu'un mariage n'eſt pas un engagement d'un jour, & qu'il eſt de votre ſageſſe de bien penſer à qui vous vous marierez. Si vous voulez que je continue à me dépeindre pour ſoutenir la figure de votre converſation, je vous dirai que je ne ſais pas ſi les biſarreries dont je viens de vous parler ne doivent pas vous déplaire, & je puis encore moins ſavoir ſi je n'ai point de défaut dans ma perſonne qui vous en donne du dégoût. Je lui dis : Pour un homme qui ne parle guere, vous en dites beaucoup aujourd'hui. Afin de vous répondre en peu de mots, je vous apprendrai que vos manieres me ſont très-agréables ; qu'à l'égard de votre perſonne, je n'y trouve d'autre dégoût que celui qu'elle a trop plu à bien des Dames. Répondez-moi à votre tour, lui dis-je : Ne voyez-vous rien en moi qui vous déplaiſe, mon extérieur vous bleſſe-t-il ? Je crois n'avoir de défaut que celui des dents que je n'ai pas belles ; ce défaut eſt attaché à

notre race, & les réflexions des foibleſſes qui me viendront de cette race vous doivent être moins déſagréables qu'à un autre; vous en aimez l'aîné, & ceux qui viennent des cadets, comme vous le voyez bien, n'ont pas d'indifférence pour vous. Il me dit : Vous me parleriez dix ans de votre bonne volonté pour moi, que je ne vous répondrois rien; je vous ai conté mes défauts pour vous divertir, vous voulez que je me flatte qu'ils ne vous bleſſent point, je vous réponds ſur le même ton de raillerie, que je ne ſuis pas aſſez fou pour regarder tout ceci autrement que du ſens d'une fable. Je lui répondis d'un ton chagrin : J'avoue que vos incrédulités me mettent au déſeſpoir. Plus je voulois lui perſuader ma ſincérité, moins il la vouloit croire; il me diſoit toujours qu'il n'étoit ni viſionnaire, ni chimérique. Je crois que nous ſerions demeurés toute notre vie moi à dire oui, lui à dire non, ſans que je me trouvai toute tranſie de froid qui me contraignit de m'aller chauffer. Mes filles, qui avoient toujours été à une fenêtre, faillirent à s'y geler; je ne doute pas qu'elles ne fuſſent bien fâchées contre lui & contre moi, de leur avoit fait ſouffrir un ſi cruel froid. Lorſqu'il ſortit, il ſe tourna gracieuſement de leur côté,

pour leur dire : Mesdemoiselles, avez-vous chaud ? Il me semble qu'on brûle dans ce sallon. Je crois que sa plaisanterie ne leur fit guere de plaisir. Le soir après le souper de la Reine, il s'approcha de moi pour me dire : Savez-vous bien qu'il y a des moments que je cherche à me persuader que tout ce que vous m'avez dit ne sont point des illusions ? Lorsque je puis me flatter d'une de ces pensées, je me laisse aller à une joie qui me porteroit loin, si je ne rentrois en moi-même pour me dire, cela ne peut être. Ainsi dans un quart-d'heure, je me trouve le plus heureux du monde, & dans celui qui suit je me dis : Jusqu'où va ton extravagance ? Ne vois-tu pas que tout ceci ne sauroit être vrai ? Voilà comme j'ai passé ma vie depuis le moment que je vous ai quittée ; & dans cette incertitude, je suis venu vous demander une décision. Vous voyez, me dit-il, que le hasard ne m'a pas mené ici ; ainsi dites-moi laquelle des deux épithetes me convient mieux, si je suis fou, ou si je suis sage. Je crois pour vous empêcher de vous moquer de moi par une réponse honnête, que la compassion que vous avez de mon état m'attireroit, qu'il vaut mieux que vous ne me répondiez point, & que j'aille d'une vision à une chimere me fai-

re tantôt le plus heureux homme qu'il y ait ſous le Ciel, & d'autres fois m'accabler de douleurs par mon bon ſens. Nous eûmes pendant quelques jours des converſations qui furent toutes ſur le même ton, dans l'une deſquelles je lui fis le plan de ma maiſon d'Eu; je lui expliquois la beauté de cette Terre, le plaiſir qu'il y avoit de faire ajuſter une maiſon. Après m'avoir écoutée aſſez long-temps, il me dit qu'il comprenoit qu'une belle maiſon & de belles terres étoient d'agréables divertiſſements. Je n'ai de plaiſir, me dit-il, que celui où mes ſoins ſont utiles pour le ſervice du Roi; ainſi ſi Eu étoit du côté de Giſors, où eſt une Brigade de ma Compagnie en garniſon, que je dois voir pour quelques ordres que j'ai à y donner, je pourrois bien aller admirer votre maiſon; je mettrois des relais ſur le chemin pour revenir bientôt à mon devoir. Voilà comment il me parloit toujours ſur l'entêtement qu'il avoit pour tout ce qui l'approchoit ou l'éloignoit du Roi; je ſuis perſuadée que jamais homme n'en a tant aimé un autre, ni ſenti tant de tendreſſe qu'il en a pour lui. Il y avoit d'autres journées qu'il me paroiſſoit plus cruel; il me vouloit croire, à ce qu'il diſoit, au moins par complaiſance, s'il ne le pouvoit

pas faire par raiſon ; il me diſoit dans toutes nos converſations, qu'il n'étoit digne de l'honneur que je lui voulois faire, que par les conſeils qu'il me donnoit de penſer à ce que j'allois devenir, ſi j'avois matiere à me repentir de ce que j'aurois fait ; que j'étois à temps d'y donner ordre, puiſqu'il n'y avoit rien de déterminé, & que perſonne ne ſavoit mes intentions ; que ſi les affaires étoient une fois exécutées, il ne ſeroit plus de ſaiſon d'y mettre d'autres ordres que celui de ſe tourmenter inutilement ; que, devant que de parler au Roi de cette affaire, je devois faire de ſérieuſes réflexions ſur ce qu'il me conſeilloit. Un jour qu'il me conſeilloit cela, je lui dis : Eſt-ce que le Roi ne le ſait pas ? Il me jura que non. Lorſque le Roi paſſoit, ſi nous étions en converſation, il me diſoit : Séparons-nous, parce que s'il nous voyoit enſemble, il pourroit demander ce que nous diſons, il faudroit lui mentir, ni vous ni moi n'oſerions lui redire les contes que nous faiſons ; je m'y trouverois encore plus embarraſſé que vous, me dit-il, parce que je ne lui ai jamais menti ſur rien, ainſi je ſerois au déſeſpoir d'être obligé de ne lui rien répondre s'il m'interrogeoit ſur ce que nous faiſons ſi ſouvent enſemble. Je lui répondis : Je n'ai rien à vous dire

ſur

ſur le Roi, ſinon que je ſerois auſſi délicate que vous. Il étoit tellement occupé de la crainte de le manquer lorſqu'il ſortiroit, qu'il m'en étoit incommode. Je lui diſois quelquefois : S'il ſavoit combien vous êtes peu enivré de votre fortune, & le mépris que vous en faites dans les moindres ſoins que vous auriez à me rendre d'un côté, ou aller jouer avec lui de l'autre, il vous en ſauroit gré, parce qu'il connoîtroit bien que vous ne négligez pas une modique affaire, lorſque vous ménagez mal un mariage auſſi avantageux que vous doit être le mien. Il me dit un jour : Lorſque je veux me flatter que vos propoſitions ſont ſinceres, je m'interroge moi-même par où j'ai pu m'attirer votre eſtime, je ne me trouve jamais de deux opinions là-deſſus ; je ſais que tout ce qui peut vous avoir plu dans ma conduite & dans mon cœur, c'eſt le grand attachement que j'ai pour le Roi, le reſpect, & ſi je l'oſe dire, la véritable tendreſſe que j'ai pour ſa perſonne qui vous ont touchée : il n'y a rien de bon que cela, ni rien qui puiſſe vous faire un ſi ſenſible plaiſir. Je crois ne pouvoir vous mieux faire ma cour que de prendre à tâche de la lui bien faire ; & lorſque je ſuis aſſez ſimple pour me perſuader que tout ce que vous m'avez

dit pourroit réussir, je projette d'employer tout ce que vous me donnerez au service du Roi, & je ne souhaite du bien que pour cela. Je me laisse quelquefois aller à me dire: Si cette affaire se faisoit bientôt, j'aurois de quoi faire de la dépense pour mettre ma Compagnie en bon état pour la revue qui se doit faire au mois de Mars; il me roule quelquefois dans la tête de monter les quatre Brigades, l'une de chevaux d'Espagne, l'autre de Barbes, la troisieme de Cravates, & la quatrieme de beaux Coureurs de cent pistoles piece. Je me figure aussi que tous les Gardes seront bien avec de grands buffles, les manches chamarées d'or & d'argent. Il étoit ravi de voir que j'approuvois tout ce qu'il me disoit, & que je voulois même enchérir au-dessus de tout ce qu'il avoit envie de faire de dépenses pour en faire sa cour. Il me faisoit entendre qu'il ne pouvoit être touché de la fortune que je lui voulois faire que par rapport à tout ce qu'il venoit de me dire; & pour m'y donner plus de goût, il me disoit: Le Roi penseroit: ma cousine prend autant de plaisir à tout ce qu'il fait que lui-même. Je lui parlois aussi de celui qu'il auroit à l'armée ou dans les voyages, de voir mes armes & des fleurs de lys sur les couvertures de ses

mulets, qu'il ne feroit pas comme Monfieur de Guife, qui avoit gardé fes livrées, qu'il me fembloit que les miennes ne lui feroient pas de déshonneur. Après lui avoir parlé de tous ces projets, je revenois toujours à le prier d'approuver que j'écriviffe au Roi pour lui dire que je me voulois marier, que je le fuppliois très-humblement de le trouver bon, & de me laiffer choifir une perfonne avec qui je puffe paffer ma vie en repos. Il me remettoit toujours d'une journée à une autre fans y vouloir confentir; à la fin après l'avoir extrêmement preffé, & m'être fâchée contre lui des longueurs qu'il apportoit à une affaire qu'il devoit favoir me donner de l'inquiétude, j'écrivis ma lettre avec tant de précipitation, de crainte qu'il ne changeât de fentiment, que je n'eus pas la patience de prendre le temps qu'il m'auroit fallu pour en faire une copie; je crois même que je ne me donnai pas celui de la relire. J'avois fortement cette affaire à cœur, j'en fuis toujours occupée, je me fouviens à-peu-près de ce que contenoit ma lettre; ainfi je vais en mettre ici ce qu'il y avoit de plus effentiel.

Votre Majefté fera furprife de la permiffion que je veux lui demander d'approuver que je me marie. Je me trouve, Sire, par

ma naiſſance & par l'honneur que j'ai d'être votre couſine germaine, tellement au-deſſus de tout le monde, qu'il me ſemble que je n'ai rien à deſirer que ce que je ſuis. Lorqu'on ſe marie à des étrangers, on ne connoît ni l'humeur ni le mérite des gens avec qui on doit paſſer ſa vie; ainſi il eſt difficile de ſe pouvoir promettre une condition heureuſe; la mienne l'eſt beaucoup, Sire, par l'honneur que j'ai d'être auprès de Votre Majeſté; celle que je veux prendre ne m'en éloignera point. J'aurai donc celui de lui dire qu'il eſt ſi ordinaire d'être marié, que je crois qu'on ne ſauroit blâmer les gens qui le veulent être. C'eſt, Sire, ſur Mr. de Lauzun que j'ai jetté les yeux; ſon mérite & l'attachement qu'il a pour V. M. ſont ce qui m'a plu davantage, & ce qui a le plus contribué à ce choix. V. M. ſe ſouviendra combien j'ai déſapprouvé le mariage de ma ſœur, & n'aura pas ſans doute oublié tout ce que l'ambition m'a fait dire mal-à-propos là-deſſus; je la ſupplie très-humblement d'oublier tout ce que cette paſſion m'a fait dire & imaginer; & ſi elle penſe que ce ſoit une autre paſſion qui me fait parler à préſent d'une maniere différente, je la ſupplie de croire qu'elle eſt fondée ſur la raiſon, puiſqu'il y a long-temps que j'examine ce que je veux faire, & je n'en fais la propoſition à V. M. qu'a-

près avoir trouvé que Dieu me veut faire faire mon ſalut dans cet état ; il me paroît que le repos de ma vie en dépend. Je demande à V. M. comme la plus grande grace qu'elle me puiſſe jamais faire, de m'accorder cette permiſſion ; l'honneur que Mr. de Lauzun a d'être Capitaine des Gardes de ſon Corps ne le rend pas indigne de moi. Mr. le Prince de Condé, qui fut tué à la bataille de Jarnac, étoit Colonel de l'Infanterie, devant que cette Charge fût en Office de la Couronne ; il y a encore, Sire, bien d'autres exemples, ſans parler de celui des femmes. Madame la Princeſſe de la Roche-ſur-Yon, femme d'un Prince du Sang, cadet de la Branche de ma mere, étoit Dame d'Honneur de la Reine ; & moi, Sire, je tiendrois à grand honneur d'être Surintendante de la maiſon de la Reine ; & je ne ſais ſi V. M. n'a pas ſu que, lorſque Mad. la Comteſſe de Soiſſons penſa mourir, j'avois projetté de la ſupplier de trouver bon que je l'achetaſſe, en cas que Madame la Princeſſe de Carignan ne la prît pas. Je dis tout ceci à V. M. pour lui marquer que plus on a de grandeurs, plus on eſt digne d'être vos domeſtiques ; & comme toutes les Charges de vôtre maiſon honorent ceux qui les ont, je ſuis bien-aiſe que Mr. de Lauzun en ait une.

Voilà à-peu-près comme étoit ma lettre, hors qu'elle étoit plus longue, & qu'elle avoit des termes plus preſſants. Après l'avoir écrite, je l'envoyai à Mr. de Lauzun, qui m'écrivit qu'il l'avoit trouvée dans le ſens qu'il la pouvoit deſirer. Je ſuis bien fâchée d'avoir brûlé cette lettre, il m'y donnoit ſon approbation avec des termes d'un ſi grand ſens, que j'ai raiſon d'être fâchée de la régularité que j'ai eue à jetter au feu toutes celles qu'il m'écrivoit. La plupart étoient pleines d'exhortations qu'il me faiſoit pour me dire de penſer à ce que j'allois faire; je n'étois pas fâchée alors de les brûler; ſi je les avois à préſent, elles me feroient d'une grande conſolation. Quoiqu'il écrive peu, & que ce ne ſoit pas ce qu'il fait le mieux, il ne laiſſe pas de s'exprimer d'un tour & d'un air ſi ſingulier, que je me ferois un grand plaiſir de les pouvoit lire ſi je les avois gardées.

Lorſque Mr. de Lauzun m'eut renvoyé ma lettre, je la donnai à Bontems pour la donner au Roi, qui me fit une réponſe très-honnête. Il me diſoit qu'il avoit été un peu étonné, qu'il me prioit de ne rien faire légérement, d'y bien ſonger, & qu'il ne me vouloit gêner en rien, qu'il m'aimoit, qu'il me donneroit des marques

de ſa tendreſſe lorſqu'il en trouveroit les occaſions. J'ai oublié de marquer que j'avois mis à la fin de ma lettre, que je le priois de me faire réponſe ſur ce que je lui demandois ſans me parler de l'affaire, & que je commençaſſe la premiere. Le jour que j'écrivis, & que je reçus cette réponſe, je reçus les Ambaſſadeurs de Hollande qui étoient nouvellement arrivés. J'avois dit à Mr. de Lauzun que, puiſqu'il me parloit tous les jours chez la Reine, il étoit ridicule qu'il ne vînt pas chez moi au Luxembourg; averti de la foule que j'avois à cauſe de ces Ambaſſadeurs, il s'y rendit, il ſe tenoit derriere tout le monde. Quand j'eus reçu les compliments, & que les Ambaſſadeurs furent ſortis, je m'en allai auprès du feu; Mr. de Lauzun & Mr. de Longueville, qui étoient venus enſemble, s'en approcherent; j'entrai dans ma petite chambre, j'appellai le premier pour lui dire de la venir voir. Lorſque je fus ſeule avec lui, je lui montrai la réponſe du Roi, je lui témoignai être fâchée qu'il ne m'eût pas dit tout d'un coup qu'il approuvoit l'affaire. Il me répondit, que vouliez-vous qu'il vous mandât de plus obligeant? Vous voulez une affaire qui ne vous convient point, il le connoît, il vous en dit ſon ſentiment, il vous prie

d'y penſer, & au bout de cela il vous aſſure de ſon amitié : il me ſemble que vous devez être ſatisfaite qu'il ait voulu vous faire penſer à vous ; & vous ſavez bien, me dit-il, de quelle maniere je vous en ai parlé. Je voulus lui montrer mon cabinet, j'aurai le temps de le voir, il faut que je m'en aille, il n'eſt pas à propos que je faſſe un long ſéjour ici.

Mr. de Longueville venoit preſque tous les ſoirs chez la Reine, il me trouvoit ordinairement en converſation avec Mr. de Lauzun, il n'oſoit nous interrompre ; & lorſqu'il me quittoit, il alloit l'entretenir. Si d'autres fois j'étois avec le premier, & que Mr. de Lauzun entrât après avoir demeuré un moment, il s'approchoit, & diſoit : Je vous demande pardon ſi je vous interromps, j'ai à parler d'une affaire à Mademoiſelle, & je ſuis preſſé d'aller au jeu du Roi, je perdrois l'occaſion de lui rendre compte d'une commiſſion qu'on m'a donnée pour elle.

Le lendemain de la réponſe dont je viens de parler, le Roi prit médecine. J'allai dîner aux Tuileries, & le regardai toute la journée ſans oſer lui dire un ſeul mot. J'affectai de parler à Mr. de Lauzun devant lui, il nous regarda d'un air gracieux, il me ſembla que nous en devions

être contents. Je lui demandai, lorſque je ſortis, s'il ne l'avoit pas remarqué? Il me répondit : Je ne ſais qu'imaginer, il ne m'a pas dit un ſeul mot de votre lettre, & je n'oſerois lui en parler. Je lui répliquai : Me voulez-vous toujours tromper? Je ſuis aſſurée qu'il vous en a parlé, j'en ſuis ravie, je ne vous ſais pas gré de m'en faire un myſtere. Il ſe mit de méchante humeur, & continua de me proteſter que le Roi ne lui en avoit point parlé, & qu'il ne ſavoit s'il approuveroit ce deſſein, qu'il y avoit des moments qu'il ne l'eſpéroit pas. Madame de Nogent venoit avec moi tous les ſoirs au Luxembourg, j'avois ſouvent oublié de dire bien des circonſtances à Mr. de Lauzun, je lui écrivois par elle, & le lendemain elle m'envoyoit ſa réponſe. Il avoit gardé un ſi grand ſecret ſur cette affaire, qu'il n'en avoit pas même parlé à Mr. de Guitri, quoiqu'ils fuſſent extrêmement amis, & preſque toujours enſemble ; j'avois un ſi grand ſoin de n'en rien dire à perſonne, que je me trouvois quelquefois inquiete d'être avec quelqu'un qui en eût pu avoir quelque ſoupçon, & qu'on m'en parlât imprudemment : ainſi je voulois être ſeule, lorſque je ne pouvois être avec lui. J'étois plus aſſidue que jamais chez la Rei-

ne, & quand j'arrivois chez moi le ſoir, je ne parlois à aucun de mes domeſtiques, parce qu'ils m'étoient ſuſpects; pour éviter d'en être importunée, je me mettois au lit. Je diſois à Mr. de Lauzun : Si pas un de mes domeſtiques ne parle de vous avec le reſpect qu'ils vous doivent lorſque notre affaire ſera déclarée, je les chaſſerai, & ferai maiſon neuve. Il me répondoit : Cela ne ſeroit pas juſte, il faudra leur pardonner le premier mouvement, parce qu'ils auront raiſon d'être fâchés; ceux qui vous ſerviront bien ſeront de mes amis par le ſoin que je vous prierai d'avoir d'eux; pour les autres, vous leur donnerez congé à la fin de leur quartier. Un jour au ſortir du ſermon, il dit à mon Ecuyer : J'ai un mot à dire à Mademoiſelle : il me prit par la main pour m'apprendre tout bas que Guilloire avoit découvert notre affaire, & en avoit donné avis à Mr. de Louvois; je vous en dirai davantage, lorſque je pourrai vous parler ſans ſpectateurs. Où allez-vous, me dit-il? Je lui dis que je ſuivois la Reine qui alloit aux Carmélites de la rue du Bouloir. Il me repliqua : Je vous reverrai au retour. Je ne ſaurois exprimer l'inquiétude que cela me donna, ni l'impatience que j'avois d'être mieux informée. A notre retour

de chez Mr. d'Anjou, où la Reine alloit toujours lorſqu'elle revenoit de la Ville, il me dit : Guilloire eſt allé dire à Mr. de Louvois qu'il ne ſavoit pas ſi c'étoit avec la participation du Roi que Mademoiſelle ſe vouloit marier avec Mr. de Lauzun ; qu'il venoit l'en avertir pour qu'il y donnât ordre. Je lui répondis : Si vous voulez, je le chaſſerai tout-à-l'heure. Il me dit : Gardez-vous bien de le faire, je vous le dis afin que vous prenniez des meſures de défiance. Je lui dis : Il y a long-temps que je me défie de lui, & que je le connois mal-habile ; je n'ai rien voulu changer dans mon domeſtique ni dans mes affaires, que celle-ci ne fût achevée, afin que vous puiſſiez prendre des gens à vous. Il me dit : Il ne faut plus remettre à parler au Roi ; je vous conſeille, me dit-il, de demeurer au coucher de la Reine, afin de prendre mieux votre temps. Je lui répondis : Si vous voulez me faire ma leçon, vous me ferez un grand plaiſir. Si vous me croyez, me dit-il, vous lui direz : Sire, les plus courtes folies ſont les meilleures, je viens remercier Votre Majeſté des réflexions qu'elle m'a fait l'honneur de m'écrire que je devois faire, & lui apprendre qu'elles m'ont fait changer de ſentiment ; je ne penſe plus à cette

affaire. Je lui répondis : Quoi! vous voulez que je dise cela au Roi? Je ne veux rien, me dit-il ; si vous avez à lui parler, faites-le selon votre cœur, & non pas selon mon conseil; je ne desire pas, s'il vous plaît, que vous me fassiez parler lorsque vous lui parlerez. Le Roi joua cette nuit-là jusqu'à deux heures, la Reine se coucha, & me dit : Il faut que vous ayiez des affaires bien pressées à dire au Roi de l'attendre si tard. Je lui dis : On doit parler demain dans son Conseil d'une affaire qui m'est très-importante. Le Roi arriva, il me trouva dans la ruelle de la Reine, il me dit : Vous voilà encore ici, ma cousine; vous ne savez pas qu'il est deux heures? Je lui répondis : J'ai à parler à V. M. ; il sortit entre deux portes, & il me dit : Il faut que je m'appuye, j'ai des vapeurs. Je lui demandai s'il vouloit s'asseoir, il me dit : Non, me voilà bien. Le cœur me battoit si violemment que je lui répétai deux ou trois fois : Sire, Sire ; je lui dis à la fin : Je viens dire à Votre Majesté que je suis toujours dans la résolution de faire ce que je me suis donné l'honneur de lui écrire ; plus j'examine cette affaire, plus je connois que je ne saurois être heureuse sans la faire. Je lui dis : Sire, l'estime que V. M. a témoignée

à Mr. de Lauzun, lorſqu'elle lui a donné une Charge auprès de ſa perſonne, a été le commencement de la mienne; j'ai de quoi l'élever plus qu'un Prince étranger; l'honneur qu'il a d'être votre ſujet & votre domeſtique, me le fait plus conſidérer qu'un des plus puiſſants Souverains des l'Europe: ce ſera proprement V. M. qui l'élevera, & non pas moi, tout ce que j'ai & ma perſonne dépend d'elle; ainſi je ne ferai rien pour lui, ce ſera V. M. qui fera ſa fortune & le repos de ma vie. Je n'aurois pas cru autrefois que cela ſe pût faire, tout change; je ne fais pourtant rien dans cette affaire contre mon honneur, ni contre ma conſcience. Dans tout ce qui arrive dans la vie, on y peut donner un bon & un mauvais tour; après que j'aurai l'approbation de V. M., & que l'on ſongera à ma vie paſſée, & aux raiſons qui me déterminent à en vouloir mener une plus tranquille, je ne crois pas que l'on puiſſe donner de mauvaiſes interprétations à l'affaire que je veux faire; elle ne peut tout au plus bleſſer que mon ambition, & j'en trouve une de mon goût de contribuer à l'élévation d'un homme qui a un cœur auſſi extraordinaire que l'eſt celui de Mr. de Lauzun. Le Roi me répondit: Après vous avoir tant vue blâmer

le mariage de votre sœur de Guise, j'avoue que je fus surpris en voyant votre lettre : ce n'est pas, dit-il, que je ne trouve qu'il y ait de la différence entre un grand Seigneur de mon Royaume, comme sera Mr. de Lauzun, qui l'est déja par sa naissance, & qui le deviendra encore davantage par tout ce que vous voulez faire pour lui, & un Prince étranger. Je lui répondis : Nous en avons des exemples ; les Grands d'Espagne ne l'ont jamais cédé aux Souverains par le cœur & par le mérite ; & par ce que Votre Majesté voudra que je fasse pour Monsieur de Lauzun, je crois qu'elle est persuadée que les Grands d'Espagne, ni les Princes étrangers ne soutiendront pas mieux leurs dignités qu'il fera celle qu'elle aura la bonté de lui donner. Il me dit : Je ne saurois vous mieux répondre sur tout ce que vous me demandez, que de vous conseiller de bien songer à cette affaire avant que de la faire, ce ne sont pas de celles que l'on doit faire légérement ; je ne veux point vous donner de conseil ; on croiroit que ce seroit moi qui vous la ferois faire ; vous êtes d'un âge à devoir savoir ce qui vous convient ; je serois fort fâché de vous contraindre en quoi que ce soit ; je ne voudrois pas pour rien du monde con-

tribuer à la fortune de Mr. de Lauzun, s'il y alloit d'un intérêt contraire au vôtre, ni lui nuire par l'opposition que j'apporterois à vos desseins : en quelque condition que vous soyez, je vous estimerai & vous aimerai toujours; vous ne me trouverez jamais changé sur tout ce qui vous regardera ; je ne vous conseille ni ne vous défends cette affaire; je vous prie d'y bien songer avant de la terminer. J'ai encore, me dit-il, un autre avis à vous donner ; vous devez tenir votre dessein secret jusqu'à ce que vous soyez déterminée : bien des gens s'en doutent, les Ministres m'en ont parlé, Monsieur de Lauzun a des ennemis, prenez là-dessus vos mesures. Je lui répondis : Sire, si Votre Majesté est pour nous, personne ne sauroit nous nuire. Je lui voulois baiser les mains, il m'embrassa tendrement, personne ne vit ni n'entendit notre conversation.

Deux jours après, on alla à Versailles; Madame de la Valliere dit à Madame de Nogent chez la Reine : Il faut se réjouir avec vous de l'affaire de Mr. votre frere. Elle lui répondit qu'elle ne savoit ce que c'étoit. Elle m'en rendit compte : je le contai à Mr. de Lauzun, qui se fâcha contre Madame de Nogent. Il me dit :

Je m'en vais envoyer ma ſœur à Nogent, c'eſt une cauſeuſe, elle ne feroit que m'embarraſſer, & gâteroit toutes mes affaires par une zele inconſidéré. Je lui répondis que je ne le voulois pas : il me dit qu'il le vouloit abſolument, & que je lui gâterois ſa ſœur ; qu'il étoit ſur un pied dans ſa famille qu'on le craignoit ; qu'il me prioit de le laiſſer faire. Je lui répondis que pour cette fois-là je voulois être la maîtreſſe.

Bataille, qui étoit Officier dans ſa Compagnie, étoit un garçon fort attaché à lui, & en qui il prenoit beaucoup de confiance ; j'avois une très-grande envie de le connoître, j'en avois ouï dire du bien à des Officiers des Gardes qui venoient me faire leur cour ; je ſavois que Mr. de Lauzun l'aimoit, je me l'étois fait montrer au voyage de Flandres ; toutes les fois que je le rencontrois, je le ſaluois, pour lui donner quelque envie de m'approcher ; il faiſoit toujours ſemblant de croire que c'étoit à quelque autre perſonnes que je m'adreſſois, & me faiſoit cependant de profondes révérences d'un côté, & ſe retiroit de l'autre, dont j'étois au déſeſpoir. Dans le temps que nous étions à Chambord, il ſervoit auprès du Roi ; j'allois ſouvent de ma chambre dans celle

de la Reine, je lui demandois toujours quelle heure il étoit; il voyoit bien que je ne le croyois inſtruit du mouvement de l'horloge, que par l'envie que j'avois de lui parler pour lui tenir d'autres diſcours; il connoiſſoit mon deſſein, & il faiſoit toujours ſemblant de ne s'en point appercevoir. Lorſque l'on fut de retour à Saint-Germain & à Verſailles, toutes les fois que je le pouvois prendre derriere le Roi, je lui donnois mes gants & mon manchon à tenir pendant que je me mettois à table; il ſe reculoit, & deux fois il avoit donné la commiſſion à un des Officiers qui étoient en quartier avec lui de me rendre mes gants & mon manchon. Je compris que Mr. de Lauzun lui avoit fait la leçon, afin de me faire connoître, ſans me rien dire, que c'étoit par ſageſſe qu'il évitoit de ſe charger de l'un & de l'autre; je compris ce langage, je ne l'approchai plus, & je jugeai dès-lors qu'il n'étoit pas venu chez moi comme les autres, parce qu'on n'avoit pas jugé à propos qu'il le dût faire. Me. de Nogent me vint dire de la part de Mr. de Lauzun, qu'il me prioit de trouver bon, qu'après que notre affaire ſeroit faite, il gardât ſa chambre dans le Louvre, parce qu'il ne voudroit pas s'éloigner d'auprès du Roi.

je lui dis qu'oui, & dès le ſoir même je lui demandai pourquoi il m'avoit fait faire ce compliment; il me répondit, parce que je n'ai pas oſé vous le faire moi-même; ſi c'étoit une autre perſonne que vous, cette propoſition auroit un méchant air. Je ſais, me dit-il, que vous déſirerez que je continue à demeurer toujours auprès du Roi, vous ſavez que je ſuis tous les ſoirs à ſon coucher, d'où je ne ſors qu'à deux heures, & que le matin il faut ſe lever à huit pour être à ſon lever; le chemin qu'il y a des Tuileries au Luxembourg, ſeroit cauſe que je ne ſerois pas régulier à mon devoir; ainſi je coucherai toujours au Louvre; & je vous viendrai voir aux heures du jour que je ne ſerai pas auprès du Roi, & tout le plus ſouvent que je le pourrai. Je lui répondis : Vous ſavez que je vais tous les jours aux Tuileries; ainſi lorſque la Reine priera Dieu, je vous irai rendre viſite dans votre chambre. Il me répondit : Cela ſeroit-il dans l'ordre, & n'y trouveroit-on pas à redire? Je lui dis que non : il avoit tellement peur de manquer en quoi que ſoit, qu'il me mettoit ſouvent en terme de décider. Dans le temps qu'on alla au dernier voyage de Verſailles, je le regardois jouer; le Roi rioit de

voir combien je m'intéressois à son jeu: l'on m'y vint dire qu'on disoit dans le monde qu'il se feroit bientôt un acte extraordinaire; je répondis que ce pourroit être une Dame-d'Honneur, parce que Madame de Montauzier étoit morte; l'on me repliqua que c'étoit un mariage qui surprendroit tout le monde. Lorsque Mr. de Lauzun fut hors du jeu, je lui rendis compte de ce que je venois d'apprendre; il en eut un très-grand chagrin. J'allai ce soir-là causer avec Rochefort, je lui dis: Il me semble que je ne suis plus si bien avec votre camarade, & que nos conversations se tournent d'une maniere plus sérieuse. Il me répondit: Je ne sais pas de quoi il vous parle, il me paroît que ce n'est plus de la mort. L'on me vint dire que la viande étoit portée; ainsi notre conversation finit.

Le lendemain l'on devoit retourner à Paris, à cause du Sermon; il me souvint le soir que j'avois oublié à lui parler de quelques circonstances, je lui écrivis un billet; il vint dans ma chambre, il n'y étoit point venu depuis toutes nos affaires, & j'en fus surprise; & persuadée qu'il avoit à me parler, je ne m'étois pas trompée. Nous traitâmes à fond de tout ce que nous avions à faire, & prîmes la ré-

ſolution que Mrs. les Ducs de Créquy & de Montauzier, le Maréchal d'Albret & Mr. de Guitri, iroient le lendemain trouver le Roi, pour le ſupplier de ma part de trouver bon que j'achevaſſe mon affaire. Il ſe paſſa tant de circonſtances dans ces moments-là, que je ne me ſouviens pas préciſément de ce que ces Meſſieurs étoient chargés de dire au Roi; je ſais pourtant que lorſque la réſolution de les faire parler fut priſe, je dis à Mr. de Lauzun : Pourquoi n'allons-nous pas nous-même faire cette affaire? Il me dit qu'il étoit plus reſpectueux d'en uſer de cette maniere, que le Roi pouvoit trouver des difficultés, qu'il n'avoit pas encore voulu donner une réponſe poſitive & déciſive; que ces Meſſieurs entreroient en matiere avec lui, qu'ils pourroient lui citer des exemples, qu'il étoit à propos qu'ils euſſent le temps d'expliquer au Roi ma ſoumiſſion & la ſienne, qu'ils le ſupplieroient très-humblement de ma part de vouloir me permettre d'achever une affaire de laquelle dépendoit tout mon repos; qu'ils pourroient lui parler de moi & de lui plus librement que nous ne pourrions faire nous-mêmes; qu'il falloit tout attendre de la bonté du Roi, & eſpérer qu'il l'accorderoit à la ſupplication que

ces Meſſieurs feroient de ma part, ce qu'il n'avoit pas voulu faire dans ſa réponſe à ma lettre, & la converſation que j'avois eue avec lui; qu'il attendroit ce qu'ils auroient obtenu avec beaucoup d'impatience, que nous devions etre ſoumis à ce que le Roi en réſoudroit, qu'il s'en alloit dîner chez Guitri pour l'entretenir de cette affaire. Il me conta que la veille qu'il étoit chez Guitri, le Grand-Maître lui avoit dit qu'il n'étoit pas ſage de ne pas ſonger à ſe marier, qu'il étoit eſtimé du Roi, que tout change dans le monde, qu'il feroit bien de ſonger à un établiſſement, qu'il en trouveroit de conſidérables, qu'il ſavoit bien qu'on lui parloit de bons partis; qu'il s'étoit défendu de lui répondre, qu'il lui avoit dit: j'ai la migraine. Que le Grand-Maître avoit eu envie d'entrer en matiere avec lui, parce qu'il avoit en tête de le marier avec Mlle. de Roquelaure ſa niece, que toute cette famille avoit tellement ſouhaité cette affaire, que Me. la Comteſſe de Lude, femme du Grand-Maître, n'avoit point d'enfants, qu'elle vouloit dès à préſent donner 40000 liv. de rentes en belles terres, que l'Archevêque d'Alby ſon grand-oncle, qui avoit de ſon côté 40000 écus de rente en patrimoine & en bénéfices,

avoit amaſſé beaucoup d'argent comptant, qu'il propoſoit de lui donner tout ce qu'il avoit, que Mr. de Roquelaure lui vouloit donner en terres, ou en argent, une ſomme conſidérable ; qu'il étoit l'homme du monde le plus embarraſſé lorſqu'on lui parloit de ces ſortes d'affaires, parce qu'on ſe moquoit de lui quand il ne répondoit rien, & qu'il ne pouvoit pas auſſi entrer en matiere, de peur de tromper qui que ce ſoit ; qu'il venoit de faire une réponſe au Maréchal de Créquy, qui lui avoit propoſé le mariage de Mlle. de Retz, qui étoit la plus riche héritiere du Royaume, pour laquelle il le croyoit fou : il lui avoit mandé qu'il ne ſe marieroit jamais, ou qu'il ſe marieroit mieux. Je ſuis perſuadé, me dit-il, & je trouve qu'il aura raiſon de croire que la tête m'a tourné ; j'avois différé depuis trois mois à lui faire réponſe, il m'a preſſé de la part de Mr. le Cardinal de Retz, je l'ai ſupplié de lui faire mille remerciments pour moi, & après cela je lui ai marqué que je lui pouvois dire entre nous deux que je trouverois mieux ; qu'aura-t-il pu croire de moi, ſinon que je ſuis fou ? J'eſpere que dans quelques jours il me trouvera un homme fort ſage. Cette petite relation me fait ſouvenir que Me. de Thianges ne m'a-

voit pas parlé de l'affaire de Mr. de Longueville jusqu'à ce que j'eusse rompu celle de Monsieur, elle recommença à m'en parler. Je lui répondis que les mariages étoient faits dans le Ciel; elle me disoit que je faisois bien de m'abandonner à la destinée; que quelquefois ceux qui s'étoient soutenus long-temps trouvoient une pierre en leur chemin qui les faisoit broncher; que Dieu disoit, aide-toi, je t'aiderai; qu'elle alloit conseiller à Mr. de Longueville de se servir de ce précepte, que ses amis devoient agir, qu'elle desiroit fort qu'il pût être cette pierre que je trouvois sur mon chemin. Après avoir badiné une demi-heure sur la destinée, elle me dit: Vous ne savez pas encore un autre mariage que j'ai dans la tête; il y a, me dit-elle, long-temps que toute la Maison de Retz souhaiteroit marier leur héritiere avec Mr. de Lauzun; il me semble que l'affaire ne lui conviendroit pas mal, elle à 200000 liv. de rente; c'est un parfaitement honnête homme que j'aime fort; & comme il m'a paru que vous avez de l'estime pour lui, j'ai été bien-aise d'avoir une occasion de vous dire ce que je pense là-dessus; vous devriez lui conseiller de s'attacher à cette affaire; elle est si bonne, que si Mr. de Longueville ne pen-

ſoit à vous, il ſongeroit à cette fille. Je lui répondis : Je connois aſſez Mr. de Lauzun ; mais je ne ſuis pas de maniere avec lui pour lui donner conſeil ſur ce qu'il a à faire pour ſa fortune. Il me ſemble, lui dis-je, qu'il a auſſi peu envie de ſe marier que moi. Lorſque j'eus dit à Mr. de Lauzun cette converſation, il me répondit qu'il falloit qu'on eût quelque ſoupçon de ce qu'on voyoit que nous parlions ſi ſouvent enſemble, & qu'apparemment Mr. de Longueville avoit appris qu'il y avoit long-temps qu'on lui offroit Mlle. de Retz, & qu'il n'avoit rien répondu. Il me ſouvient qu'un jour que je vis Mr. de Longueville chez la Reine, il me dit : Afin de faire diverſion, & qu'on ne voye pas que vous ne parlez qu'à moi, allez l'entretenir : un moment après, me dit-il, je vous prie de n'en rien faire, il eſt jeune & ajuſté, & je ſuis vieux & négligé ; ainſi il eſt à propos de prendre quelque précaution. Lorſqu'il s'échappoit à me tenir de pareils diſcours, il me faiſoit un grand plaiſir, parce qu'ordinairement il me répétoit qu'il étoit en doute ſi notre affaire ſe feroit. Il me dit auſſi qu'un Aſtrologue chez Guitri lui avoit prédit qu'il ſeroit bientôt un grand Seigneur par un mariage : cela me fit ſouvenir

venir de la prédiction dont il m'avoit parlé. Je lui demandai si ce n'étoit pas Madame de Monaco, qu'il ne m'avoit pas voulu nommer. Il me répondit que non, que c'étoit une plus honnête personne. Je le pressai de me dire le nom ; il me répondit que c'étoit la Reine de Portugal qui l'avoit voulu épouser, & qu'il croyoit qu'elle seroit au désespoir de notre mariage ; je voulus le presser de m'en dire davantage, il me supplia de l'en dispenser. J'ai appris par d'autres gens, que les deux sœurs l'avoient aimé passionnément, & qu'elles ne se trouvoient pas assez de bien pour faire sa fortune si elles le partageoient ; qu'elles avoient tiré au sort pour que l'une se fît Religieuse, & que l'autre l'épousât. Mlle. d'Aumale gagna ; la proposition lui fut faite, il n'en voulut point, & dit que le Roi ne l'approuveroit pas.

Devant que de revenir à l'endroit de ce que ces Messieurs dirent au Roi, je parlerai encore de quelques circonstances qui n'y ont pas tout-à-fait du rapport, quoique tout y en ait, puisque le même cœur & la même tendresse qui me faisoient agir dans ce temps-là, me ramenent plus vivement dans celui-ci tout ce qui fut fait. J'observois sa conduite avec une

application ſi ſinguliere, qu'il me ſouvient que le jour qu'il devoit partir de Verſailles pour Paris, Guitri, Vaubrun & Langlé l'attendoient : il leur envoya dire de le venir trouver chez moi. Il me dit : Ces Meſſieurs trouveront que j'en uſe un peu familiérement de leur donner un rendez-vous ici ; il faut commencer à y accoutumer les gens. Guitri lui dit lorſqu'il entra : Je ne vous aurois pas cherché chez Mademoiſelle, ni cru que vous y donnaſſiez vos audiences. Mr. de Lauzun lui répondit en termes généraux, qu'il y avoit temps pour tout. Il envoya chercher le Nautre pour examiner le plan d'une maiſon qu'ils devoient faire faire en commun. Guitri lui dit qu'ils ne devoient pas faire leurs affaires chez moi, qu'il n'y ſongeoit pas. Il lui répondit : Mademoiſelle aime les bâtiments, elle ſera ravie de voir le projet du nôtre, & j'avois parlé avec elle des deux maiſons que nous faiſons faire ; & comme il y aura un ſallon au milieu pour y manger, nous avions auſſi réglé les meubles d'un appartement. Comme je voulus regarder Mr. de Lauzun là-deſſus, il ſe mit à rire, & moi auſſi. Guitri lui dit : Je ne connois rien à tout ceci, ſinon que vous vous divertiſſez aux dépens de vos amis. Les deux autres Mrs.

me disoient rien. Je dis à Guitri : Mr. de Lauzun vous entretiendra à Paris d'une affaire dont je l'ai chargé de vous informer. La Cour partit l'après-midi, je ne vis Mr. de Lauzun qu'un moment le soir chez la Reine ; il me dit qu'il ne me verroit point le lendemain, parce qu'il seroit occupé au mariage de Mr. le Duc de Nevers, qui devoit épouser Mlle. de Thianges : c'étoit lui qui avoit ménagé cette affaire ; & comme Mr. de Nevers est un homme extraordinaire dans ses manieres, & que la fille avoit peu de bien, il avoit eu besoin de tout son savoir-faire pour rompre ses irrésolutions : ceux qui le connoissoient disoient qu'il s'étoit trouvé marié lorsqu'il ne croyoit pas l'être. J'étois d'avis qu'il ne conclût cette affaire qu'après que la nôtre seroit achevée ; Me. de Montespan le pressoit, & il ne falloit qu'un quart d'heure pour perdre Mr. de Nevers, qui va & vient de Rome par fantaisie deux ou trois fois l'année, comme les autres gens vont se promener au Cours.

Le lendemain je ne vis encore qu'un moment Mr. de Lauzun, c'étoit un Dimanche ; Me. de Longueville vint au Sermon au Louvre, je la pris sous les bras pour la conduire à sa place ; tous les gens qui avoient parlé de mon mariage avec

son fils, crurent cette affaire en bon état. Je vis Mr. de Guitri dans la foule, je lui demandai : Vous a-t-on parlé sur la nouvelle du jour? Il me répondit : Vous a-t-on vue? Je lui dis qu'oui, que je n'avois pas eu le temps de rien demander. Après le Sermon, la Reine alla aux Carmélites de la rue du Bouloir; Romecourt vint droit à moi; & tout hors de propos comme elle regardoit Me. de Nogent, elle me dit : Je meurs d'envie de connoître Mr. de Lauzun; tout le monde en dit tant de bien, que je voudrois qu'il voulût être de mes amis; faites-moi faire connoissance avec lui. Je crus qu'il ne lui falloit faire aucune réponse, je ne fis pas semblant de l'entendre, je m'en allai d'un autre côté. Nous allâmes chez Mr. d'Anjou, où Mr. de Lauzun vint; lorsque je le vis, sans faire aucune réflexion, je m'approchai de lui, & lui dis : Ah! vous voilà, vous m'aviez dit que je ne vous verrois pas d'aujourd'hui. Il fut fâché contre moi de ce que je n'avois pas songé à ce que je disois. Je lui dis : Qu'importe qu'on devine aujourd'hui une affaire que tout le monde saura demain?

J'étois fort assidue au Louvre. Le jour que nous revînmes de Versailles, Me. d'Epernon me dit d'un ton aigre : Qu'est-

ce que vous voulez faire de vouloir vous tuer d'aller à la Cour? Pourquoi ne pas demeurer en repos chez vous? Parce que je ſuis née pour n'en pas ſortir. Elle me dit : Je ſuis ſurpriſe de votre réponſe, & ne la ſuis pas moins d'une ſotte nouvelle qu'on m'a dite dans la Ville, que vous alliez vous marier avec Mr. de Longueville. J'ai répondu : Mademoiſelle ſe marier à ſon âge? Je n'en crois rien, & encore à Mr. de Longueville? Je lui dis : Madame, on ſe marie à tout âge, & il ne ſeroit pas extraordinaire que j'épouſaſſe Mr. de Longueville. Elle me répondit : Vous me ſurprenez, & s'en alla aſſez mal contente de moi, & je n'étois pas fort ſatisfaite de ſes diſcours. Le lendemain Mr. de Lauzun me dit d'aller de bonne heure aux Tuileries, que ces Mrs. devoient parler au Roi. Après que la Reine eut demeuré un moment au cercle, elle entra dans ſon cabinet : il me vint dire que ces Mrs. étoient avec le Roi, qu'il les avoit fait venir à ſon Conſeil, & qu'après qu'ils avoient été entrés, il avoit fait appeller Monſieur. Dans ce moment-là il me fallut ſuivre la Reine qui alloit aux Récollets ; j'étois au Sermon, on me vint avertir que Monſieur de Montauzier me demandoit. J'allai au Parloir ;

il me dit qu'il venoit me remercier de l'honneur que je lui avois fait, & me rendre compte de ce qu'ils avoient dit au Roi; qu'après les avoir écoutés, il leur avoit répondu que je lui avois déja parlé de cette affaire, qu'il m'avoit conseillé comme un pere auroit pu faire; que puisque j'étois résolue, il ne pouvoit pas se dispenser d'y consentir; qu'après avoir permis à ma sœur d'épouser Mr. de Guise, il ne devoit pas refuser de me laisser épouser Mr. de Lauzun; que là-dessus Monsieur s'étoit fort emporté sur la différence des qualités; que le Roi lui avoit dit qu'il n'en trouvoit aucune; que si par l'amitié qu'il avoit pour les Etrangers il y en mettoit, il n'en faisoit pas de-même; qu'il étoit obligé de soutenir les grandeurs de son Royaume; que Monsieur lui avoit répondu : Dites que vous êtes obligé de soutenir ce que vous avez fait, c'est vous qui voulez cette affaire; que le Roi avoit parlé avec beaucoup de bonté & d'honnêteté de moi & de Mr. de Lauzun; qu'il s'étoit aussi fort étendu à faire l'éloge des grands Seigneurs de France; que les Ministres n'avoient rien dit; qu'après que le Roi eut accordé l'affaire, il étoit venu m'en informer. Il me dit : Voilà une affaire faite, je vous conseille de ne la laisser

traîner que le moins que vous pourrez; & ſi vous m'en croyez, vous vous marierez cette nuit. Je lui répondis qu'il avoit raiſon, que je le priois de donner le même conſeil à Mr. de Lauzun. Guitri vint un moment après, qui me fit le même récit. Il me dit que Mr. de Lauzun me prioit d'en parler à la Reine lorſque le Salut ſeroit fini; elle entra dans une chambre. Je lui dis que j'avois un mot à lui dire, je me jettai à ſes genoux. Je lui dis: Je crois que V. M. ſera ſurpriſe de la réſolution que j'ai priſe de me marier. Aſſurément, me dit-elle d'un ton aigre qu'elle me répéta deux ou trois fois; de quoi vous aviſez-vous, n'êtes-vous pas heureuſe? Je lui répondis: Je ne ſuis pas la premiere, Madame, qui ſe ſoit mariée à mon âge, & V. M. trouve que les autres ſont bien de ſe marier, pourquoi voudroit-elle que je fuſſe la ſeule au monde qui ne ſe mariât pas? Elle me demanda à qui. Je lui répondis, à Mr. de Lauzun. Il n'eſt pas Prince, lui dis-je; & hors ceux du Sang, Madame, il n'y a pas un plus grand Seigneur dans le Royaume; & lorſque V. M. ſaura comment les gens de ſa naiſſance vivent avec les Princes étrangers, elle verra qu'il ne leur cede en rien, & qu'ils n'ont de rang dans les cérémonies, que

lorſque le Roi leur en veut donner par bonté. Elle me répondit : Je déſapprouve fort cela, ma couſine, & le Roi n'y conſentira jamais. Je lui dis, pardonnez-moi, Madame, le Roi ne veut pas me contraindre, & cela eſt réſolu. Elle me repliqua : Vous feriez bien mieux de ne vous pas marier, & de garder votre bien pour mon fils d'Anjou. Je lui répondis : Ah, Madame, qu'eſt-ce que V. M. vient de me dire ! J'en ſuis honteuſe pour elle, & par reſpect je ne veux pas lui en dire davantage. Elle ſe leva, & moi auſſi, & nous nous en allâmes au Louvre chez Monſieur le Dauphin. Lorſque j'y arrivai, j'y vis M^rs^. les Ducs de Montauzier & de Créquy, & Guitri ; je leur parlai de ce que j'avois fait avec la Reine, & de ce qu'elle m'avoit répondu ; elle monta en chaiſe & moi en carroſſe pour aller rendre viſite à M^e^. de Nevers, qui étoit dans l'appartement de M^e^. de Monteſpan : je n'y arrêtai qu'un moment, le Maréchal d'Albret m'y rendit compte de ce qu'il avoit fait, M^r^. de Tambonneau en débitoit la nouvelle tout bas. J'allai chez la Reine, M^e^. d'Epernon étoit toujours avec moi, & je ne lui diſois rien. Je deſcendis de chez M^e^. de Monteſpan, je vis un Page de M^r^. de Lauzun. Je lui dis : Allez

dire à votre maître que je vais chez la Reine, que je le prie de m'y venir trouver. Lorsque j'entrai, j'y vis beaucoup de monde, je m'en allai à un coin où étoient Mesdames de Créquy, la Duchesse & la Maréchale; je ne voulois point parler à des gens que je savois n'être pas des amis de Mr. de Lauzun ni des miens, & ne voulois pas aussi dire l'affaire à Me. d'Epernon qu'en présence de Mr. de Lauzun, afin qu'elle ne pût me rien répondre de malhonnête devant lui. La Reine s'en alla chez Mr. d'Anjou. Elle me dit: Je m'en vais, Mademoiselle. Je lui répondis. Bon soir, ma cousine. Je suivis la Reine, je vis Mr. de Lauzun qui me donna la main. Je lui dis ce que la Reine m'avoit répondu, & ce que j'avois appris de Monsieur. Il me répondit: Ni vous ni moi ne leur avons pas donné occasion d'en user comme ils font, il faut leur conserver le respect qu'on leur doit, & savoir gré au Roi de la bonté qu'il a eue de vous accorder la permission de me rendre le plus grand Seigneur, & le plus heureux homme de son Royaume. Je lui dis ce que Mr. de Montauzier nous conseilloit. Il me répondit qu'il falloit qu'il allât remercier le Roi de la grace particuliere qui le regardoit, qu'il joueroit avec lui à l'ordinaire, qu'il

falloit lui laisser ordonner du temps qu'il voudroit que nous nous épousassions. Il ne faut pas, me dit-il, que la tête me tourne, & c'est ici une occasion que je dois soutenir avec beaucoup de modération; je ne veux pas même recevoir de visites, & vous me ferez plaisir de me dire l'heure que je pourrai avoir l'honneur de vous voir demain au Luxembourg, où il n'y eût pas de monde. Je crois même, me dit-il, que vous ferez bien d'en voir peu. Je lui répondis que lui & moi serions mal de ne pas agir comme font tous les autres dans les affaires de même nature. Je lui demandai: Où est Me. de Nogent? Il me dit: Elle est si transportée de joie, qu'il est à propos qu'elle n'aille pas chez vous; si quelqu'un de vos gens lui parloit mal, elle auroit peine à le souffrir; ainsi je l'ai priée de s'en aller chez elle pour n'en sortir de quelques jours. Je lui dis que je l'allois envoyer chercher. Il me répondit que très-sûrement elle ne viendroit point. Il s'en alla jouer avec le Roi, & moi j'allai au Luxembourg où beaucoup de monde m'attendoit; les uns sembloient étonnés, & les autres fort aises; Guilloire me parut comme une espece de fou, qui ne savoit ce qu'il disoit ni ce qu'il faisoit: Je vis bien que la tête

lui avoit tourné, & que c'étoit un homme ſans jugement. Il entra une femme en cappe, qui vint ſe jetter à mes pieds; je ne ſavois qui c'étoit, elle leva la tête, je vis que c'étoit Me. de Gêvres, qui me faiſoit un remerciment, diſoit-elle, comme ſi j'avois fait la fortune à ſon fils. Cette aventure me réjouit beaucoup, elle a de l'eſprit, & fait un conte d'une maniere fort plaiſante lorſqu'elle a quelque projet en tête. J'eus un monde infini tout ce ſoir-là, & le lendemain Mr. de Lauzun y vint comme les autres; il demeura un quart d'heure derriere tout le monde ſans que je l'apperçuſſe. Lorſqu'on m'eut dit qu'il étoit-là, j'allai à lui, il me fit la révérence la plus proſternée qu'il ait faite de ſa vie. Mr. l'Archevêque de Reims, fils de Me. le Tellier, s'approcha pour me dire: Me feriez-vous cette injure, de choiſir quelque autre perſonne que moi pour vous marier? Je lui répondis: Mr. l'Archevêque de Paris a dit qu'il vouloit nous marier. Nous le remerciâmes fort honnêtement, & lui laiſſâmes cependant imaginer que ce feroit lui qui feroit l'affaire, en cas que Mr. l'Archevêque de Paris ne s'empreſſât pas. Me. Tambonneau, qui étoit dans ma chambre, s'approcha de Mr. de Lauzun, pour lui dire: Vous

êtes un frippon, j'ai envie de vous battre : il s'écria : Mademoiselle, je vous prie de venir à mon fecours. Je m'approchai, Me. Tambonneau me dit qu'elle me demandoit juftice de ce qu'il y avoit trois femaines qu'à la Comédie avec Mlle. de Ligny, elle avoit dit à Mr. de Lauzun : Donnez-moi une place pour cette fille qui a 500000 écus de bien, un cadet de Gafcogne pourroit s'en accommoder. Je lui dis : Voyez ce que le cœur vous dit làdeffus. Il me répondit d'un ton férieux : Qui voudroit de moi ? Je me plains de fa méchante foi, & me veux venger de ce qu'il fe moquoit de moi.

J'appris que la Reine avoit parlé au Roi avec beaucoup d'aigreur contre moi & contre Mr. de Lauzun, qu'il s'en étoit mis en colere contre elle, & qu'elle avoit pleuré toute la nuit. L'on me dit que Monfieur avoit querellé Mr. de Montauzier & Mr. de Bellefonds, parce qu'ils lui avoient dit que je faifois bien d'élever un honnête homme, que le Roi avoit fu fes emportements, qu'il s'en étoit fâché. Le Maréchal de Bellefonds vint me voir, il fe mit à genoux devant moi, pour me remercier, difoit-il, de l'honneur que je faifois à toute la Nobleffe du Royaume : il me dit qu'il étoit depuis quelques jours

dans une espece de froideur avec Mr. de Lauzun, qu'il espéroit marquer combien il vouloit mériter son amitié, qu'il me prioit de la lui demander pour lui. Il étoit présent, il lui fit beaucoup d'honnêtetés, & lui dit : Puisque Mademoiselle répond pour moi, je n'ai rien à dire, sinon que c'est un bon garant, & on doit croire que je ne lui manquerai jamais à quoi que ce soit. Mr. de la Feuillade, qui avoit vécu avec Mr. de Lauzun de la même maniere que Mr. de Bellefonds, me fit un semblable remerciment, & me pria de dire à Mr. de Lauzun de lui accorder ses bonnes graces ; ils se firent beaucoup d'amitiés l'un & l'autre, Mr. de la Feuillade courut l'embrasser. L'on me dit qu'au sortir du Luxembourg il étoit allé chez le Roi, pour le remercier, disoit-il, pour toute la Noblesse de son Royaume, que ce qu'il venoit de faire augmenteroit le zele qu'elle avoit pour son service. Mr. de Charôt, Capitaine des Gardes-du-Corps, entra dans ma chambre, & dit : Je ne donnerois pas ma Charge d'un million si bon marché qu'hier ; être le camarade du mari de Mademoiselle, qui pourroit avoir assez de bien pour acquérir cet honneur-là ? Il me fit beaucoup de contes qui me réjouirent. Voilà de quelle manie-

re cette matinée se passa. Pendant que Mr. de Charôt me faisoit de ces sortes de plaisanteries, Mr. de Lauzun s'approcha de moi pour me dire : Je ne suis pas surpris de voir que tout le monde le soit ; lorsque je pense que je serai le maître du Luxembourg, j'ai besoin de toute ma raison pour m'empêcher de me tourner la tête. Je ne songe pas, me dit-il, peut-être que je ne le serai jamais ; & quand même vous m'en auriez donné la direction, vous savez bien que ce sera toujours vous qui en serez la maîtresse ; vous m'accorderez quelques audiences réglées pour vos affaires, je prendrai vos ordres, & j'aurai un grand soin de les faire exécuter. Il vous faudra, dit-il, avoir des Dames que vous mettrez chez la Reine faire leur cour, vous les ferez dîner avec vous de temps en temps, vous donnerez quelques fêtes à la Reine, des Comédies, des bals, & toutes sortes de divertissements : tant que vous vous occuperez avec soin à divertir la Reine, & à faire tout ce qui pourra plaire au Roi, je traiterai quelques Messieurs de mon côté, afin que chacun s'occupe, & qu'on ne vous ennuye point. Je lui dis : Je veux bien remplir tous mes devoirs auprès de la Reine, & étudier ce qui la pourra divertir, & tout

ce qui devra faire plaisir au Roi; lorsqu'il ne sera question que de mes Dames, & vous de vos Messieurs, je me passerai très-bien de compagnie pour être seule avec vous. Il me dit qu'il ne me faisoit cette proposition que pour prévenir l'ennui que je pourrois avoir avec lui. Je lui dis : Ne vous y trompez pas, je chasserai tout le monde, afin que je sois seule avec vous. Il me répondit d'un ton souriant : Si vous ne me tenez le même discours encore une seconde fois, je ne le croirai point; dites donc, je vous en prie, qu'il ne vous ennuyera pas avec moi. Après que cette conversation fut finie, il s'en alla, & moi j'allai chez la Reine : ceux qui étoient ses amis me firent des compliments; pour les autres qui ne l'aimoient pas, je ne m'en souciois guere : la Reine ne me regardoit ni ne me parloit. Mr. de Montauzier envoya chercher Mr. de Lauzun, pour l'avertir devant moi que Monsieur avoit dit au Roi que je disois à tout le monde que je faisois cette affaire pour lui plaire; que c'étoit lui qui me l'avoit conseillée; que le Roi en avoit été fâché, & ne savoit si j'avois tenu ce discours. Je répondis à Monsieur de Montauzier qu'il me feroit un grand plaisir d'entrer dans le Conseil,

pour ſupplier le Roi que je puſſe lui dire un mot. Il me fit appeller, je lui dis en préſence de ſes Miniſtres : Sire, il m'eſt revenu que Monſieur avoit dit à V. M. que c'étoit elle qui m'avoit conſeillé le mariage de Mr. de Lauzun ; je viens vous aſſurer que ceux qui ont fait ce conte à Monſieur, ſont des menteurs, il n'y a perſonne du monde qui oſât me dire que j'aye parlé d'une affaire auſſi fauſſe que celle-là l'eſt. Si V. M. veut ſe faire nommer les gens, elle verra que je lui ſaurai faire connoître qu'ils ſont des impoſteurs. Sire, Mr. de Lauzun eſt aſſez malheureux pour ne pas plaire à Monſieur, l'on aura pris plaiſir à l'aigrir contre lui ; je puis dire encore une fois à V. M. & à Monſieur, que l'affaire eſt d'autant plus inventée, que je puis lui proteſter que je n'ai parlé à qui que ce ſoit des raiſons pourquoi je me marie, ni pourquoi je ne me mariois pas. J'ai eſtimé Mr. de Lauzun, comme j'ai eu l'honneur de le dire à V. M. ; j'ai cru que je menerois une vie tranquille avec lui : devant que de vous demander votre approbation, j'avois examiné tout ce qu'on en pourroit dire, je ne fais rien contre ma conſcience, ni contre ma gloire ; c'eſt un parfaitement honnête homme, attaché de fidélité &

de tendresse à votre personne, & qui m'a déconseillé jusqu'à présent cette affaire lorsque j'ai voulu la lui faire entendre. Je dis encore une fois à V. M. que ce qu'on lui a dit est un effet de l'aversion qu'on a contre lui, je n'ai à rendre compte de ma conduite qu'à elle seule; je sais de quelle maniere elle a eu la bonté de me conseiller, & combien de fois elle m'a fait l'honneur de me dire de penser à ce que j'allois faire : j'y ai songé avec beaucoup d'application; & après avoir regardé le bien & le mal, j'ai chargé M^rs^. les Ducs de Montauzier & de Créquy, & M^r^. le Maréchal d'Albret de supplier très-humblement V. M. d'approuver cette affaire; elle a cru qu'elle ne devoit pas me contraindre, nos ennemis en ont été fâchés; ils cherchent les moyens de me rendre de méchants offices dans son esprit, ils ont imaginé qu'il falloit me faire parler. V. M. est juste & pénétrante, elle sait bien qu'on ne lui a pas fait les mêmes peines sur le mariage de ma sœur, parce que M^r^. de Guise n'a ni assez d'esprit ni assez de mérite pour s'attirer des envieux; & ce sont, dis-je, Sire, ceux qui sentent leur peu de mérite, & qui en connoissent beaucoup à M^r^. de Lauzun, qui le voudroient empêcher d'être en état de pou-

voir ſervir auſſi utilement V. M. que les aïeux de Mr. de Guiſe ont deſſervi la France, & je crois qu'elle n'ignore pas, que ſi Dieu n'y eût pas mis la main pour châtier leurs entrepriſes, elle n'auroit pas le Royaume à l'heure qu'il eſt. Il eſt honteux que la race de ces gens-là trouvent de la protection, & que ma ſœur pour y entrer ait coûté de l'argent à V. M.; & moi qui ai du bien, & qui ne lui demande rien, qui en veux donner à un homme qui n'en reçoit que pour l'employer à ſon ſervice, il faut qu'il trouve des perſécuteurs, & moi des gens qui veulent gloſer ſur la conduite que je tiens, qui eſt, comme V. M. le ſait, fort exempte de toutes ſortes de reproches. Je ſuis encore obligée de dire à V. M. qu'elle doit ſavoir que tous les Princes étrangers, qui ſont établis en France, ont déſerté leurs pays parce qu'ils y mouroient de faim, & qu'ils ont avec cela aſſez de vanité pour prétendre ne tenir leur grandeur que d'eux-mêmes, ſans faire réflexion que pour le plus puiſſant Souverain de l'Europe, qui eſt Mr. de Lorraine, il ne vous faut qu'une compagnie du Régiment de vos Gardes pour le chaſſer de ſes Etats; & cependant ces petits Princes veulent tenir un rang, & s'élever

au-dessus des plus grands Seigneurs de votre Royaume. Le Roi me répondit qu'il étoit persuadé que je ne pouvois avoir dit ce qui étoit supposé; qu'il étoit content de moi; que puisque je voulois me marier, il souhaitoit que cet état me fût heureux. Je lui parlai très-long-temps, & les Ministres après le Conseil dirent qu'on ne pouvoit mieux discuter mes raisons, ni s'exprimer avec plus d'éloquence que je l'avois fait. Je dis au Roi sur le chapitre de Mr. de Lauzun, que j'étois assez savante dans l'Histoire pour lui faire voir que de tout temps la Maison de Caumont avoit été au-dessus des Princes étrangers; qu'il ne me seroit pas honnête d'abuser de sa bonté pour lui faire une longue narration; que je croyois même que cela siéroit mieux à une autre personne qu'à moi. Lorsque je fus sortie, je dis à Mr. de Lauzun ce que j'avois conté au Roi. Il me répondit que s'il avoit eu la curiosité de me faire expliquer sur ce que je voulois lui dire de la Maison de Caumont, il étoit persuadé qu'il m'auroit fort embarrassée. Je lui dis que c'étoit l'endroit où je me serois trouvée la plus savante, que je lui voulois apprendre, s'il ne le savoit pas, qu'en l'année 1422, sous Charles VI, Charles, Duc de

Lorraine, qui ne s'étoit pas encore élevé par les dépouilles des Evêchés de Metz, Toul & Verdun, étoit au ſervice du Roi pour commander 80 hommes d'armes, moyennant 300 liv. par mois pour être à la ſuite du Duc d'Anjou, Régent du Royaume. Cela ſe voit dans un regiſtre de la Chambre des Comptes; que ſous Charles VII, Antoine de Lorraine, Comte de Vaudemont, biſaïeul du Duc de Guiſe, ſervit avec trente-un hommes d'armes & trente-un Archers; que dans le même temps Jean de Lorraine ſon fils ſervoit en qualité d'Ecuyer; qu'il étoit Capitaine de Grandville, petite place en Normandie, ſous le Duc d'Alençon, Prince du Sang; que les Seigneurs de Ville & de Grand'Cour, & ceux de Floringe de la même Maiſon de Lorraine, ne tenoient rang que d'Ecuyers dans l'armée; ainſi que les Seigneurs de St. Py, Hutin, Seigneur d'Aumont, Bureau, Seigneur de la Riviere, & pluſieurs autres, y étoient avec un pareil titre dans la même conſidération que les Princes Lorrains, qui n'étoient pas pour lors en état de faire des traités de la force de celui que fit Jean Nompar de Caumont, Seigneur de Lauzun, avec Jean de Bourbon, Général des Armées du Roi dans la Guyenne en l'an-

née 1404 : cela ſe voit dans les titres de la Maiſon de Caumont ; il y en a de 700 ans. Il promettoit par ce traité d'entrer dans le parti de la France avec ſes Terres, forteresſes, & un certain nombre de troupes ; que outre cela je ſavois qu'il y avoit des titres anciens qui prouvoient que ſa Maiſon, & pluſieurs autres que je lui nommai, avoient des rangs en France avant que celle de Lorraine ſe fût élevée par la faveur de deux ou trois Rois. Mr. de Lauzun me dit qu'il me trouvoit bien informée ; que ſi je voulois lui apprendre où j'avois vu cela, & lui en faire recouvrer les livres & les papiers, il les mettroit au feu ; qu'il ne comptoit pour rien ce qu'avoient fait ſes peres ; qu'il faiſoit cas des gens qui avoient un mérite, & qui ſavoient ſe ſoutenir par eux-mêmes, ſans dire, mon triſaïeul étoit un grand Seigneur & un homme de mérite ; que c'étoit une honte à ceux qui avoient beſoin de ces ſortes de ſecours pour s'attirer de la conſidération, & qu'il trouvoit qu'on avoit plus d'avantage d'être par ſoi-même, que d'avoir à dire les gens de ma Maiſon ont été au-deſſus des autres. Il me répondit que j'avois parlé juſte de dire une chimere, qu'il me ſupplioit très-humblement de ne le pas regarder comme un

homme chimérique ; qu'il ſavoit qu'il étoit né Gentilhomme d'une aſſez bonne qualité ; qu'il n'en vouloit point apprendre davantage. Je lui répondis qu'il avoit raiſon, que j'étois de ſon ſentiment, que je ne lui avois fait cette relation que comme inutile, que je me trouvois d'humeur à lui parler de tout ce que j'avois examiné avant que de me déterminer à l'épouſer. Je voulois lui apprendre, qu'après m'être entêtée de ce deſſein, j'avois cherché tout ce qui me devoit perſuader ſon éxécution ſans bleſſer ma gloire ; que j'avois trouvé dans l'Hiſtoire que des filles & ſœurs de Rois avoient été mariées à des particuliers moins grands Seigneurs que lui ; que, ſelon Grégoire de Tours, rapporté par Ste. Marthe, les filles de Dagobert I, l'aînée nommée Adele, avoit épouſé le Comte Herman, qui n'étoit pas un homme fort conſidérable ; que la ſeconde, nommée Rotelde, avoit été mariée à Léderic, premier Foreſtier de Flandres ; que Landrade, fille de Charles-Martel, épouſa Sidromme de Hasbannin ; elle fut mere de Godgrand, Evêque de Metz & Chancelier de France. Berthe, fille de Charlemagne, épouſa Angibert, Gouverneur d'Abbeville, depuis Abbé de St. Riquier. Les filles de Louis-le-Jeune, la premiere,

épousa le Comte de Champagne, & Alix sa sœur, Thibaud, Comte de Chartres & de Blois; qu'Alix, fille de Charles VII, avoit été mariée à Guillaume, Comte de Ponthieu; qu'Isabelle de France, fille de Philippe-le-Long, épousa Guy, Comte d'Albon : Catherine de France, fille de Charles VI, se maria, lorsqu'elle fut veuve, avec Owin Tyder, Chevalier Gallois, qui n'étoit pas considérable par sa naissance. Lorsque j'eus achevé de lui dire à-peu-près tous ces exemples, il me répondit qu'apparemment j'avois trouvé du mérite à quelques-unes des Dames qui avoient voulu se marier à leur fantaisie; que je n'avois pris la résolution de vouloir faire de même que pour imiter ce qui m'avoit paru extraordinaire; qu'il voyoit d'où lui venoit son bonheur. Après s'être diverti à me railler là-dessus, il me dit : A propos de généalogies, il y a deux ou trois personnes qui m'ont persécuté pour que je voulusse voir celle de ma Maison, je regarde tout cela comme une vision. Il m'étoit une fois, me dit-il, venu dans la pensée de vous envoyer ces Mrs., afin que vous puissiez vous en divertir un moment; je vois bien par tout ce que vous venez de me dire que vous en savez plus qu'eux, & je suis persuadé que vous

leur auriez donné de nouvelles leçons.

Tout ce qui se dit, & tout ce qui se passa pendant trois jours sur notre affaire m'occupa si agréablement, que si je pouvois toujours y penser sans me souvenir du quatrieme, je serois trop heureuse. Rochefort, que j'avois trouvé, après avoir parlé au Roi, me dit qu'un homme en quartier ne pouvoit faire de visites, que sans cela il seroit couru chez moi pour me dire qu'il m'honoroit encore plus qu'il n'avoit fait de sa vie, qu'il me prioit de répondre à Mr. de Lauzun qu'il n'y avoit personne qui fût si sincérement son serviteur que lui. Il s'y trouva en tiers, ils se firent beaucoup d'honnêtetés, & eurent une espece d'éclaircissement sur ce qu'on les avoit voulu brouiller, à la fin duquel ils s'embrasserent bien tendrement. Rochefort lui dit qu'il ne se plaignoit que de ce qu'il alloit épouser une Demoiselle de mauvaise vie, que cela lui devoit ôter les autres goûts qu'il pouvoit trouver dans l'affaire. Il nous demanda : Quand vous marierez-vous? Nous lui répondîmes que nous n'en savions rien. Il nous dit : Si vous m'en croyez, vous ne tarderez pas long-temps, & vous vous épouserez plutôt aujourd'hui que demain ; vous êtes heureux, parce que vous êtes contents; ainsi c'est

c'eſt la même raiſon qui vous doit obliger à ne rien négliger; ſi vous pouviez vous voir tous deux, diſoit-il, dans un miroir, vous y verriez la peinture de la joie. Je lui répondis que j'aurois le dépit de m'en voir plus qu'à Mr. de Lauzun. Il lui dit: Quoi! par-deſſus toutes les grandeurs, l'on ne vous entretient que de douceurs? Il lui répliqua: Mademoiſelle raille, croyez-moi, la tête ne m'a pas encore tourné dans une auſſi grande fortune que la mienne; ainſi je ſais que je ne lui dois répondre que par de profondes révérences.

La Reine ſortit avec une mine chagrine, & évitoit de me regarder, auſſi-bien que Madame de Guiſe qui la ſuivoit; toute la Maiſon de la Reine s'aſſembla, & ne marcha plus qu'en corps pour traverſer notre affaire; je m'en allai chez Monſieur d'Anjou, afin d'être ſéparée de toutes ces cabales. Lorſque je m'en allai le ſoir au logis, je dis qu'on fît ſavoir à Mr. de Lauzun de me venir trouver au Luxembourg. Lorſque j'y arrivai, Mr. le Duc de Richelieu vint ſe jetter à mes pieds, & me dit que c'étoit le remerciment qu'il me devoit de ce que je faiſois la fortune du plus honnête homme du monde, & de celui qu'il aimoit le plus. Monſieur de Lauzun arriva un moment

après; je dis à Me. de Thianges qui étoit avec moi: Voilà la pierre que j'ai trouvée en mon chemin, pour laquelle vous m'aviez fait tant de prédictions; cela nous fit rire tous trois. Elle lui dit: Il faut nous réjouir, & aller en masque. Il répondit: Il faut demander à Mademoiselle ce qu'elle desirera que je fasse. Lorsque Me. de Thianges fut sortie, je lui dis que j'avois appris que ma belle-mere avoit écrit au Roi pour s'opposer à notre mariage, que Mr. le Prince & Mr. le Duc étoient venus chez elle, & que Me. de Guise se donnoit de grands mouvements; qu'il falloit se marier au plutôt. Mr. de Guitri nous dit: Ne vous avisez pas de vouloir épouser dans la Chapelle de la Reine, comme vous l'aviez résolu. Mr. de Lauzun répondit: Mademoiselle n'a qu'à commander, elle sait bien que je ferai tout ce qui lui plaira. Je lui répondis qu'il n'avoit qu'à dire lui-même ce que nous avions à faire, que nous avions trop de gens déchaînés contre nous pour nous amuser à observer les formalités inutiles, qu'ainsi j'irois me marier où il voudroit. Guitri dit qu'il falloit aller trouver Mr. de Montauzier, afin qu'il parlât le soir au Roi, pour le supplier de trouver bon que nous allassions nous marier en quelque maison de campagne.

Pendant tout cela j'avois envoyé chercher Me. de Nogent inutilement, parce qu'elle ne vouloit pas venir. Guilloire voulut marquer le repentir des sottises qu'il avoit dites & faites, il vint me demander pardon, & me supplier d'excuser ce que son premier mouvement lui avoit fait faire, qu'il me demandoit la grace de le présenter à Mr. de Lauzun.

Le lendemain je m'éveillai tard, parce que je m'étois trouvée un peu mal la nuit; l'on me vint dire que Mr. de Montauzier & Mr. de Lauzun attendoient dans mon anti-chambre, je ne voulus pas qu'ils me vissent mal coëffée, je me fis accommoder avec beaucoup de précipitation pour les faire entrer. Mr. de Mautauzier me dit: Je viens vous gronder après avoir lavé la tête à Mr. de Lauzun, qui m'a répondu que c'étoit vous qui étiez cause que votre affaire n'avançoit point. Je lui répondis qu'il avoit donc oublié que je lui avois dit de sa part qu'il nous conseilloit de nous marier dès Lundi; qu'il m'avoit repliqué que s'il le faisoit, le Roi diroit qu'il étoit bien enivré de sa bonne fortune, & que j'étois une Demoiselle bien pressée de me marier; qu'il voyoit bien par ce que je lui disois, que ce n'étoit pas moi qui avois desiré la longueur; que j'avois toujours

dit à Mr. de Lauzun qu'il étoit plus habile que moi; qu'il regardât ce que nous avions à faire; que je suivois tout ce qu'il avoit décidé; que pour moi j'étois d'avis que lorsque nous aurions le consentement du Roi, nous ne parlaissions de l'affaire à personne qu'après avoir épousé; que tout-d'un-coup l'on verroit Mr. & Me. de Montpensier. Mr. de Montauzier me dit que j'avois raison, qu'il n'y avoit que cela à faire. Pendant que nous parlions de cette maniere, Mr. de Lauzun regardoit des tableaux de miniature dans la ruelle de mon lit; Mr. de Montauzier s'approcha de lui pour se fâcher, & lui dit d'un ton de colere : Voulez-vous faire garnir une maison de peinture, au-lieu de songer à vous marier? Voyons un peu, lui dit-il, les moyens qu'il faut prendre pour ne pas perdre de temps. Il lui répondit qu'il avoit prié Mr. de Boucherat de se trouver là pour parler à mes Gens d'affaires, enfin de dresser le contrat de mariage avec eux. Je lui répondis qu'il ne falloit pas s'arrêter à mes domestiques, qu'il n'avoit qu'à faire faire le contrat par qui il voudroit, que rien n'étoit plus aisé, puisque je lui voulois donner tout mon bien. Et comme il m'avoit parlé de Mr. de Lorme, qui est un très-honnête homme,

habile & de ses amis, je lui dis pourquoi il ne l'avoit pas fait venir pour faire l'affaire par lui seul ? Il me répondit que c'étoit par la raison qu'il étoit trop de ses amis, qu'il avoit choisi Mr. de Boucherat, parce qu'on lui avoit dit qu'il avoit été mon arbitre, qu'il l'avoit regardé comme un homme à moi, qu'il étoit pénétré de ce que je voulois faire pour lui, qu'il ne se consoleroit de sa vie si on lui pouvoit reprocher que par lui ou par ses amis il m'eût fait faire une action dont je pusse me repentir; qu'ainsi il ne vouloit pas que qui que ce soit de ceux qui s'intéressoient à ce qui le regardoit, se mêlassent de ses affaires auprès de moi; que c'étoit pour cela même qu'il avoit empêché que Mr. de Lorme ne vînt. Je lui répondis que Mr. Colbert lui avoit offert de faire ses affaires, qu'il n'avoit qu'à le laisser faire. Il me dit que Mr. Colbert étoit un Ministre, que le monde se figureroit qu'il agissoit par les ordres de son Maître, que personne de chez moi ne lui étoit suspect, qu'il desiroit que je pusse agir librement. Mr. de Montauzier entendoit tout cela, & ne lui disoit rien. Je voyois un grand désintéressement d'un côté, & des raisons de bon sens de l'autre; quelque impatience que j'eusse de vouloir finir l'affaire, je ne

pouvois condamner les égards qu'il venoit de m'expliquer. Mr. de Montauzier nous demanda où est-ce que nous nous marierions? Je lui dis. A Eu ou à St. Fargeau; que c'étoit mon avis. Il me dit qu'il me supplioit de considérer que c'étoit à trois journées du Roi, qu'il voudroit bien ne s'en point éloigner, qu'il souhaiteroit, si je l'avois agréable, que ce fût en un lieu d'où il pût revenir le lendemain pour être auprès de lui. Après avoir rêvé un moment, il me dit: Si je n'avois point de répugnance pour Conflans; que c'étoit une jolie maison, que Mr. de Richelieu la tenoit bien propre. Comme je lui dis que je ne le connoissois point, & qu'il m'eut repliqué qu'il suffisoit qu'il fût de ses amis, Mr. de Montauzier nous dit, à la fin vous vous querelleriez. Il répondit: Nous sommes déja vieux, Mademoiselle est opiniâtre, & je ne suis pas docile, elle ni moi ne pouvons changer d'humeur, nous ne voulons pas nous contraindre dans nos manieres; & il est bon, dit-il, que nous sachions chacun nos défauts, afin de n'avoir pas à nous reprocher que nous nous sommes trompés l'un l'autre. La conclusion de cette conversation, fut que nous irions nous marier à Conflans. Lorsque Mr. de Montau-

zier fut ſorti, Mr. de Lauzun me dit qu'il me demandoit pardon s'il avoit diſputé contre mes ſentiments, & il diſoit qu'il ſeroit inconſolable ſi quelque autre perſonne que Mr. de Montauzier l'avoit vu. Je lui dis que nous avions bien d'autres affaires à nous occuper plutôt qu'à ce petit démêlé, qu'il ſe moquoit de moi de s'en vouloir faire une peine. Il s'en alla, & comme il ſortoit, il me dit qu'il me prioit de vouloir faire dire le ſoir que j'étois ſortie, afin qu'il me pût voir avec plus de liberté; un moment après il revint, il menoit Mr. de Marſillac par la main, & me dit : Voici un de mes bons amis. Je lui dis qu'il me faiſoit un plaiſir infini de commencer à faire les honneurs de ſon logis. Il me vint un monde incroyable; Mr. de Louvois avec les autres Miniſtres vinrent, qui ne me firent compliment qu'avec cérémonie; Me. Colbert me dit : Mr. de Lauzun a beaucoup d'envieux, il y a de ſi méchantes gens dans le monde, & l'on entend tenir de ſi terribles diſcours, que ſes amis doivent tout craindre pour lui. Elle me dit : Sur-tout mandez-lui de ne point ſortir ſeul, ſans lui dire que ce ſoit moi qui vous ai donné cet avis, & croyez-moi, me dit-elle, je ne vous dis rien ſans fondement. Cela me

donna beaucoup d'inquiétude, je lui écrivis un billet qu'il dut trouver fort tendre, parce que le sujet & l'état où nous étions me donnoient occasion de lui marquer que je ne serois pas insensible aux précautions qu'il prendroit. Le soir pour me défaire du monde que j'avois, je sortis en carrosse, je fis un tour de jardin, & m'en revins; je fis dire à ma porte que j'étois à la Ville. Comme j'avois prié Mr. de Lauzun de trouver bon que j'envoyasse chercher Me. de Nogent, elle arriva chez moi: Nous eûmes une grande joie de nous revoir. Le soir, Lorsque Mr. de Lauzun fut venu, Mr. de Boucherat arriva, je le fis entrer dans ma petite chambre avec mes Avocats, nous y entrâmes aussi, & il ne voulut jamais s'approcher d'eux. Un de mes Avocats lui fit une demande, & le traita de Monseigneur. Il me dit: Cet homme se moque de moi, j'ai envie de m'en aller. Ils vinrent nous demander si nous ne voulions pas faire quelques avantages aux enfants que nous aurions, s'il falloit leur donner quelque Terre. Il me dit: C'est à vous, Mademoiselle, à répondre; vous savez que je n'ai rien, c'est à vous à qui ces Mrs. parlent. Je les trouve bien hardis, me dit-il tout bas, de vous faire quelque proposition

pour vos enfants ; avec qui veulent-ils que vous en fassiez ? Je vous supplie très-humblement de me le dire, je suis honteux du compliment qu'ils vous ont fait. L'on dressa une donation que je lui faisois du Duché de Montpensier & de la Souveraineté de Dombes, afin qu'il en pût prendre les qualités dans le contrat & la publication des bancs. Nous laissâmes ces gens faire ce que bon leur sembleroit, & nous entrâmes dans mon cabinet avec Mesdames de Nogent, de Rambures, de Gêvres, Guitri & la Hilliere. Je leur dis : Voilà Monsieur de Montpensier que je vous présente ; je vous prie de ne le plus appeller que de ce nom-là. Madame de Rambures, qui conte fort plaisamment, nous fit un conte sur ce qu'elle avoit remarqué que dans la quantité des filles & des femmes qui étoient venues me faire compliment, celles qui avoient la réputation d'être les amies particulieres de Mr. de Lauzun, s'étoient mises à genoux pour témoigner combien elles étoient sensibles à ce que je faisois pour lui, que quelques-unes m'avoient dit : Que vous êtes adorable ! quelles graces n'a-t-on pas à vous rendre ! & que sans songer à ce que je leur répondois, je leur avois dis : Je sais bien que vous l'aimez, continuez à le bien aimer, je vous

en ferai très-obligée; qu'enfin elles difoient ce qu'elles vouloient cacher, & que je leur faifois connoître que je favois ce qu'elles n'avoient ofé me dire, qu'il lui avoit femblé que la tête nous avoit tourné à toutes. Mr. de Lauzun écoutoit cette plaifanterie avec beaucoup d'impatience, qui lui fut extrêmement redoublée lorfque Me. de Rambures nomma une de ces Dames, qui m'avoient dit comme elle dînoit avec moi, qu'elle étoit fa parente; qu'elle viendroit fouvent me rendre fes devoirs, qu'elle avoit été fort eftomaquée lorfque je lui avois répondu : Il ne faut pas qu'il s'attende que je lui envoye chercher de la compagnie pour le divertir; que cette brufquerie avoit fait rire tout le monde. Nous rentrâmes dans la petite chambre, Mr. de Lauzun s'approcha de moi pour me dire : Il fembloit que vous ne vouliez pas être jaloufe; favez-vous bien, me dit-il, que cela feroit malhonnéte? Il eft bon de vous avertir qu'on y trouveroit à redire. Je lui répondis que c'étoit une queftion à traiter, que s'il vouloit demeurer à fouper, il me feroit plaifir, & que nous en parlerions à loifir. Il me répondit qu'il n'étoit pas affez mal avifé pour ofer prendre la liberté de manger avec moi; que fi notre affaire venoit à fe

rompre, il feroit inconfolable s'il avoit fait quelque action dont je puffe être blâmée. Il ne me fera pas reproché, me dit-il, que j'aye manqué de vous rendre tout le refpect que je vous dois. Après avoir fini mille proteftations de foumiffion qu'il me fit là-deffus, nous arrêtames que nous irions nous marier le lendemain à Conflans. Il s'en alla à huit heures, & à dix il m'envoya Baraille, qui m'apporta un billet de fa part, par lequel il me mandoit que Mr. de Richelieu lui avoit été dire que Madame fa femme avoit quelques mefures à garder auprès de la Reine, qu'il ne pouvoit me prêter fa maifon, qu'il en étoit bien-aife, parce qu'il lui avoit paru que j'avois quelque répugnance à y aller, que Mr. le Duc de Créquy lui avoit offert Epone, qu'il trouvoit cette maifon trop éloignée. Je dis à Baraille qu'il y avoit encore la difficulté qu'elle étoit dans le Diocefe de Chartres, que la Maréchale de Créquy en avoit une à Charenton qui feroit notre affaire. Je fis écrire mes qualités pour l'expédition des Bancs, il les emporta après que je l'eus entretenu quelque temps; c'étoit la premiere fois que je l'avois vu chez moi; & comme Mr. de Lauzun m'avoit dit qu'il viendroit loger au Luxembourg pour me

tenir compagnie les ſoirs, j'étois bien-aiſe de le faire demeurer quelque temps. Je me plaiſois extrêmement avec tous les gens pour qui il avoit de l'amitié ; & comme je ſavois que Baraille l'aimoit tendrement, je pris un très-grand plaiſir de me faire parler de lui.

Le Jeudi je me levai de bon matin; M^{e}. de Nogent me vint dire à dix heures qu'on n'avoit pas encore achevé le contrat, qu'il falloit de néceſſité remettre à nous marier au lendemain. Je lui dis qu'il falloit attendre au ſoir, parce que je ne voulois pas me marier un Vendredi. Ce retardement me donna un ſi ſenſible déplaiſir, qu'il me ſembla préjuger ce qui nous arriva. J'ai déja dit que Guilloire m'avoit ſupplié de le préſenter à M^{r}. de Lauzun, je le fis, il lui demanda encore plus de pardons qu'à moi, & le ſupplia très-humblement de lui accorder l'honneur de ſes bonnes graces, qu'il le ſerviroit avec plus de fidélité qu'homme du monde. Il lui dit : Vous avez eu raiſon de déſapprouver ce que Mademoiſelle vouloit faire, & en cela vous lui avez donné des marques d'une véritable affection; qu'il me ſervît bien, qu'il l'exhortoit de s'attacher à me bien plaire, que c'étoit le ſeul ſervice qu'il lui deman-

doit, & l'unique auquel il pouvoit être sensible.

Le Jeudi au soir, Mr. de Lauzun vint au Luxembourg, il étoit assez négligé, ainsi qu'il l'est ordinairement; il étoit si occupé des désagréments qu'il trouvoit en son chemin, que le soin qu'il prenoit de me les cacher faisoit qu'il ne pensoit guere à s'ajuster. Comme il se trouvoit beaucoup embarrassé du monde que j'avois chez moi, il me dit qu'il me supplioit d'aller aux Carmélites, afin de renvoyer les importuns, qu'il m'attendroit: au-lieu d'achever le chemin, je m'en revins de la porte du jardin, j'avois une grande impatience de nous voir seuls. Lorsque j'entrai dans ma chambre, je trouvai quelques Dames, qui comprirent qu'elles feroient bien de nous laisser parler d'affaires, nous nous mîmes à causer, je le voulus faire asseoir, il s'en défendit, & me supplia très-humblement de trouver bon qu'il me désobéît en cela. Il me disoit qu'il étoit toujours dans la crainte que je n'eusse quelque repentir de ce que je faisois, que peut-être, à l'heure que je parlois, je ne voulois faire l'affaire que parce que je l'avois déclarée; que comme c'étoit un engagement pour toute ma vie, il me demandoit en grace de passer par-dessus toutes for-

tes d'égards, & que le monde, au-lieu de condamner mon repentir, l'approuveroit extrêmement ; qu'en ſon particulier il auroit au moins cette conſolation de ne m'être pas un ſujet de chagrin, & qu'il ſeroit juſqu'à ſon dernier moment pénétré de gratitude des bonnes intentions que j'avois eues pour lui. Il me répéta : Si lorſque vous ſerez devant le Prêtre, il vous prend le moindre dégoût pour l'affaire, je vous ſupplie de tout mon cœur de la rompre. Je lui répondis : Et moi je vous conjure, Monſieur, de ne me plus tenir ce langage, à moins que vous n'ayiez vous-même envie de ne la pas faire par le peu d'amitié que vous avez pour moi. Il me répondit : Je ſuis tout comme je dois être, & je ne vous dis rien que je ne vous doive dire. Quoi ! lui dis-je, vous ne m'aimez point ? Il me répondit : C'eſt ce que je ne dirai point que lorſque je ſortirai de l'Egliſe, j'aimerois mieux être mort que de vous avoir fait connoître avant ce temps ce que j'ai dans le cœur pour vous. Nous réſolûmes ce que nous avions à faire. Je devois aller le lendemain à confeſſe, & partir à 4 heures pour être à ſix à Charenton chez la Maréchale de Créquy ; lui de ſon côté devoit ſe confeſſer aux Peres de la Doctrine Chrétienne.

Il me dit que Mr. Colbert porteroit le contrat de mariage au Roi, à la Reine & à Monſieur le Dauphin; que pour Monſieur & mes autres parents il n'y falloit pas ſonger par le déchaînement dans lequel ils étoient. L'on nous redit quelques contes que l'Archevêque de Reims avoit faits; ainſi nous prîmes réſolution que ce ne ſeroit pas lui qui nous marieroit, que nous prendrions le Curé de Charenton. Je lui dis: Comme vous êtes un homme extraordinaire en tout, ſi vous m'en croyez, lorſque la meſſe ſera finie, & que nous aurons épouſé, vous monterez en carroſſe, & vous vous en irez au coucher du Roi. Il ſe mit à rire, & ne voulut pas promettre de ſuivre ce conſeil. Après avoir cauſé très-long-temps, il s'en alla, & je me mis à pleurer ſans ſavoir pourquoi: il fut de ſon côté tout triſte; il ſembloit à nous voir, que nous avions un preſſentiment de ce qui nous devoit arriver. Toutes les Dames qui étoient-là ſe moquerent de nous; après qu'elles furent ſorties, il n'y avoit que Me. de Nogent avec moi; ſur les huit heures & demie, l'on me vint dire qu'un ordinaire du Roi demandoit à me parler. Il me dit que le Roi lui avoit commandé de me dire de l'aller trouver. Je lui demandai s'il jouoit, il me dit que

non, qu'il étoit chez Madame de Montespan, qu'il avoit ordre de l'aller avertir de l'heure que j'arriverois chez lui. Je lui dis que j'allois monter en carrosse. J'appellai Madame de Nogent pour lui dire que j'étois au désespoir, qu'il falloit que mon affaire fût rompue. Elle me répondit toute troublée : Ah! où est Mr. de Lauzun? Je m'en allai sans songer à rien, je passai à la Croix du Tiroir; l'Ordinaire qui m'avoit parlé, me vint dire que le Roi me mandoit d'aller droit à sa chambre, & de passer par la garderobe; cette précaution me parut d'un méchant augure. Lorsque je fus arrivée, je laissai Me. de Nogent dans mon carrosse; quand je fus dans la garderobe du Roi, Rochefort me dit: Attendez un moment; je vis qu'il faisoit entrer quelqu'un dans la chambre du Roi, qu'il ne vouloit pas que je visse; après cela il me dit d'entrer, on ferma la porte sur moi. Je trouvai le Roi seul, qui me parut triste. Il me dit : Je suis au désespoir de ce que j'ai à vous dire; l'on a établi dans le monde, me dit-il, que je vous sacrifiois pour faire la fortune de Mr. de Lauzun; cela me nuiroit dans les Pays étrangers, ainsi je ne dois pas souffrir que cette affaire s'acheve : j'avoue que vous aurez raison de vous plaindre

de moi, je comprends même que je ne dois pas trouver mauvais que vous vous emportiez. Je lui répondis : Ah ! Sire, que dites-vous ? je ne crois pas que vous puissiez avoir la cruauté de m'empêcher de faire une affaire à laquelle personne du monde que moi n'a aucune part. Je sais bien, lui dis-je, que je ne vous manquerai jamais de respect ; & quand je le voudrois faire, je sais encore avec plus de certitude que Mr. de Lauzun ne désobéiroit pas pour sa vie à vos ordres ; ainsi vous trouverez dans ma soumission & dans la sienne une grande sûreté. Je vous supplie très-humblement, lui dis-je, (& je me jettai à ses pieds) de ne me pas défendre de l'épouser. J'ai déja dit à V. M. que je ne pouvois trouver du repos, ni faire mon salut, si je ne passois le reste de ma vie avec un homme qui m'inspireroit tous les jours de nouvelles tendresses pour sa personne. Je lui dis que je le suppliois de me tuer plutôt que de me laisser en l'état où il m'alloit mettre. Je lui dis : V. M. sait combien de gens se sont révoltés contre cette affaire par la seule aversion qu'ils avoient pour Mr. de Lauzun, & par l'envie qu'ils ont d'avoir mon bien ; je lui ai déja fait connoître l'un & l'autre ; elle se souvient de quelle maniere elle m'a

voulu diſſuader de cette affaire. Mr. de Lauzun s'y eſt plus oppoſé que perſonne ; c'eſt moi ſeule qui ai ſoutenu contre votre ſentiment & contre le ſien, que je le pouvois faire ſans bleſſer ma gloire. Il y a des exemples que des ſœurs & des filles de Rois ont épouſé des particuliers moins grands Seigneurs que Mr. de Lauzun ; je lui en citai quelques-uns de ceux dont j'ai parlé, & lui dis : Il a de la naiſſance & du mérite plus que n'avoient ces gens-là ; il ne ſera donc malheureux, Sire, que parce que V. M. l'a honoré de ſes bonnes graces. Si V. M. veut faire un tel établiſſement, elle ſeroit plus à plaindre que les perſonnes de qualité de ſon Royaume, qui aiment & ſervent les gens qui ſont attachés à eux dans les occaſions où ils leur ſont utiles, & V. M. n'a aucune part à mon affaire : voudroit-elle ſur des relations inventées, abymer la fortune d'un homme, parce qu'il eſt plus attaché à ſa perſonne que les autres? Je vous ſupplie, lui dis-je encore une fois, de me tuer plutôt que de me défendre d'épouſer Mr. de Lauzun, qui de ſon côté ne ſeroit pas en ſûreté, puiſque les mêmes ennemis qui veulent détruire ſon élévation pourroient bien s'en prendre à ſa vie. Il me répondit de ne point me met-

tre en peine de lui, qu'il m'aſſuroit qu'on ne lui feroit rien. Je lui dis : Quoi ! une affaire où vous avez conſenti, qui eſt prête à s'exécuter, ſur laquelle vous vous êtes laiſſé ſurprendre, & vous voudriez que je trouvaſſe après cela de la ſûreté pour lui & pour moi? Cela ne ſe peut point. Je me jettai une ſeconde fois à ſes pieds, il ſe mit à genoux pour m'embraſſer, nous demeurâmes trois quarts d'heure les joues l'une contre l'autre ſans nous rien dire; il pleuroit d'un côté, & moi je fondois en larmes de l'autre. Il me dit : Pourquoi m'avez-vous donné le temps de faire des réflexions? Il falloit vous hâter. Je lui répondis : Hélas ! Sire, V. M. n'a jamais manqué de parole à perſonne du monde; aurois-je pu croire qu'elle commenceroit par moi & par Mr. de Lauzun, dans une occaſion où elle ne le peut faire que par une grande violence? Je lui dis : Sire, ſi vous m'ôtez Mr. de Lauzun, je ſuis trop heureuſe de mourir à vos pieds; je n'ai jamais rien aimé que lui, il mérite ſi fort la tendreſſe que j'ai pour lui par la conduite qu'il a tenue avec moi, & par le fidele attachement qu'il a pour votre perſonne, que je demande la vie à V. M., & la ſupplie de me laiſſer marier avec le plus honnête homme de ſon Royaume,

& celui qui vous aime de meilleur cœur. Son élévation me faisoit d'autant plus de plaisir, que je ne lui souhaitois de distinction que dans les occasions où il auroit été employé pour le service de V. M.; nous n'aurions eu, Sire, de dispute que celle de savoir lequel des deux vous aimeroit le plus tendrement; & vous voulez, Sire, me l'ôter? Je me mis à crier qu'il me tuât, que je lui pardonnerois ma mort plutôt que la séparation de tout ce que j'aimois au monde; qu'il me laissât vivre avec Mr. de Lauzun; qu'il ne pouvoit m'en séparer sans une grande dureté, & sans avoir à se reprocher devant Dieu de m'avoir fait une terrible violence. Dans ce moment-là j'entendis du bruit du côté de la porte de la Reine; je dis au Roi: A qui me sacrifiez-vous? Ne seroit-ce pas à Mr. le Prince? Seroit-il possible, lui dis-je, qu'après les obligations qu'il m'a, il voulût être spectateur de la plus vive douleur que j'aye jamais sentie? Si cela est, V. M. doit avoir horreur de son ingratitude; je lui ai sauvé la vie, il veut m'arracher la mienne par la séparation d'un homme qui n'a de défaut pour lui & pour tous ceux qui agissent aujourd'hui contre cette affaire, que celui de ne vouloir dépendre que de vous, &

de vous avoir uniquement pour maître. Le Roi me répondit : Ah, ma cousine, ne vous fâchez point ; l'obéissance que vous aurez pour moi dans une occasion aussi sensible que celle-ci l'est, me fera chercher les moyens d'adoucir votre douleur, par l'accord que je vous ferai de tout ce qui pourra vous faire plaisir. Je lui répondis : Rien ne m'en peut faire que mon mariage avec Mr. de Lauzun, & je ne sais pas, lui dis-je, ce que les Princes étrangers que vous avez cités diront de V. M., d'avoir donné sa parole, & de voir qu'on lui en fait manquer. Il me dit que l'on croiroit que je m'étois engagée trop légérement, qu'il m'avoit fait connoître le tort que je me faisois. Je lui répliquai : Ne vous y trompez pas, on y donnera une autre interprétation, & il sera désavantageux pour vos affaires d'avoir donné une parole à laquelle vous manquez. Je demande pardon à V. M., lui dis-je, si je ne puis m'empêcher de lui dire que tout ceci seroit honteux pour elle ; je la supplie de se rendre aux raisons qui la regardent, & d'être touchée de mes larmes. Il éleva sa voix de maniere qu'on lui entendit dire que les Rois devoient satisfaire le Public. Je lui dis : Je vois bien que vous vous y sacrifiez ; ceux qui vous font faire

ceci, se moqueront de vous. Il me répondit: Il est tard, vous n'avez plus rien à me dire, & je ne changerai pas de sentiment. Il m'embrassa & pleura. Je lui dis: Vous pleurez de compassion, vous êtes le maître de mon repos, vous avez pitié de moi, & vous n'avez pas la force de refuser aux autres le sacrifice que vous leur en faites. Ah! Sire, V. M. me tue, & elle se fait à elle-même le plus grand tort du monde. Je sortis sans regarder personne, pour courir chez moi y pleurer sans spectateurs.

Un moment après que j'y fus arrivée, Mrs. de Montauzier, Créqui, Guitri, & Mr. de Lauzun entrerent dans ma chambre. Lorsque je le vis, je me mis à crier de toute ma force que je ne me souciois plus de rien, que si je ne pouvois pas vivre avec lui, je voulois mourir. Mr. de Montauzier me dit: Le Roi nous a commandé d'amener Mr. de Lauzun pour vous remercier très-humblement de l'honneur que vous lui avez voulu faire, & pour vous dire de sa part qu'il est très-satisfait de vous & de lui; qu'il a remarqué dans votre douleur & dans la sienne une grande soumission pour ses ordres; que cela l'obligera à vous donner des marques de son amitié; qu'il auroit toujours pour vous la même considération qu'il a eue

jusqu'ici, & qu'il agiroit pour Mr. de Lauzun d'une maniere que j'aurois sujet d'être fort contente. Je ne lui avois répondu jusques-là que par mes larmes, & dans cet endroit je dis à Mr. de Montauzier : Il a beau faire, je ne serai jamais satisfaite s'il ne me donne Mr. de Lauzun; je ne puis trouver de repos séparée d'avec lui. Je me tournaï devers lui, & lui dis: Et vous, comment pouvez-vous vous accommoder de mon état? Et où trouverez-vous la force de soutenir le vôtre? Il me dit d'un grand sens-froid : Si vous m'en croyez, vous irez demain dîner avec le Roi, pour le remercier d'avoir rompu une affaire de laquelle vous vous seriez repentie dans quatre jours. Je lui répondis : Je ne suivrai pas votre conseil, je veux pleurer toute ma vie, & j'espere qu'elle sera assez courte, parce que je ne puis soutenir long-temps ma douleur. Je dis à ces Messieurs : Vous voulez bien que je lui parle en particulier; je le menai à ma ruelle, où je le vis pleurer avec beaucoup de plaisir : quoique je fusse persuadée qu'il se soutenoit par la force de son esprit, je ne laissois pas d'être fâchée de lui trouver trop de courage; il ne put jamais me dire un seul mot; à la fin je lui dis: Quoi! je ne vous verrai plus? Si cela est,

je mourrai de déſeſpoir. Comme il ne me répondit que par des larmes, nous retournâmes trouver ces Meſſieurs auxquels je ne dis pas un ſeul mot. Lorſqu'ils furent ſortis, je me mis au lit, où je reſtai vingt-quatre heures ſans parler, & ſans avoir preſqu'aucune connoiſſance : quand on me nommoit Mr. de Lauzun, je diſois, où eſt-il ? Et comme je ne voyois que ſes amis particuliers, je leur recommandois d'avoir ſoin de lui. Mr. de Créquy me vint voir, & me dit que le Roi avoit réſolu de me rendre viſite ; je le fis ſupplier de la remettre au lendemain. Lorſqu'il fut arrivé, je le fis prier de ne laiſſer entrer perſonne avec lui, que Mrs. de Créquy & de Rochefort : lorſqu'il entra, je me mis à crier de toute ma force, il m'embraſſa, & tint fort long-temps ſa joue contre la mienne : je lui diſois : Me pouvez-vous embraſſer ? Vous faites comme les ſinges qui étouffent leurs enfants dans leurs careſſes. Il me dit qu'il me prioit de me conſoler, qu'il m'aſſuroit qu'il vivroit avec moi d'une maniere que tous mes ennemis en ſeroient au déſeſpoir, qu'il approuvoit & eſtimoit ce que j'avois voulu faire, & qu'il étoit fâché que les bruits qu'il m'avoit dit avoir couru l'euſſent obligé d'en uſer comme il avoit

avoit fait. Je lui répondis que tout ce qui étoit dans le monde, & la vie même m'étoient indifférents ; que je ne voulois rien hors l'affaire en queſtion ; que s'il ne me l'accordoit point, il auroit à répondre devant Dieu de m'avoir fait mourir. Il me dit qu'il feroit des actes admirables pour Mr. de Lauzun : je lui dis que j'en ſerois très-touchée ; mais que ce qu'il me diſoit, & les biens qu'il me faiſoit eſpérer, n'étoient que des paroles, & que les maux que je ſentois étoient réels & fort ſenſibles ; que les mêmes gens qui lui avoient fait rétracter ſa parole, trouveroient bien le moyen de faire changer ſa bonne volonté ; que pour moi je ne changerois jamais ; & que ſi je ne pouvois point lui parler inceſſamment de Mr. de Lauzun, je le ſuppliois de ſe ſouvenir que je n'approcherois jamais de lui, & que je ne le regarderois de ma vie que pour le lui demander comme un bien qu'il m'avoit ôté, & qu'il étoit obligé en conſcience de me rendre. Je lui dis qu'on m'avoit aſſurée qu'il avoit dit que c'étoit une fantaiſie qui m'avoit priſe depuis trois jours, & qu'elle me paſſeroit de même. Il appella Mrs. de Créquy & de Rochefort pour leur dire que cela étoit inventé à plaiſir. Lorſqu'il ſortit, je lui dis que je le ſup-

pliois d'être perſuadé que le reſpect que j'avois pour lui, & la tendreſſe que j'avois pour Mr. de Lauzun, ne partiroient jamais de mon cœur.

Le Roi m'envoya dire par Mr. de Créquy que la Reine me vouloit venir voir, & que je lui fiſſe ſavoir ſi la viſite de Monſieur me feroit de la peine; que s'il y venoit, il ne me parleroit de rien. Lorſqu'il vint, j'étois ſur mon lit, il parla toujours de parfums, ſur leſquels je n'avois rien à lui répondre. Ma belle-mere & ma ſœur de Guiſe vouloient venir remplir un devoir extérieur, je ne voulus pas recevoir leur viſite. J'envoyai prier Me. de Monteſpan de me venir voir, je lui parlai pour qu'elle voulût bien ſe charger de repréſenter au Roi toutes les raiſons que je lui avois déja dites; elle me répondit très-honnêtement qu'elle le feroit. Me. la Ducheſſe de la Valliere étoit venue me voir pendant les trois premiers jours qu'on ſe réjouiſſoit du mariage de Mr. de Lauzun avec moi; elle m'avoit dit que mon procédé étoit digne d'une grande Princeſſe, qu'elle y étoit ſenſible, & pour moi, & pour Mr. de Lauzun qui étoit de ſes amis. Elle y revint lorſque l'affaire fut rompue, pour me dire que j'étois fort à plaindre, qu'après qu'une perſonne de ma qualité

avoit fait les pas que j'avois faits, & n'y avoit pas réussi, j'étois digne de pitié; que Mr. de Lauzun n'étoit pas à plaindre, parce que le Roi lui donneroit des dignités & du bien plus que je ne lui en aurois voulu donner; & que quand il ne se marieroit point, il n'en seroit que plus heureux. Ce discours me parut fort sot; ainsi je n'y fis aucune réponse. Me. de Longueville, quoique personne très-habile, fit un conte qui déplut au Roi; elle disoit que si pour plaire au Roi, j'avois voulu épouser un homme qu'il aimoit, je devois chérir le fils de Monsieur Colbert pour lui en faire encore mieux ma cour. Mesdames de Sévigni & de la Fayette, & une autre personne, pour faire leur cour à Me. de Longueville, avoient trouvé que c'étoit un bon mot, & disoient par-tout que ma conduite étoit à condamner. Le Roi dit à Mr. le Prince, qu'il savoit un très-mauvais gré à Madame sa sœur de le mêler dans ses conversations. Elle vint pour me voir dans le temps que je ne voyois personne, je lui fis refuser la porte; quelques gens vouloient désapprouver mon procédé, & le Roi dit que j'avois très-bien fait, que Me. de Longueville m'avoit désobligée dans son premier mouvement, que j'avois à son exem-

ple ſuivi les injures. J'avoue pourtant que je lui devois pardonner la douleur qu'elle avoit de ce que j'avois préféré Mr. de Lauzun à ſon fils.

Le lendemain que le Roi m'eut parlé pour rompre mon mariage, Mr. de Lauzun alla à ſix heures du matin chez Mr. Boucherat, pour le prier de me rapporter la donation que je lui avois faite du Duché de Montpenſier & de la Souveraineté de Dombes : ſon déſintéreſſement étoit ſi grand, qu'il ne voulut pas même recevoir cette marque de mon amitié. Il trouva que Guilloire y avoit été à minuit pour la retirer de ma part. Il ne m'en dit rien, & j'appris cette circonſtance de gens à qui Mr. Boucherat l'avoit contée. Depuis le commencement juſqu'à la fin, il porta de grandes longueurs à dreſſer le contrat, quoiqu'il n'y eût qu'à y mettre que je donnois généralement tout mon bien ſans en rien réſerver. Après lui avoir dit & redit que c'étoit-là mon intention, il ne laiſſa pas de me venir redemander s'il ne me laiſſeroit pas la maîtreſſe de quelques terres, ou d'une ſomme d'argent pour en pouvoir diſpoſer à ma mort. Je lui répondis que non, que je voulois tout remettre entre les mains de Mr. de Lauzun, qui donneroit lui-même ce qu'il trouveroit à

propos aux gens pour qui j'aurois eu de l'amitié, & aux domeſtiques qui m'auroient bien ſervie; que j'étois aſſurée qu'il s'en acquitteroit avec plus de régularité que moi. Enfin, je lui déclarai que je voulois abſolument lui donner tout ce que j'avois. Quoique j'euſſe décidé & donné mes ordres de cette maniere, & que je les euſſe pluſieurs fois répétés à Mr. Boucherat, il ne laiſſa pas d'envoyer un des gens de mon Conſeil, pour me dire de ſa part qu'il ſe croyoit obligé de m'avertir que je ne ſerois plus la maîtreſſe de rien quand je ſerois mariée, que j'y priſſe garde, que je devrois au moins me réſerver quelque bien, quand ce ne ſeroit même que pour faire des diſpoſitions pieuſes. Je lui écrivis un billet par lequel je lui mandai que de me donner à Mr. de Lauzun, c'étoit lui faire un préſent qui valoit mieux que tout mon bien: que je voulois abſolument qu'il en fût le maître; qu'à l'égard des diſpoſitions pieuſes, que c'étoit le meilleur ſervice que je puſſe rendre aux pauvres, parce que ſi j'étois libérale envers eux, Mr. de Lauzun leur ſeroit prodigue; que je ſavois qu'à un cœur fait comme le ſien il y avoit plutôt à craindre le trop que le trop peu, & que je ne ſerois jamais mieux la maîtreſſe de mon bien que

lorfque je lui aurois tout donné; que je le priois de dreffer mon contrat fur ce pied-là.

Je fus quelques jours à recevoir bien du monde; & comme je ne dormois, ne buvois, ni ne mangeois prefque point, je devins fort maigre : toutes les fois que j'étois feule, ou que quelque ami particulier de Mr. de Lauzun entroit, je me mettois à pleurer d'une maniere digne de compaffion; quelquefois je me confolois, & me difois à moi-même qu'à tous les événements de la vie, il y avoit du remede, hors à la mort; qu'il falloit donc me conferver, que ma foumiffion & celle de Mr. de Lauzun pourroit toucher le Roi, lorfqu'il feroit difculpé dans le Public du bruit que nos ennemis y avoient établi, qu'il m'avoit facrifiée pour récompenfer fon favori; que la douleur que je fentois, & celle que toute la France m'avoit vue, étoit une marque vifible que c'étoit moi feule qui avois voulu cette affaire. Ces réflexions ne me confolerent point; elles m'ôterent feulement la penfée de vouloir mourir, par l'efpérance dont je me flattois que le Roi m'accorderoit une feconde fois ce qu'il avoit déja confenti une premiere. Jamais douleur n'a été pareille à la mienne, il n'y a que Dieu feul qui l'ai pu com-

prendre, perſonne du monde ne ſauroit avoir rien ſenti de ſi douloureux; & comme il vouloit me faire revenir à lui par tout ce qu'il y avoit de plus pénible, toutes les circonſtances de mon affaire ſe tournerent d'une maniere que je ne pouvois regarder cela que comme un coup de la Providence ſur moi, & ce fut auſſi de ce côté-là que je voulus me fixer. Il n'étois pas encore temps, je n'avois pas aſſez ſouffert. Me. d'Epernon la Carmélite m'écrivit une lettre pour me demander de mes nouvelles. Je lui fis une réponſe qu'elle avoit gardée, & que je lui ai redemandée depuis quelque temps, afin de voir ce que je lui avois mandé; ainſi j'ai cru qu'il ſeroit auſſi bon d'en mettre ici la copie que d'en parler ſeulement, parce que cela ne repréſenteroit pas au naturel l'état dans lequel j'étois.

Copie de la Réponſe à Madame d'Epernon.

Je ſuis partie deux fois de ce lieu, pour vous aller dire que j'avois réſolu de me marier. J'étois perſuadée que vous ne déſapprouveriez pas que je fiſſe une action à laquelle il n'y alloit ni de mon honneur, ni de ma conſcience, & où il n'y avoit

que l'ambition de blessée; elle m'a si long-temps possédée, & elle m'a si maltraitée, que j'avois résolu de l'abandonner pour chercher mon repos. Je le trouvois dans la condition que j'avois choisie, par le mérite de la personne dont tous ses ennemis ne peuvent disconvenir. S'il avoit été connu de vous, je suis fort assurée qu'il vous auroit plu; il a la meilleure ame du monde, & le cœur le plus noble, il a su toucher le mien. Le Roi avoit consenti que je l'épousasse, après avoir fait tout son possible pour m'en détourner, sur l'attention qu'il fit combien ma résolution étoit forte & prise de long-temps; il avoit eu pitié de ma foiblesse, l'affaire avoit été jusqu'au point d'être faite, elle est finie de la maniere que vous voyez. Jugez par-là de ma juste douleur, & priez Dieu qu'il me console. Vous pouvez juger de l'état où je suis, & par combien d'endroits je suis blessée; je me recommande à vos bonnes prieres, & à celles de la mere Agnès. J'irai vous voir le plutôt que je pourrai; dites-lui que je suis contente au dernier point de la maniere avec laquelle le Maréchal de Bellefonds en a usé pour moi, je lui en serai obligée toute ma vie; je suis au désespoir d'avoir raison de ne devoir pas être de même pour Mad. d'Epernon.

J'écrivis cette lettre dans les premieres vingt-quatre heures de mon affliction, & c'est pour cela même que j'ai eu la curiosité de la vouloir voir, pour savoir ce que j'avois mandé dans un moment où je ne savois presque pas ce que je faisois. Me. d'Epernon envoya savoir comment je me portois, & me demander si j'aurois agréable qu'elle me vînt voir; je crois que je lui répondis qu'oui. Lorsqu'elle me rendit sa visite, elle me dit que je lui faisois pitié. Je ne lui répondis rien, & je suis persuadée que j'avois raison d'en avoir usé ainsi : c'étoit la femme du monde que j'avois la plus servie, & dans des occasions & des temps où elle n'avoit trouvé que moi d'amie : cependant elle m'avoit désobligée d'une maniere étrange; elle n'avoit gardé aucune mesure, cela avoit été porté dans un tel excès, que si j'avois pu être sensible pour une autre affaire que la mienne, j'aurois été vivement touchée de son ingratitude. Les personnes qui m'ont manqué dans cette occasion me reviennent souvent à l'esprit, & j'ai besoin de me servir du précepte de l'Evangile pour les regarder d'un sang froid; & la plupart du temps si je les laisse dans une espece d'indifférence, c'est parce que je suis assez occupée de Mr. de Lauzun,

pour oublier le bien & le mal qu'on m'a fait; je ne ſens dans mon cœur, à proprement parler, que ſon état & ſes ſouffrances.

Mr. de Lauzun m'envoya dire qu'il falloit que j'allaſſe à la Cour, que je faiſois mal de me tenir ſi long-temps éloignée du Roi. J'avois juſques-là raiſonné d'une autre maniere, je croyois qu'il étoit plus reſpectueux de ne me montrer pas devant lui, que ma douleur lui reprocheroit ce qu'il avoit fait contre moi : je lui avois dit dans les premiers mouvements, que je m'en irois pour ne remettre jamais le pied à la Cour; il m'avoit fort exhortée de ne le pas faire. Après avoir bien conteſté, je pris la réſolution d'aller aux Tuileries la veille de Noël : j'y arrivai comme le Roi étoit à la meſſe. Quand la Reine en fut revenue, elle me demanda comment je me portois. Lorſque je paſſai par l'endroit où le Roi m'avoit parlé, le ſouvenir de ce que j'avois appris dans cet endroit-là me ſaiſit tellement le cœur, que je faillis à tomber. Comme nous eûmes joint le Roi dans la galerie, au ſecond tour de la promenade que je fis avec lui, je me mis à pleurer d'une telle façon, que je fus contrainte de me mettre à une fenêtre, afin de ne pas donner la Comédie aux ſpec-

tateurs. Après que le Roi eut fini son tour, il revint tout seul droit à moi pour me dire : Je suis plus fâché que je ne saurois vous le dire ; votre état me fait une grande peine ; je vois bien, me dit-il, que c'est moi qui suis cause de vos larmes, je ne les condamne point, je trouve que vous avez raison de pleurer. Il me dit : Je ne sais que vous dire ; je vis avec plaisir qu'il alloit presque pleurer aussi-bien que moi. Comme je me trouve quelquefois trop sensible sur ce que j'écris, cela me fait oublier de placer quelques événements dans leur place ; ainsi je n'ai pas marqué que lorsque le Roi me fit l'honneur de me venir voir, je lui avois demandé de quelle maniere il desiroit que je vécusse avec Mr. de Lauzun ; qu'il me donneroit un mortel déplaisir s'il me défendoit de le voir ; que je ne laisserois pas cependant d'exécuter ses ordres là-dessus ; que je ne pourrois plus avoir de commerce qu'avec ses amis, parce que tous les miens m'avoient désobligée dans cette affaire ; que s'il y avoit quelque démarche dans ma conduite qui lui pût déplaire, ou qui dût nuire à Mr. de Lauzun, il me fît l'honneur de me prescrire ce que j'avois à faire ; qu'il me trouveroit une grande obéissance sur tout ce qu'il m'ordonneroit. Il me répondit :

Je ne vous défends point de le voir, il ne doit jamais oublier l'honneur que vous lui avez voulu faire, il seroit à blâmer s'il n'en avoit une grande reconnoissance, & s'il n'avoit toute sa vie un fidele attachement pour vous. Vous ne pouvez, me dit-il, mieux faire que de prendre ses avis dans toutes les affaires que vous aurez; vous ne sauriez, ajouta-t-il, prendre conseil d'un plus habile & d'un plus honnête homme que lui; je ne saurois mieux vous expliquer mes intentions que par ce discours. Je lui dis: Sire, puisque V. M. ne désapprouve pas que je le regarde comme mon premier ami, je suis trop heureuse, je n'aurai d'autre commerce qu'avec ses parents, & ses amis seront les miens: sur-tout, Sire, ne changez point là-dessus comme vous avez fait sur notre affaire. Je suis très-fâchée, lui dis-je, de vous faire ce reproche; V. M. ne sauroit condamner cette crainte, si elle veut bien se souvenir de l'état où les affaires ont été, & de celui où je les vois aujourd'hui.

Pour revenir à la galerie où j'ai commencé cette digression, le Roi me dit, comme il s'alloit mettre à table: Votre santé ne vous permet-elle pas de venir demain avec nous à Versailles? Je lui répondis que je n'étois pas en état de le

pouvoir ſuivre. Je fondois en larmes lorſque je traverſai ſon appartement, parce qu'il n'y avoit perſonne; je vis dans la ſalle des Gardes quelques Officiers qui pleuroient lorſqu'ils me virent paſſer; & lorſque j'arrivai au Luxembourg, il fallut me délacer & me jetter ſur un lit, je ne pouvois plus me ſoutenir. Mr. de Lauzun vint le ſoir me rendre une viſite, il étoit très-ajuſté, & entra dans ma chambre avec un air fort gai. Comme je n'avois avec moi que la Maréchale de Créquy & mes Filles, je me mis à crier lorſque je le vis, & mes larmes redoublerent ſi fort, que l'on crut que j'allois étouffer. Il fit tout ce qu'il put pour ſoutenir ſa mine gaye, la force lui manqua, il ne put pas retenir quelques larmes: nous allâmes cauſer à une fenêtre, j'avoue que j'étois ravie de le voir. Lorſque la cruauté que l'on venoit d'avoir pour nous me paſſoit dans la tête, je devenois comme morte: je lui diſois que tout ce qui étoit dans la vie changeoit, que peut-être le Roi auroit pitié de moi, & qu'il me permettroit de l'épouſer. Il me diſoit: Quoi! pouvez-vous croire ni penſer à cela? il faut ſe perſuader qu'il ne changera jamais de ſentiment. Nous fûmes bien deux heures à cauſer. Lorſqu'il

s'en alla, je recommençai à pleurer plus violemment que je n'avois fait, je n'eus pas la force d'aller à la Messe de minuit, je ne me trouvois pas assez tranquille pour pouvoir faire mes Dévotions. Il m'exhorta beaucoup à vouloir prendre quelque quiétude; il me faisoit des sermons sur l'abus du monde, qu'il falloit s'en détacher, que je ferois bien de me tourner du côté de Dieu, de me confesser, & de communier dans l'intention de lui demander la grace de me faire profiter de ce qui venoit de m'arriver. Comme il me trouvoit insensible à ce qu'il me disoit, & que je me laissois aller à ma douleur, il me dit qu'il ne reviendroit plus chez moi si je continuois à m'affliger; que si je voulois qu'il y vînt tous les jours, je devois cesser de pleurer. J'allai passer les Fêtes de Noël dans des Couvents; j'allai aux Carmélites de la rue du Bouloir, auxquelles je me plaignis de la maniere dont la Reine avoit agi dans mon affaire. Elles me parurent beaucoup honteuses, & ne savoient que me répondre; elles me disoient qu'elles en étoient au désespoir, & elles me firent de très-grandes amitiés. Deux jours après, je pris le deuil d'un enfant de Mr. l'Electeur de Baviere, personne ne s'en étoit avisé, & je ne le fis que pour n'avoir pas

de couleur après moi. J'allai aux Tuileries attendre Leurs Majeſtés, qui revinrent de Verſailles; le Roi me fit quelques honnêtetés, la Reine en vouloit faire de même; ils me demanderent de qui j'avois pris le deuil, je leur répondis que j'étois amie & parente de Mr. de Baviere.

Comme le premier jour de l'an, le Roi devoit aller aux Jéſuites de la rue St. Antoine, je me rendis aux Tuileries pour y accompagner la Reine; j'arrivai dans le moment qu'on s'alloit mettre à table, le Roi me demanda ſi j'avois dîné, je lui répondis qu'oui. Comme les violons commencerent à jouer, je m'en allai avec Me. de Rambures dans la chambre de la Reine, afin de ne les point entendre. Je n'y fus pas entrée, que je vis venir Mr. de Lauzun & Mr. de Guitri; je pouſſai la porte, & me mis à pleurer. Me. de Rambures lui fit une priere pour une perſonne qui avoit une affaire contre un de mes amis. Je dis tout haut: Je ne crois pas que Mr. de Lauzun veuille ſe charger d'une affaire pour laquelle j'aurois un intérêt oppoſé, il me dit que j'avois raiſon. Mes larmes redoublerent, & je me mis à fuir de peur que l'on ne me vît pleurer. Il me ſuivit, & me dit: Si vous continuez ainſi cette vie, je ne me trouverai jamais aux endroits

où vous ferez, & je demeurerai enfermé dans ma chambre. Il n'eut pas achevé de me dire cela, que les larmes lui vinrent aux yeux, de maniere qu'il fut obligé de s'en aller de son côté, & de me laisser seule. Lorsque le Roi revint de dîner, je fis tout mon possible pour ne plus pleurer, les larmes m'étoient devenues si familieres, que je n'étois pas un moment sans en verser, & toutes les fois que je voyois Mr. de Lauzun, je ne pouvois m'empêcher de crier.

Dans ce temps-là St. Gelais, qui avoit été fille de la Reine, & qui s'étoit faite Carmélite, étoit morte dans le couvent de la rue du Bouloir. Afin que cela n'empêchât pas la Reine d'y aller, on ne lui avoit pas dit la maladie dont elle étoit morte. Le Roi l'apprit, il pria la Reine de n'y plus aller. Il n'étoit pas possible d'excuser une faute de cette nature; la Reine y menoit souvent Mr. le Dauphin, il avoit été dans le hasard de prendre la petite-vérole. Je ne fus pas fort fâchée qu'elles eussent eu cette mortification, parce qu'on m'avoit dit que pour faire leur cour à Madame de Guise, elles avoient agi contre moi dans mon affaire, quoiqu'elles m'eussent bien fait des amitiés, & qu'elles eussent même con-

damné ce que la Reine avoit fait.

Il y eut tout l'hyver des ballets, je n'en manquai pas un, afin de ſuivre la Reine pour faire mon devoir avec plus d'éclat, parce qu'elle ne m'y avoit pas obligée. Je me mettois à côté de ſa chaiſe avec mes coëffes baiſſées, afin de mieux pleurer; je n'avois point d'autre application que celle d'y attendre Mr. de Lauzun qui y venoit ordinairement dans le temps qu'ils alloient finir; il ſe mettoit dans une loge vis-à-vis l'endroit où j'étois. Voilà comme étoient faits mes plaiſirs, je n'en trouvois à rien où il n'étoit pas, j'étois bien-aiſe lorſque je lui pouvois parler; & comme il me faiſoit la guerre ſur mes larmes, & qu'il me menaçoit de ne me plus approcher, ſi je pleurois davantage, l'envie que j'avois de le voir, & la crainte de lui déplaire avoient un ſi grand pouvoir ſur moi, que je n'oſois pleurer devant lui. Le Roi propoſa d'aller paſſer trois jours à Vincennes, où il y auroit bal & comédie les ſoirs qu'on iroit à la chaſſe, qu'on feroit dans les grands ajuſtements le premier jour, le lendemain les habits de chaſſe, & le troiſiéme en maſques. Cette ſorte d'habillement occupa beaucoup toutes les Dames & tous les Meſſieurs. Je ſuppliai très-humblement le Roi de me

diſpenſer d'y aller, que je n'étois pas en état de goûter ces divertiſſements. Il me dit qu'il vouloit abſolument que j'y allaſſe, & qu'il me défendoit d'aller à Eu, où je lui avois dit que j'irois paſſer tout le temps que dureroient ces plaiſirs. Mr. de Lauzun vint chez moi pour me faire prendre la réſolution de ſuivre les intentions du Roi; il me dit qu'il falloit que j'y paruſſe plus ajuſtée que les autres Dames, que l'on remarquoit que je me négligeois, que je devois faire comme j'avois accoutumé auparavant notre affaire. Je lui répondis qu'autrefois j'avois eu quelque envie de plaire à un petit homme, qu'on ne vouloit plus que je ſongeaſſe à lui. Il me dit là-deſſus : A propos, l'on m'a fait entendre que vous avez tenu de ſi jolis diſcours au Roi ſur cet homme, ſi vous vouliez me les apprendre, vous me feriez un très-grand plaiſir; quoique je ne ſois pas perſuadé que tout ce que vous lui avez conté ſoit vrai, je ne laiſſerois pas d'être bien-aiſe de vous en ouïr faire la relation. Il me tint mille diſcours badins & agréables là-deſſus, qui me faiſoient oublier ma douleur, & qui me la renouvelloient lorſque je ne fus plus avec lui, & je penſois au déplaiſir que je devois avoir de ne pouvoir paſ-

ſer tout ma vie avec une perſonne qui avoit plus de mérite & plus d'agrément que qui que ce ſoit que j'euſſe jamais vu, & un cœur bien au-deſſus des autres gens. Comme je faiſois toujours ce qu'il deſiroit, j'y allai, & je fis comme les Dames qui avoient de la joie, & je n'en avois que celle de le voir derriere tout le monde, où il ſe mettoit avec des habits ſi négligés, que je ne pus m'empêcher de lui dire que j'avois été fâchée de l'air craſſeux avec lequel il avoit paru; que ceux qui l'avoient vu comme cela, auroient condamné mon goût; que pour me faire honneur, je le priois de ſe décraſſer. Il ſe mit à rire, & me dit que rien ne convenoit mieux à ſon état que de ne ſonget à s'habiller que contre le froid. Je danſois une courante avec le Duc de Villeroi, il me prit une telle envie de pleurer, que je demeurai tout court au milieu de la ſalle. Le Roi ſe leva pour me venir chercher, il mit ſon chapeau devant moi, afin que tout le monde ne pût pas voir mes larmes; il dit tout haut : Ma couſine a des vapeurs. Mr. de Lauzun voulut faire ſemblant de n'en rien voir, il parut cependant ſi embarraſſé de mon état, que tout le monde le remarqua. Afin de faire comme les autres, le jour qu'on ſe maſqua, il ſe

montra un moment habillé en pélerin, & s'en alla ſans ſe faire connoître. Après qu'il eut quitté cette ſorte d'habit, il vint auprès de Madame de Cruſſol qui étoit auprès de moi, je le vis derriere elle, & je cauſai beaucoup avec lui. Les Miniſtres conſeillerent au Roi d'écrire une lettre à tous les Ambaſſadeurs qu'il avoit dans tous les pays étrangers, pour leur donner part des raiſons qu'il avoit eues de rompre mon affaire. Celui qui la propoſa, quoiqu'il y fît mettre des honnêtetés pour Mr. de Lauzun, ne laiſſa pas de voir qu'elle lui ſeroit déſavantageuſe, & ce n'étoit qu'à cette intention qu'elle fut envoyée, quoique celle du Roi ne fût que très-bonne. Dans les premiers jours que l'on me vit, des gens curieux me demanderent s'il y avoit long-temps que j'avois cette affaire dans la tête. Je répondis: Du voyage de Flandre, & qu'au Câtelet j'avois pris ma derniere réſolution; je diſois cela, parce que la Hilliere m'avoit dit que Mr. de Lauzun avoit conté à quelqu'un qu'il ne s'étoit apperçu de mes intentions qu'au Câtelet; ainſi je voulois me conformer à ſa réponſe, quoiqu'il y eût plus long-temps que je m'y étois déterminée.

Il arriva une terrible aventure chez

Monſieur le Prince. Me. ſa femme avoit toujours été mépriſée depuis la mort de Mr. le Cardinal de Richelieu; les mauvais traitements qu'on lui faiſoit redoublerent après le mariage de Monſieur le Duc, elle étoit réduite à ne voir perſonne. Un jour un garçon, qui avoit été ſon valet-de-pied, à qui elle avoit accoutumé de faire quelques largeſſes, entra dans ſa chambre pour lui demander de l'argent; ſa demande fut accompagnée de manieres qui firent croire qu'il avoit envie d'en prendre ou de s'en faire donner. Un Gentilhomme qui ſortoit d'être Page de Mr. le Duc, ſe querella avec l'autre, ſoit qu'il le regardât comme un voleur, ou qu'il fût fâché qu'il manquât de reſpect à Me. la Princeſſe; l'on n'en ſut pas la raiſon: ils mirent l'épée à la main l'un contre l'autre, Me. la Princeſſe les voulut ſéparer, & elle reçut un coup d'épée. Le bruit que cela fit attira du monde, le valet-de-pied & le Gentilhomme ſe ſauverent. L'Abbé Laîné, ſur l'avis qu'on avoit donné que le premier s'étoit ſauvé dans le Luxembourg, me vint demander permiſſion de le laiſſer prendre, il ne s'y trouva point, & il fut pris dans la Ville. On lui fit ſon procès; & lorſque Madame la Princeſſe fut guérie, Mr. le Prince la fit conduire

à Châteauroux qui eſt une de ſes maiſons. Elle y a été gardée très-long-temps en priſon, & à préſent on lui donne ſeulement la liberté de ſe promener dans la cour, toujours gardée par des gens que Mr. le Prince tient auprès d'elle. Mr. le Duc fut accuſé d'avoir conſeillé à Mr. le Prince le traitement que recevoit Madame ſa mere : il étoit bien-aiſe, à ce que l'on diſoit, d'avoir trouvé un prétexte de la mettre dans un lieu où elle feroit moins de dépenſe que dans le monde.

Guilloire avoit retiré, comme j'ai déja dit, la donation des mains de Mr. Boucherat ſans mon ordre, & avoit témoigné de la joie de la rupture de mon affaire, & continuoit de tenir une conduite qui m'étoit déſagréable. Je propoſai pluſieurs fois à Monſieur de Lauzun s'il ne trouveroit pas à propos que je le miſſe dehors. Comme j'ai déja dit, le Roi avoit approuvé que je le conſultaſſe ſur toutes mes affaires, ſouvent il me répondit que j'avois raiſon de m'en vouloir défaire, & d'autres fois il avoit la délicateſſe de ne pouvoir conſentir qu'un homme fût chaſſé de chez moi à cauſe de lui; il me diſoit qu'il ne vouloit pas être l'auteur de la perte de quelqu'un. Je lui dis que lorſque je l'avois pris, je m'étois

engagée de lui donner une récompenſe, que je la lui donnerois, & qu'il n'auroit pas raiſon de ſe plaindre que je lui euſſe fait aucune injuſtice. Il dit que ce que je propoſois étoit raiſonnable, & qu'il ſeroit injuſte s'il s'oppoſoit plus long-temps à me laiſſer défaire d'un homme qui me déplaiſoit; que cela lui faiſoit oublier ce qu'il m'avoit dit ſur la répugnance qu'il avoit eue d'être une occaſion de la perte de quelqu'un; que je ferois bien de parler de cette affaire à Mr. de Montauzier pour prendre ſon avis ſi je m'en déferois, & pour régler la récompenſe que je pourrois lui donner. Je lui en parlai; dans le commencement Mr. de Montauzier me dit que Guilloire lui avoit toujours paru un bon homme, qu'il ne pouvoit me conſeiller, & quelques jours après il me dit qu'il l'avoit trouvé un peu tracaſſier, qu'il croyoit que je ferois bien de le renvoyer.

Tous les gens que j'avois auprès de moi crurent que le Roi me défendroit de voir Mr. de Lauzun après avoir rompu mon affaire, & que Me. de Nogent ne viendroit plus au Luxembourg comme elle avoit accoutumé. Ainſi ils étoient bien ſurpris de voir que je ne changeois point de conduite. Segrais, qui avoit toujours

affectionné l'affaire de Mr. de Longueville, redoubla son espérance, & s'imaginoit que je changerois de résolution, & qu'au-lieu d'épouser Mr. de Lauzun, je ne ferois pas de difficulté de me marier avec l'autre. St. Germain, qui étoit mon Maître-d'Hôtel, s'étoit lié avec Me. d'Epernon, Me. de Rambures étoit dans leurs intérêts. Ainsi toutes les personnes qui étoient de cette caballe, alloient informer Me. de Puisieux de leurs intentions, & prenoient de ses leçons. Brays, dont j'ai parlé dans mes Mémoires, arriva le soir de la rupture de mon affaire, il prit le parti d'un homme sage; quoiqu'il eût été très-fâché que j'eusse épousé Mr. de Lauzun, il ne s'ouvrit à personne, & s'il a agi, ç'a été fort secretement. Mr. l'Archevêque de Paris, qui étoit Perefixe, mourut; le Roi remplit cette place du plus digne sujet de son Royaume, qui étoit Mr. l'Archevêque de Rouen, de la Maison de Chanvalon; c'est un homme d'un profond savoir.

La Cour partit le premier jour de Carême pour aller à Versailles; il y avoit eu un bal aux Tuileries, où Mesdames de Montespan & de la Valliere n'avoient point paru. L'on en démêla la raison le jour qu'on s'en alla. La derniere, mécon-

tente

tente de l'autre alla se jetter dans le Couvent des filles de Ste. Marie de Chaillot; le Roi y envoya Mr. de Lauzun & Mr. Colbert; le dernier la ramena avec lui. Le Roi & Me. de Montespan ne cesserent point de pleurer dans le carrosse, j'en fis de même, quoique pour une raison bien différente. Quand Me. de la Valliere fut arrivée, les larmes finirent; tout le monde avoit approuvé ce qu'elle avoit fait, & on disoit qu'elle en avoit usé sottement de revenir, qu'elle devoit demeurer, ou au moins prendre quelques mesures; elle revint comme elle s'en étoit allée. Bien des gens disoient que, quoique le Roi eût pleuré, il auroit été très-aise de s'en défaire dès ce temps-là : l'on parla bien différemment de cette retraite, des motifs & des gens que l'on accusoit de la lui avoir conseillée. Cette affaire m'étoit indifférente, je ne m'attachai point à en vouloir apprendre les particularités, outre que dans ces sortes d'affaires chacun dit son sentiment & fait son raisonnement à sa mode, sans presque jamais dire ni trouver les véritables raisons.

Comme nous fûmes retournés à St. Germain, Mr. l'Archevêque de Paris me vint voir, il avoit toujours été de mes amis, & l'étoit extrêmement de Mr. de Lauzun;

il me parloit souvent de la part qu'il avoit prise à notre malheur. Dans cette visite sans songer à rien, il me dit : Guilloire n'est donc plus à vous ? Je lui répondis que je ne l'avois pas encore renvoyé. Il me répliqua qu'il admiroit ma patience de l'avoir gardé après ce qu'il me venoit de faire. Je lui dis que je ne savois pas qu'il m'eût rien fait de nouveau. Il me répondit : Je croyois que Mr. de Lauzun vous eût informée de ce qu'il m'étoit venu dire. Je lui dis qu'au contraire il avoit des délicatesses là-dessus qui me faisoient pitié. Un jour il approuvoit que je m'en défisse, & le lendemain il m'exhortoit de le garder, & ne vouloit pas être l'auteur de la perte d'un homme. Il me dit : Il faut que Mr. de Lauzun ait un bon cœur. Cela me donna de la curiosité, je le priai de m'expliquer ce qu'il vouloit me dire. Il me répondit : Vous connoissez Masaumini, puisque c'est un Gentilhomme du Comté d'Eu ; il vint me dire que Guilloire & Segrais l'avoient prié de les mener chez moi ; comme il n'y avoit pas long-temps, me dit-il, que j'étois Archevêque, je crus qu'ils vouloient me faire un compliment, ainsi je lui répondis que ce seroit quand il voudroit : il vint le lendemain avec eux, je reçus leur visite dans mon lit.

Après qu'ils m'eurent fait leurs compliments, Guilloire me dit : Vous avez toujours eu tant de bonté pour Mademoiselle, & pris tant d'intérêt à tout ce qui la regarde, que je crois que vous voudrez bien continuer de lui dire vos sentiments dans une occasion qui est fort pressante par l'état pitoyable où elle est. Je lui répondis qu'il s'étoit passé des affaires désagréables pour vous, & qu'il me sembloit qu'on ne parloit plus de rien. Alors Guilloire me répondit : Ah ! Monseigneur, que dîtes-vous? Elle est plus entêtée de Mr. de Lauzun qu'elle ne l'a jamais été ; ce seroit, me dit-il, une œuvre digne de vous d'empêcher qu'elle ne vît plus cet homme. L'Archevêque continua à me dire qu'il avoit répondu que c'étoit au Roi à ordonner ce qu'il trouveroit à propos, & non pas à lui ; que là-dessus Guilloire avoit repris qu'il le croyoit obligé en conscience d'y mettre ordre ; qu'il lui avoit répliqué : Vous qui êtes auprès de Mademoiselle, pourquoi ne lui dites-vous point tous les cas de conscience que vous me faites imaginer? Que là-dessus Segrais, pour suppléer à la mémoire de Guilloire, avoit dit : Il y auroit, Monseigneur, un expédient, qui seroit d'envoyer Mr. de Lauzun Ambassadeur en Espagne ou en Angleterre, ou

bien commander les troupes dans quelques Provinces ; qu'il lui avoit répondu qu'il étoit mon très-humble serviteur en tout ce qui dépendroit de lui ; & que si je lui faisois l'honneur de le consulter sur ma conscience, il me donneroit ses avis avec plus de facilité que personne du monde ; que c'étoit son métier ; que pour ce qui regardoit ma conduite, il étoit persuadé que je n'avois besoin du secours de personne, parce que j'en savois plus que ceux à qui je demanderois conseil ; qu'à l'égard du Roi, il ne se mêloit point de lui donner de semblables avis ; que Mr. de Lauzun étoit de ses amis ; qu'il seroit très-fâché de lui rendre de mauvais offices ; qu'il ne vouloit pas juger de leurs intentions ; mais qu'il ne pouvoit pas s'empêcher de leur dire qu'ils portoient leur zele un peu trop loin : qu'ils allerent chez le Confesseur du Roi, parce qu'ils ne trouverent pas leur compte avec lui ; qu'ils lui tinrent les mêmes discours ; qu'un moment après leur conversation le Pere Ferrier l'étoit venu trouver pour lui dire qu'il en alloit parler au Roi & à Mr. de Lauzun, afin qu'on démêlât l'intention de ces deux Mrs. ; que de son côté il en avoit usé de même ; qu'il avoit été avertir Mr. de Lauzun, & dire au Roi la conduite & le

zele de ces deux perſonnages ; que le Roi les avoit extrêmement condamnés ; qu'il ne doutoit point que je ne les chaſſaſſe, & que c'étoit pour cela même qu'il avoit été ſurpris que je ne l'euſſe pas fait. Je lui dis : Vous avez raiſon de me blâmer de ne les avoir pas mis hors de chez moi ; j'ai ſujet de me plaindre de Mr. de Lauzun de ne m'avoir pas avertie. Voilà, lui dis-je, la premiere nouvelle que j'en ai appriſe. J'écrivis à Guilloire de dire à Ségrais de ſe retirer, que j'étois mécontente de lui. Le lendemain ils allerent tous deux chez Mr. de Paris lui dire qu'il les avoit perdus. Ségrais lui dit : Il n'y a encore que moi de chaſſé, Mr. Guilloire le ſera bientôt : il leur répondit qu'ils avoient parlé à d'autres gens qu'à lui. Il m'écrivit un billet pour me prier de ne le pas nommer. La premiere fois que je vis Mr. de Lauzun, après avoir ſu cette honnête conduite, je lui reprochai de m'avoir caché cette affaire ; il me répondit qu'il n'aimoit point à faire du mal, qu'ainſi il n'avoit pas voulu perdre ces Mrs. ; que s'il avoit contribué à les faire chaſſer, l'on diroit dans le monde qu'il faiſoit le maître chez moi, & qu'il y vouloit tout gouverner. Je lui dis : Plût à Dieu que vous le vouluſſiez faire ! je le

ſouhaiterois avec paſſion, & mes affaires en iroient mieux. Vous voudriez donc, me dit-il, que je chaſſe vos vieux domeſtiques, & je n'en aurois pas la force; il eſt vrai que les deux dont il eſt queſtion vous ont traitée un peu cavaliérement; le Pere Ferrier vous en pourra dire des nouvelles ſi vous voulez l'envoyer chercher. Il me dit : Vous voyez bien à préſent les raiſons pour leſquelles je n'oſois venir chez vous que rarement & en bonne compagnie. Mr. de Montauzier, qui s'étoit mis dans la tête de ſervir Ségrais, pria Mr. de Paris de me dire qu'il ne lui avoit point parlé, que c'étoit Guilloire qui avoit tout fait. Je dis à Mr. de Lauzun qu'ils étoient également coupables, que Guilloire avoit peu d'eſprit, qu'il n'avoit jamais inventé ce deſſein, que l'autre l'avoit projetté, & le lui avoit fait exécuter, que je ne garderois ni l'un ni l'autre, que je le conjurois de ſonger à me trouver un homme pour mettre à la place de Guilloire. Il me dit qu'il s'en informeroit, puiſque je lui en donnois la commiſſion. Deux jours après, je lui demandai s'il m'avoit trouvé quelqu'un; il me dit : L'on m'en a nommé deux ou trois, & ce ſont des hommes qui ont eu des attachements avec des gens qui ne vous ſont

pas agréables ; ainſi après avoir examiné celui qui vous feroit le plus propre, j'ai jetté les yeux ſur Rollinde : je ne le connois, me dit il, que pour l'avoir vu travailler dans une affaire que Mr. de Roquelaure avoit eue autrefois avec ſa Maiſon ; qu'il l'avoit accommodée avec tant d'équité, qu'il l'en avoit toujours eſtimé ; qu'il y avoit quelque temps qu'il avoit prié Mr. de Roquelaure de trouver bon qu'il examinât les affaires qu'il avoit eues avec Mr. ſon frere ; qu'il les avoit réglées avec beaucoup d'habileté ; que c'étoit un très-honnête homme, qui prendroit un grand ſoin de mes affaires, & que je ne pouvois les commettre entre les mains de perſonne qui eût plus de capacité ni un ſi grand ſavoir-faire que lui ; qu'il étoit perſuadé que Mr. de Roquelaure feroit bien-aiſe de me le donner lorſque je lui demanderois. Je lui répondis qu'il me feroit plaiſir ; que c'étoit juſtement l'homme qu'il me falloit ; que j'avois toujours aimé Mr. de Roquelaure ; que j'étois ravie de le prendre de ſa main. Guilloire quelques jours après me dit : Je ſais que Mr. de Lauzun vous veut donner Rollinde ; c'eſt un très-honnête homme, qui eſt très-habile ; vous ferez bien, me dit-il, de le mettre à la place de Loſſandie-

re. Le lendemain il alla trouver Pertuis qu'il ſavoit être des amis de Mr. de Lauzun, pour voir s'il ne pourroit point l'obliger de me parler pour lui. Quoiqu'il fît ſemblant de le diſſimuler, il voyoit bien que je prenois Rollinde pour le mettre à ſa place : jamais homme n'a fait tant de baſſeſſes, & n'a été ſi ſouple pour conſerver l'emploi qu'il avoit chez moi; quoi qu'il pût faire, je ne le voulus pas garder. Le lendemain de Pâques, Pertuis vint de la part de Mr. de Lauzun, me dire que le Roi lui avoit fait l'honneur de lui donner le Gouvernement de Berry, qui venoit de vaquer par la mort de Mr. de... il me manda auſſi que Mr. de Roquelaure étoit à St. Germain, que je l'envoyaſſe chercher pour lui demander Rollinde. Il vint chez moi comme je ſortois de table; je lui dis qu'il avoit un homme dont j'avois oui-dire beaucoup de bien pour ſa probité & ſa capacité, que j'avois un extrême beſoin d'avoir quelqu'un qui ſût rétablir mes affaires, parce qu'elles étoient en grand déſordre par les mal-habiles gens qui me les avoient faites, que je le priois de me le donner. Il me fit un diſcours d'une heure, auquel je ne compris rien; comme je le connoiſſois grand diſcoureur ſur la plus petite affaire, je le preſ-

ſai tant qu'il me promit de me l'amener le lendemain, ſans dire pourtant qu'il me le donneroit. Le ſoir je trouvai Mr. de Lauzun chez la Reine, à qui je fis mon compliment ſur le Gouvernement que le Roi venoit de lui donner; je m'approchai de lui, & lui dis tout bas : Je ne ſerai jamais contente de ce que le Roi ſait, que lorſqu'il m'aura donnée à vous; juſques-là, dis-je, je me trouverai inſenſible à toutes vos élevations. Il me répondit que mon ſouhait étoit trop obligeant, qu'il n'y pouvoit répondre que par une proſternation à mes genoux, & qu'il n'étoit pas dans un endroit pour l'oſer faire, qu'il me prioit pourtant d'être ſenſible à la bonté avec laquelle le Roi lui avoit donné ce Gouvernement.

Mr. de Roquelaure m'amena Rollinde, ainſi qu'il me l'avoit promis; je le fis demeurer avec moi, je lui parlai long-temps, & je fus fort contente de lui. Je le dis le lendemain à Monſieur de Lauzun, avec qui j'eus une longue converſation chez la Reine : il me dit qu'il avoit parlé au Roi, qu'il m'avoit conſeillé de prendre Rollinde, qu'il avoit approuvé ce choix. Cela me fit un ſenſible plaiſir, parce que j'ai toujours eu une extrême crainte de lui déplaire en quoi

que ce fût. Beloi régla le payement de Guilloire, auquel je fis donner ..... il s'en alla, ce qui donna un fensible déplaisir à mes gens qui ne s'étoient raillés avec lui que depuis mon affaire. Sœur Anne Marie Jesus, Carmélite, me parla de raccommoder Me. de Longueville avec moi, je ne voulus pas l'écouter; je le dis à Mr. de Lauzun, qui me dit que je n'avois pas bien fait, que je n'avois aucun fujet d'être fâchée contre elle, parce qu'elle n'avoit condamné ce que j'avois voulu faire que par l'amitié qu'elle avoit pour moi; qu'il defiroit avec paffion que je fuffe bien avec elle, afin que cela lui donnât occafion de voir Mr. de Longueville; qu'il avoit toujours été de fes amis, qu'il étoit fâché de ce que depuis mon affaire il ne lui parloit plus; qu'il ne l'avoit point trompé; au contraire, qu'un jour Mr. de Longueville voulut lui parler du deffein qu'il avoit de fe marier avec moi, qu'il avoit été dans un horrible embarras, qu'il n'en étoit forti que par l'arrivée d'un homme qui les avoit féparés; que fans cela il croyoit qu'il n'auroit pas eu la force de lui répondre fur une affaire à laquelle il étoit plus intéreffé que lui; pour éviter de fe trouver feul avec lui, il avoit donné ordre à fon valet de laiffer entrer tout le

monde; qu'un homme étoit arrivé dans le moment que Mr. de Longueville lui alloit déclarer ses intentions; que jamais temps ne lui avoit paru si long que celui qu'il avoit passé seul avec lui, parce qu'il avoit une répugnance naturelle à ne vouloir tromper personne. Il y eut un jubilé à Pâques : Sœur Anne-Marie m'écrivit un billet pour me proposer une seconde fois de me raccommoder avec Me. de Longueville; je lui fis réponse que je le voulois bien, que je la priois de lui dire qu'elle ne me parlât de rien, parce que la matiere m'étoit trop sensible. Il étoit parlé dans ma lettre du Roi, & il y avoit des endroits bien tendres pour Mr. de Lauzun, je la lui montrai devant que de l'envoyer, il la trouva très-bien : je la fis voir au Roi, afin qu'il vît ce que je disois de Mr. de Lauzun. Je me servis du prétexte que je ne voulois pas me réconcilier sans savoir s'il le trouveroit bon, & je n'agissois cependant ainsi que pour lui faire connoître que je n'avois pas changé de sentiment, ni diminué d'amitié pour Monsieur de Lauzun. J'allai le lendemain de Pâques à Paris; je mis pied à terre au grand couvent des Carmélites; Madame de Longueville y entra d'un côté, & moi de l'autre, nous nous embras-

fâmes. Elle me dit : C'eſt de très-bonne foi que je vous dis que je n'ai jamais eu intention de vous déſobliger, & je ſuis très-fâchée, me dit-elle, de ce que j'ai fait; nous nous mîmes à changer de diſcours. Après une aſſez longue converſation, nous nous ſéparâmes les meilleures amies du monde. Je lui dis que je m'étois fort répentie d'avoir refuſé la premiere propoſition que Sœur Marie m'avoit faite de me raccommoder, que j'en diſois ma coulpe, que je pouvois l'aſſurer qu'une perſonne qui n'avoit pas l'honneur d'être connue d'elle m'avoit fort blâmée, & m'avoit extrêmement preſſée de me réconcilier avec elle. Elle répondit avec des manieres fort honnêtes : Je lui ſuis bien obligée : depuis ce temps-là nous avons bien vécu enſemble : c'eſt une femme d'une grande piété & d'un mérite extraordinaire. Lorſque j'arrivai à Verſailles, je dis à Mr. de Longueville chez la Reine, je vis hier Me. votre mere; il me répondit qu'il en étoit très-aiſe : Mr. de Lauzun vint ſe mêler dans notre converſation, & ils ſe raccommoderent ſi bien, que Mr. de Longueville dit à Pertuis de le mener dîner avec lui, & ils y allerent enſemble. Après que j'eus rendu compte au Roi de ma réconciliation avec Me. de Longue-

ville, il témoigna à Mr. le Prince qu'il trouvoit à redire qu'il eût discontinué de me voir. Ainsi il me vint rendre visite; Monsieur le Duc & Madame la Duchesse en firent de même, & pas un d'eux ne me dit rien sur ce qui s'étoit passé. Monsieur de Lauzun me pressoit tous les jours de me raccommoder avec tout le monde, il me disoit que je devois mettre tous les ressentiments aux pieds de Notre Seigneur, & le remercier des graces qu'il m'avoit faites lorsqu'il avoit rompu cette affaire, de laquelle je me serois repentie. Je voyois bien qu'il me disoit cela pour me faire parler, afin de connoître l'état où j'étois pour lui. Je fus malade pendant huit jours à Paris : Mr. de Lauzun avoit soin d'envoyer tous les jours savoir de mes nouvelles; j'étois touchée & non contente de cette régularité, j'eusse été bien-aise qu'il y fût venu lui-même.

L'on partit pour aller faire un voyage en Flandres; quoique je ne fusse pas bien guérie, je ne laissai pas de suivre, je me trouvai fort mal à Chantilly; les pieds, les mains & les joues m'enflerent; mon Médecin me disoit toujours que ce n'étoit rien, que toute mon indisposition venoit de chagrin & d'une mélancolie noire. Il

n'eut pas beaucoup de peine à me le perſuader; l'état où j'avois été, celui où je me trouvois, auroient déréglé une ſanté plus forte que la mienne, il n'y aura perſonne qui ne le croye lorſqu'il penſera à tout ce que j'ai ſouffert. Mr. de Lauzun parut extrêmement inquiet de mon mal; & quoiqu'il ne voulût pas me faire connoître ſa peine de peur de m'affliger, je ne laiſſai pas de m'en appercevoir.

Nous ſéjournâmes à Chantilly, où il arriva un tragique accident. Un Maître-d'hôtel, qui avoit paru & qui étoit en réputation d'être un homme très-ſage, ſe tua, parce que Mr. le Prince s'étoit fâché d'un ſervice qui n'étoit pas arrivé à temps pour le ſouper du Roi.

Le lendemain nous allâmes coucher à Liancourt; lorſque j'y arrivai, je m'allai coucher. Le Roi le lendemain dans le carroſſe me demanda comment je me portois; & il me dit qu'il avoit vu le ſoir Me. de Nogent qui pleuroit, qu'il en avoit demandé la raiſon à Mlle. d'Elbœuf, qu'elle lui avoit répondu qu'on venoit de lui dire que j'étois hydropique, que je ne vivrois pas ſix mois. Je lui répondis que cela ne m'affligeoit point, que je ſavois bien d'où venoit mon mal.

Lorſque je renvoyai Guilloire, Mon-

ſieur me dit à table : Guilloire n'eſt plus à vous, vous avez pris Rollinde ; je lui dis qu'oui. Il me répliqua : Vous avez auſſi renvoyé Segrais, voilà bien des gens hors de chez vous ; Guilloire, me dit-il, eſt un honnête homme. Je lui dis : L'on fait chez ſoi ce que l'on veut. Le Roi ſe mit à ſourire, il voyoit bien que Monſieur vouloit parler, & que je lui avois coupé court. Le lendemain Monſieur ne ſe rebuta point de ce que je lui avois dit, il recommença à me parler, & me dit : Vous n'avez donc plus votre Confeſſeur ? Je lui dis qu'il étoit allé à ſon Abbaye ; c'eſt-à-dire, me dit-il, comme les chiens qu'on fouette ; je répondis que je croyois qu'il étoit obligé en conſcience d'y demeurer. Le Roi dit : Quand un Moine eſt hors de ſon couvent, il perd la tramontane, & ne fait plus ce qu'il fait ; il veut ſe mêler des affaires du monde ; ſi ma couſine l'a renvoyé chez lui, elle a bien fait. Le Roi fit taire Monſieur par cette petite repriſe ; j'avoue qu'il me fit un ſenſible plaiſir, parce que tout le monde connut qu'il approuvoit que je me défiſſe des gens qui m'avoient deſſervie dans l'affaire de Mr. de Lauzun, & qu'en même-temps il trouvoit bon que je priſſe ceux qu'il me donnoit. Mr. & Me. de Verneuil étoient

venus à Chantilly faire leur cour au Roi & à la Reine. Elle vint causer avec moi, & me parla de l'envie qu'elle avoit que Mr. de Verneuil donnât son Gouvernement de Languedoc à Mr. de Lauzun, qui donneroit le sien à Mr. le Duc de Sully son fils avec quelque autre récompense; que Mr. de Verneuil étoit vieux, ne pouvoit plus voyager, & seroit bien heureux de pouvoir remplir la place d'un aussi honnête homme que Mr. de Lauzun, qu'elle avoit beaucoup d'estime & d'amitié pour lui. Je la remerciai extrêmement de tout ce qu'elle me disoit là-dessus. Je comprenois qu'elle ne m'avoit tenu ce discours que pour me faire plaisir. Le lendemain nous ne fûmes pas plûtôt dans le carrosse, que Monsieur dit : J'ai oublié de demander à Me. de Verneuil s'il est vrai, comme le bruit en court, que son mari veut rendre le Gouvernement de Languedoc : personne ne répondit rien. Il s'adressa à moi, & me dit : C'est un beau Gouvernement, votre pere l'avoit. Le Roi dit : Il l'a eu parce qu'il se l'étoit fait donner pendant la Régence ; dans un autre temps, je ne le lui aurois pas accordé. Monsieur parla encore sans nommer Mr. de Lauzun, & l'on vit bien que c'étoit de lui qu'il vouloit parler. Le Roi répondit bien

obligeamment pour lui, quoiqu'il ne le nommât pas non plus que Monſieur. Je ſais bien que je fus fort ſatisfaite de ſa réponſe, & elle fit plaiſir à Monſieur de Lauzun.

Mon mal diminua dans la route; s'il eût continué, je m'en ſerois allée à Eu. Nous allâmes droit à Dunkerque, où le Roi occupoit ſon infanterie à des fortifications nouvelles qu'il y faiſoit faire. Mr. de Duras la commandoit; lorſque l'on paſſa à Montreuil, Mr. de Louvois rendit compte au Roi de l'état des troupes, & lui dit que la brigade des Gardes-du-Corps la plus foible & la moins bonne, étoit celle de St. Germain-Beaupré. Mr. de Lauzun ſe fâcha contre lui, & le menaça de le faire caſſer. Il vint ſe jetter à mes pieds pour me ſupplier de vouloir lui parler pour lui; je lui écrivis un billet pour le prier d'en avoir pitié, il fit ce que je deſirois, & il me ſupplia très-humblement de ne lui plus faire de pareilles recommandations, parce qu'il me devoit obéïr, & faire tout ce que je lui commanderois; que peut-être le Roi auroit raiſon de trouver mauvais qu'il agît d'une certaine maniere. Je lui répondis que je ne m'engagerois plus pour ce qui regarderoit le ſervice du Roi, & particuliérement ſa Com-

pagnie. La cavalerie qui montoit la garde devant la Maiſon du Roi, ſe mettoit en eſcadron vis-à-vis de mes fenêtres; lorſque c'étoit la compagnie de Mr. de Lauzun, j'étois fort ſoigneuſe de le regarder. Un jour je reprochai à Baraille qu'il ne venoit pas me faire ſa cour, comme les autres Officiers; un Samedi matin il vint avec une mine riante, je crus qu'il vouloit me parler, je l'appellai dans mon cabinet. Je fus ſurpriſe d'entendre dire à ce garçon, qui étoit toujours d'un grand ſens froid: Mr. de Lauzun a un habit neuf aujourd'hui, il n'eut jamais ſi bonne mine; quoique ſon habit ſoit uni, il eſt d'un bon air, & ſur-tout un ruban de couleur de roſe à ſa cravate qui m'a paru charmant; il doit monter à cheval pour une revue; j'ai cru vous en devoir donner avis, parce que vous ne feriez pas fâchée de voir qu'il n'a pas méchante mine à cheval. J'ai voulu lui dire ce matin que je venois vous faire cette relation, il m'a dit que j'étois un fou; vous verrez tantôt ſi je n'ai pas raiſon. Le plaiſir & la bonne amitié avec laquelle il me parloit, me toucherent ſenſiblement. Je m'en allai chez la Reine pour lui propoſer d'aller à cette revue: elle me dit qu'elle n'iroit point, je la trouvai fort opiniâtre dans cette réſolu-

tion. Je m'avisai de conseiller à Me. Colbert, qui étoit arrivée la veille, d'aller voir Mr. de Chevreuse son gendre à la tête des Chevaux-légers, qu'elle devoit dire à la Reine d'aller à la revue. Je me tourmentai tant, que la Reine se détermina à y aller, & j'eus le plaisir de voir ce ruban, qui me fit demeurer d'accord que Baraille avoit eu raison de me vanter l'air de l'habit, & de remarquer celui du ruban ; je lui fis signe que j'étois de son goût.

Comme la Duchesse d'Yorck étoit morte, & qu'il avoit couru un bruit que je m'allois marier avec le Duc d'Yorck, Mr. de Lauzun vint un soir chez moi ; j'entrai dans mon cabinet, il me dit : Je viens vous dire que si vous voulez épouser Monsieur le Duc d'Yorck, je supplierai le Roi de m'envoyer dès demain en Angleterre pour négocier ce mariage. Je ne souhaite rien tant au monde, me dit-il, que votre grandeur, & je ne serai jamais content que vous n'ayiez raison de le devoir être. Je ne suis propre, ajouta-t-il, qu'à vous rendre de médiocres services, je serois un ingrat & un fort malhonnête homme si je négligeois une occasion comme celle-là. Il me supplia de lui dire mes sentiments sincérement, & d'être persuadée qu'il exécuteroit mes or-

dres avec beaucoup de fidélité ; que je lui diſſe ce que je penſois là-deſſus. Je lui répondis : Ce que je penſe? Rien qu'à vous, lui dis-je, & je ne ſuis occupée au monde qu'à chercher un moment pour parler au Roi, & pour lui dire qu'après tout ce qui s'eſt paſſé & tout ce qu'on a vu de moi, il ne doit pas craindre que le Public & les particuliers puiſſent croire qu'il m'ait ſacrifiée s'il me permettoit de vous épouſer ; je ſuis perſuadée qu'il ſera touché de ce que je lui dirai. Voilà, Monſieur, encore une fois, lui dis-je, ce que je penſe. Il ſe jetta à mes pieds, & y demeura long-temps ſans me rien dire : je fus tentée de le relever. Après avoir ſurmonté cette envie, je me retirai en un coin de mon cabinet, il demeura au milieu, & ſe tint toujours à genoux. Il me dit : Voilà où je voudrois paſſer ma vie pour reconnoître ce que vous venez de me dire, & je ne ſuis pas aſſez heureux pour cela ; je ne dois ſonger à rien de tout ce que peut faire le Roi, ainſi je n'ai rien que la mort à ſouhaiter. Je me mis à pleurer, il ſe releva, & s'en alla.

Mr. Colbert, l'Ambaſſadeur en Angleterre, me vint voir ; il me dit, que lorſque mon affaire avec Mr. de Lauzun s'étoit rompue, le Roi & toutes les perſon-

nes de qualité d'Anglererre en avoient été fâchés par l'estime qu'on faisoit de lui ; que le Roi d'Angleterre lui avoit dit : Il faut que je fasse bien du cas de Mr. de Lauzun, & que je sois bien persuadé de son mérite, de n'être pas fâché que Mademoiselle l'ait préféré à moi ; qu'il sentoit qu'il auroit été au désespoir si j'avois épousé quelque autre personne ; que pour lui il en avoit été fort aise. Mr. le Duc de Buckingham, qui étoit de ses amis, vint voir le Roi. Il me dit, que si je voulois faire agir le Roi d'Angleterre, il s'estimeroit fort heureux de me pouvoir faire quelque plaisir : je lui dis que je ne voulois avoir d'obligation qu'au Roi.

Lorsque les travaux de Dunkerque furent finis, on alla travailler à Tonrnai & à Ath. Mr. de Lauzun m'envoya dire un matin qu'il s'en alloit à Bruxelles ; je répondis à Pertuis, qui m'étoit venu demander de sa part si j'avois quelque ordre à lui donner, & qu'il me demandoit pardon s'il ne venoit pas prendre congé de moi, que je le priois de ne point partir sans me voir : cependant il s'en alla sans que je le visse. Monsieur eut envie d'aller à Enguien voir un des plus beaux jardins du monde, j'eus la même curio-

ſité que lui. Comme nous y arrivâmes, Mr. de Lauzun & Guitri y paſſerent à leur retour de Bruxelles dans le carroſſe de Valentinois qui n'avoit pas de livrées ; ainſi je crois que perſonne ne les vit que moi. Le Comte de Charni m'y vint voir, Monſieur lui fit mille amitiés. Nous étions tellement entêtés de la beauté de ce jardin, qu'après en avoir parlé comme d'un miracle, tout le monde eut envie d'y aller ; les Miniſtres y allerent, & en revinrent enchantés. Le Roi y vouloit aller ; les Eſpagnols eurent la malhonnêteté de faire mettre une garniſon dans la Ville & dans le château ; cela l'empêcha d'y aller. Le ſoir que je fus de retour d'Enguien, je vis Mr. de Lauzun chez la Reine ; il me conta ſon voyage de Flandres, je lui reprochai d'être parti ſans me dire adieu ; je voulois me fâcher contre lui, & tout auſſi-tôt que je le voyois, je n'avois plus la force de me mettre en colere. Je lui dis qu'il étoit tout comme le jardin d'Enguien, qu'il enchantoit les gens toutes les fois qu'on le regardoit, qu'on ne pouvoit ni en imiter la beauté ni la connoître ; j'étois en diſpoſition de le gronder, il m'en ôta l'envie par des manieres que je ne pouvois concevoir, & que je ne ſaurois dépeindre, tant il les a ſingulieres.

A propos de ce voyage, devant que notre affaire fût rompue, il me disoit que pendant la paix il iroit visiter les places de Flandres & de Hollande; que cela lui pourroit être utile dans la guerre; & comme il m'entretenoit, que quand il y seroit, pour qu'on ne pût pas blâmer le choix que j'avois fait de lui, il seroit obligé d'y agir d'une maniere toute extraordinaire; que s'il y étoit tué, l'on diroit: Mademoiselle avoit raison de l'estimer. Toutes les fois que je pensois à cela & à sa séparation pour ce voyage de Hollande, je me mettois à pleurer, & bien souvent il me répétoit le même discours, afin d'avoir le plaisir de me voir attendrie. Comme il m'avoit extrêmement entretenue qu'il ne se soucioit plus des plaisirs, & qu'il y avoit fort long-temps qu'il n'avoit eu aucun entêtement, je lui dis un jour par hasard que j'avois bien su de ses nouvelles, & que l'indifférence laquelle il m'avoit voulu persuader qu'il avoit pour toutes les Dames n'étoit pas vraie. Il me répondit: Ce sont des chapitres qu'il ne vous seroit pas honnête de traiter. Je voudrois, me dit-il, que tout le monde se déchaînât contre moi, qu'on vous apprît toutes mes foiblesses, mes bisarreries & mes inégalités, afin que vous

puissiez vous dégoûter & rompre l'affaire, ou être en état de n'avoir rien à apprendre de nouveau ; & lorsque vous voudrez vous fâcher, je puisse vous dire : L'on vous avoit avertie, pourquoi avez-vous voulu de moi ? Je vous dis ceci, me disoit-il, parce que je sais que dans votre colere vous ne manquerez jamais de vous mettre sur la différence de votre qualité à la mienne, sur quoi je n'aurois rien à répondre. Je lui dis : Pardonnez-moi si je m'avise de vous faire quelques reproches là-dessus, je vous permets de me dire : Si j'étois Roi ou Empereur, je ne vous aurois pas épousée, parce que vous avez quarante-trois ans ; ainsi nous demeurons quittes l'un de l'autre. Il me disoit : Lorsqu'on vous viendra faire un conte de moi, vous ne me nommerez pas les gens qui vous auront parlé, cette résolution durera deux jours ; lorsque vous aurez boudé deux fois vingt-quatre heures, & que j'en aurai été bien inquiet, vous me direz le nom de celui ou de celle qui aura été assez charitable pour me vouloir brouiller avec vous ; nous nous raccommoderons aisément, & serons bien ensemble jusqu'à une nouvelle relation ; & c'est pour cela même que je desirerois qu'on voulût vous dire dès à présent toutes mes méchantes qualités.

nés. Il se mit après cela à se dépeindre comme un homme chagrin, colere & emporté. Je lui répondis : Je suis toute faite comme vous ; ainsi je crois que nous nous battrons souvent, & que nous nous raccommoderons de même. Voilà de quoi nous nous entretenions pendant les trois jours que nous attendions le moment d'aller épouser.

Le Roi résolut d'aller visiter les fortifications de Charleroi. Comme je m'en allois souper la veille du jour que l'on devoit partir, je vis Mr. de Lauzun sur la porte de la chambre du Roi, qui s'approcha de moi pour me dire : Avez-vous quelque ordre à me donner ? Il me répéta trois ou quatre fois le même discours, que je crus être une plaisanterie, je passai sans lui rien dire. Le lendemain dans le carrosse, le Roi dit : Mr. de Lauzun & Guitri m'ont demandé congé d'aller en Hollande. Monsieur lui répondit : Pourquoi sont-ils revenus de Bruxelles & d'Anvers sans y aller ? Le Roi dit : Je n'en sais rien, ils ne feront pas long-temps dans ce voyage, parce que Mr. de Lauzun doit entrer en quartier. Ce fut alors que je vis que le congé de Mr. de Lauzun étoit sérieux. Le soir en arrivant à Binche, où l'on alla coucher, je vis la Compagnie de Lauzun en

garde devant la porte du Roi; & comme Baraille n'y parut point, j'envoyai ſavoir où il étoit; l'on me vint dire que depuis quatre jours il étoit parti du camp, qu'on ne ſavoit où il étoit allé, qu'il avoit dit qu'il avoit encore une affaire preſſée à Paris, qu'il s'en étoit allé en poſte afin d'être plutôt de retour. J'envoyai dire à la Hilliere de me venir parler: je lui contai comme Mr. de Lauzun avoit pris congé de moi par maniere de badinage, que ce voyage me mettoit en peine, que je croyois qu'il y avoit quelque myſtere. Nous trouvâmes Charleroi en aſſez bon état, quoiqu'il ne fût pas encore achevé. La Reine alla ſe promener à Faraine, maiſon du Comte de Buquoi: le jardin, quoique moins beau que celui d'Enguien, me parut extrêmement propre & bien ordonné. A notre retour, la Reine paſſa à un Couvent de Cordeliers; comme ils avoient oui-dire qu'elle aimoit les Saluts, lorſqu'elle arriva à l'Egliſe à midi, ils dirent Complies, & enſuite le Salut. Je leur dis, mes Peres, vous avez dit Vêpres de bonne heure. Ils me répondirent qu'ils ne les avoient pas commencées, qu'ils avoient dit Complies & le Salut, afin de ne pas ennuyer la Reine. Le lendemain nous paſsâmes à Mariemont, qui eſt une maiſon de plaiſance du

Roi d'Espagne, que la Reine d'Hongrie, sœur de Charles V, a fait bâtir ; c'est un lieu où l'Infante Isabelle se plaisoit extrêmement ; & quoiqu'elle soit à 9 lieues de Bruxelles, elle y venoit souvent prendre l'air ; il y doit être très-bon, parce que la maison est bâtie sur la hauteur. C'est un petit château de pierres blanches, dont la cour est irréguliere ; le dedans est fort logeable par de petites pieces de plain-pied avec des terrasses, des parterres, & de grands buis qui représentent différentes figures de bêtes, de gens & de carrosses. Quoique cela soit extraordinaire & peu en usage, je ne laissai pas d'y trouver une espece de beauté qui fait plaisir à voir. Nous allâmes coucher à Binche ; l'on parla d'aller le lendemain à Mons entendre chanter la Messe aux Chanoinesses ; Mesdames de Montespan & de la Valliere y vouloient aller ; & lorsque j'en eus demandé la permission au Roi, elles changerent de sentiment. Le Roi me dit que je devois faire écrire au Duc d'Arscot par Courtin qui étoit de ses amis, pour lui dire que la Maréchale d'Humieres iroit à Mons, que je serois dans son carrosse comme une personne inconnue. Il me dit qu'il falloit attendre sa réponse, qu'il pourroit bien me refuser la porte, que son voyage

de Charleroi avoit tellement épouvanté les Espagnols, qu'ils avoient fait porter toute la nuit passée de l'infanterie en croupe pour la jetter dans la Ville. Le Duc d'Arscot manda que j'étois la maîtresse, & qu'il me traiteroit en inconnue, puisque je le souhaitois.

Je partis le lendemain dans le carrosse de la Maréchale d'Humieres, je menai avec moi les Duchesses de Créquy & de Chevreuse, la Marquise de Thianges, les Comtesses de Nogent & de St. Aignan: dans un autre carrosse étoient Châtillon, Milan[illegible]on, Câtillon, & du Cambout, qui étoient les quatre filles que j'avois dans ce temps-là; celles de la Reine étoient dans le leur avec leur gouvernante. Mrs. de Bouillon, Longueville, & beaucoup d'autres gens de qualité, vinrent avec moi; Mr. de Guise suivit; & comme je ne le voyois point, il fut fort embarrassé toute la journée. J'avois dit au Roi que j'irois dîner avec lui à une lieue de Mons: la Maréchale d'Humieres nous dit qu'il y avoit un Couvent de Filles de Ste. Marie, dans lequel je trouverois des Françoises; qu'il y avoit même une Religieuse du Couvent de la rue St. Jacques de Paris, que je ferois bien d'y aller dîner. Je répondis que si j'avois su cela, j'y aurois envoyé

mes Officiers. La Ducheſſe de Créquy & Me. de Thianges dirent qu'il y avoit plaiſir de manger mal le matin pour en mieux ſouper le ſoir. La Maréchale d'Humieres répondit : Je crois que j'y trouverai quelques Officiers à moi qui ne nous laiſſeront pas mourir de faim ; ils y ſont venus, dit-elle, par haſard ; quoiqu'elle voulût faire comprendre qu'elle avoit penſé à me donner à dîner, quelque air myſtérieux que pût avoir ſon diſcours, perſonne ne compta ſur ſon repas. Lorſque nous arrivâmes à l'Egliſe, le Duc d'Arſcot vint au-devant de Madame la Maréchale d'Humieres, accompagné de quantité de gens de qualité qui avoient leurs régiments en garniſon dans la place ; il la prit par la main, & la mena dans le Chœur, & lui montra une place où il y avoit un grand drap de pied & des carreaux. Il lui dit : Voilà où ſe mettent les Rois ; je pris ma courſe, & m'en allai à l'autre bout du Chœur : j'oubliai que je devois être inconnue, je pris un ſeul carreau qui y étoit, je n'en laiſſai point aux autres Dames qui vinrent ſe mettre autour de moi. Mr. le Duc d'Arſcot demanda s'il m'oſeroit parler : Je dis qu'il le pouvoit. Il s'approcha de moi, & me dit que lorſque la Reine ſauroit que j'avois été dans ſes Etats, &

que l'on ne m'y auroit pas rendu ce qui m'étoit dû, elle feroit fort fâchée, & que le Gouverneur de Flandres le blâmeroit de m'avoir obéi, qu'il n'ofoit rien faire contre mes ordres. Il me demanda fi je trouverois bon que fa femme me vînt voir, je lui répondis qu'elle me feroit plaifir. Lorfqu'elle arriva, elle falua la Maréchale d'Humieres & les autres Dames, & finit par moi : c'eft une Efpagnole qui a été nourrie Dame du Palais, âgée & point belle. Les Chanoineffes vinrent les unes après les autres; Mlle. d'Epinoi, que je connoiffois, me vint faluer, & Mlle. de Nanteuil dont j'ai fort ouï parler au Marquis d'Efcars, qui l'avoit voulu époufer dans le temps qu'il étoit en Flandres avec Mr. le Prince. Comme la foule étoit grande, la Maréchale d'Humieres dit à Mr. le Duc d'Arfcot de vouloir faire ranger le monde. Il lui répondit qu'il avoit cru qu'il étoit plus refpectueux de ne pas mener fes Gardes avec lui, il les envoya chercher. L'habit des Chanoineffes eft très-beau; il y en a de trois âges, d'anciennes, de jeunes, & d'enfants de 5 à 6 ans : il y en avoit deux âgées de fept ans, qui étoient très-jolies, & qui vouloient me fuivre, tant elles avoient pris de l'amitié pour moi; l'une étoit fille du

Marquis de Richebourg, frere du Prince d'Epinoi, & l'autre du Prince de ....; je voulois les mettre dans ma poche pour les porter à la Cour de France; ainſi elles ne vouloient plus me quitter. Toutes les Chanoineſſes vieilles & jeunes ſont des perſonnes de la premiere qualité; elles ont un habit & un air très-majeſtueux, lorſqu'elles font l'Office. Après que la Meſſe fut finie, nous allâmes aux Filles de Ste. Marie. La Ducheſſe d'Arſcot preſſa extrêmement Me. la Maréchale d'Humieres d'aller dîner chez elle, ſon mari dit qu'il ſerviroit de guide. Elle la refuſa : il vint nous conduire à cheval à la portiere de notre carroſſe. Comme les Filles de Ste. Marie ſont dans une place, nous y trouvâmes la plus grande partie des troupes qui étoient en bataille; les Officiers ſaluerent la Maréchale d'Humieres, & le Comte de Bertin, frere du Duc de Bournonville, étoit à la tête. Cette infanterie parut méchante, il y avoit beaucoup de jeunes Eſpagnols nouvellement venus & mal vêtus : comme j'étois accoutumée à voir de beaux hommes dans l'armée du Roi, ces ſoldats me parurent de plus mauvaiſe mine.

Nous entrâmes dans le Couvent; le Duc d'Arſcot me demanda ſi je trouvois

bon que ſa femme me vînt voir l'après-dînée, je lui dis qu'elle le pouvoit. Pendant que nous entendions la Meſſe, les Filles de Ste. Marie avoient envoyé dire à Me. la Maréchale d'Humieres qu'elles n'oſeroient la laiſſer entrer dans leur Couvent; Mr. d'Arſcot qui entendit ce compliment, leur envoya dire que j'avois le même pouvoir à Mons qu'à Paris, que les perſonnes de ma qualité portoient leurs privileges par-tout où elles alloient. Comme nous fûmes dans le Couvent, Me. de Thianges fut curieuſe de s'informer ſi les Officiers de la Maréchale d'Humieres avoient préparé un bon dîner; il ſe trouva malheureuſement qu'ils n'y étoient point venus : elle ne laiſſa pas de nous donner un léger repas, qui réjouit la compagnie par tout ce que Me. de Thianges dit à la Maréchale d'Humieres. Me. la Ducheſſe d'Arſcot me vint voir dans le Couvent; les Religieuſes diſoient entr'elles : Il faut que Mademoiſelle ſoit une grande Dame, puiſque Me. la Gouvernante lui vient rendre viſite, & qu'elle eſt aſſiſe dans un fauteuil, & elle ſur un petit ſiege. Tout le Chapitre des Chanoineſſes vint en corps avec les habits d'Egliſe, elles me ſaluerent l'une après l'autre; l'ancienne me fit un compliment pour me re-

mercier de l'honneur que je leur avois fait, & me dirent qu'elles en chargeroient leur regiſtre pour ſervir d'un titre glorieux à leur Chapitre : elles parurent être bien ſenſibles aux louanges que je leur donnois. Le Duc d'Arſcot me vint voir au parloir, il me préſenta tous les Officiers qu'il avoit avec lui ; je demandai au frere du Prince de Bournonville de ſes nouvelles, & je lui en dis de celles du Duc que j'ai déja dit avoir été Gouverneur de Paris. Je dis à Mr. le Duc d'Arſcot, que j'avois trouvé ſon jardin d'Enguien le plus beau du monde : ſa femme me parla extrêmement de la Reine, & me dit qu'elle avoit l'honneur d'en être connue. Le Duc d'Arſcot vint m'accompagner juſques hors les portes. Je lui avois dit, lorſque j'entrai dans la Ville, que je le priois de prendre des précautions pour que les valets François, & d'autres gens qui m'avoient voulu ſuivre, ne fiſſent quelques déſordres ; il me répondit bien honnêtement qu'il ne pouvoit rien arriver où j'étois.

Le ſoir je rendis compte au Roi de tout ce que je viens d'écrire ; il me dit : J'arrivois dans le camp lorſque vous êtes ſortie : J'ai entendu, me dit-il, tirer le canon ; j'ai jugé que le Gouverneur vous avoit traitée en inconnue juſqu'à ce que vous

ayiez été hors de la ville. J'ai dit : Voilà ma coufine qui fort de Mons, le Gouverneur a fait le perfonnage d'un habile homme, il l'a traitée dans la place comme une inconnue parce qu'elle le vouloit ; & lorfqu'elle n'a plus été en état de lui défendre de ne pas rendre des honneurs, il lui en a voulu faire. Il le loua extrêmement, & trouva que je m'étois bien conduite avec lui. Je fis les compliments de la Ducheffe d'Arfcot fa femme à la Reine : j'informai le Roi du nombre des troupes qui étoient dans Mons ; il me dit le lendemain que ma revue étoit jufte, que j'avois deviné à cent hommes près la force de la garnifon, qu'il avoit été furpris lorfqu'on lui en avoit donné un contrôle : je n'avois cependant compté que les premiers rangs, lorfque j'avois paffé, & j'avois fait ma fupputation fur la force dont je les avois trouvés par le front & la hauteur.

Comme Monfieur de Lauzun devoit entrer en quartier le premier de Juillet, & qu'il n'étoit pas encore arrivé, cela me mit en inquiétude : la Hilliere, que j'envoyai chercher, me dit qu'il commençoit à croire qu'il ne reviendroit pas fitôt, parce que devant fon départ il avoit commandé les gens qui devoient entrer

en fervice, & qu'il lui avoit ordonné de mettre Châtillon chez la Reine ; que je lui avois parlé de le faire fervir, qu'il falloit faire ce que je defirois. Charôt me dit qu'il étoit en peine de ne pas voir arriver fon camarade. Comme chacun faifoit fon raifonnement à fa maniere, & qu'on cherchoit à deviner fon abfence, j'en étois dans un grand chagrin, & je me fouviens que comme je revenois de la promenade avec la Reine, je vis avec un très-grand plaifir le valet de Guitri qui étoit allé avec eux ; ainfi j'étois entre la crainte & l'efpérance qu'ils fuffent revenus. Je trouvai bien des gens, & beaucoup d'Officiers chez le Roi, qui vinrent me dire les uns après les autres que Mr. de Lauzun étoit arrivé : cette forte de foin me donna bien de la joie ; j'étois très-aife que tout le monde fût perfuadé que je m'intéreffois à tout ce qui le regardoit autant que je l'euffe jamais fait. Je ne le vis point ce jour-là. Le lendemain Dimanche, j'allai chez la Reine devant le lever du Roi, pour l'accompagner à la meffe ; je le trouvai dans l'anti-chambre, je m'approchai de lui pour lui dire que j'étois bien-aife de fon retour. Il me demanda fi c'étoit tout de bon que je lui faifois ce compliment. Je lui répondis que

non, & paſſai fort vîte, parce que je devois aller à Notre-Dame de Tongres avec la Reine, où elle devoit faire ſes dévotions ce jour-là qui étoit la fête de la Viſitation de la Vierge. Le lendemain Pertuis me demanda ſi je dînerois chez moi, que Mr. de Lauzun l'avoit chargé de s'en informer, parce qu'il avoit envie de me venir voir. Je lui dis que je quitterois avec plaiſir le dîner de la Reine pour ne bouger de chez moi. Il y vint; je voulus lui reprocher d'être parti ſans me dire adieu; je n'eus pas la force de lui témoigner du chagrin, parce que j'étois ravie de le voir. Sa viſite fut courte, auſſi-bien que notre converſation, parce qu'il avoit amené du monde avec lui.

L'on manda au Roi que Mr. le Duc d'Anjou étoit très-mal; je jugeai ſa maladie d'autant plus dangereuſe, que je me ſouviens qu'au commencement de l'hyver il s'étoit trouvé dans des diſpoſitions de rougeole, & que les Médecins l'avoient traité d'une autre maniere. Madame de Rouen, qui eſt une femme entendue ſur ces ſortes de maux, m'avoit avertie de n'en point approcher; j'en voulus parler à la Reine qui le trouva mauvais. Je crus toujours que la rougeole étoit rentrée, que cet enfant ne profiteroit plus; ainſi

je trouvai que la Reine avoit raiſon de craindre & de pleurer. Au retour de la promenade avec elle, elle paſſoit auprès de l'appartement de Me. de Monteſpan; le Roi lui cria par la fenêtre qu'on partiroit le lendemain, afin de s'approcher de ſon fils, dont la maladie l'inquiétoit. L'on alla coucher au Queſnoy, à St. Quentin, à Compiegne, & à Luzarche, où l'on apprit que Mr. d'Anjou étoit dangereuſement malade. Le Roi en parut fort chagrin; & comme l'on attendoit de moment à autre la nouvelle de ſa mort, le Roi ne voulut pas ſe trouver à St. Germain lorſqu'elle arriveroit, & Verſailles n'étoit pas meublé. Il prit la réſolution d'aller coucher à Maiſons, où il envoya Mr. de Lauzun pour voir s'il y avoit aſſez de logement pour toute la Cour. Il revint lui rendre compte que tout le monde y pourroit être logé; ainſi l'on y alla coucher. Le lendemain l'on me vint dire à mon reveil que Mr. de Condom venoit d'arriver; je ne doutai pas qu'il n'eût apporté la nouvelle de la mort: cela fut bientôt confirmé par un fou que la Reine avoit, nommé Tricomini, qui entra dans ma chambre, & me dit: Vous autres, grands Seigneurs, vous mourez tous comme les moindres perſonnes; voilà qu'on vient de dire

que votre neveu eſt mort. Je m'habillai en diligence pour aller auprès de la Reine, que je trouvai très-affligée. Je priai Mr. de Lauzun de me faire ſavoir lorſque je pourrois voir le Roi; il prit le ſoin de me le venir dire. J'allai lui faire mon compliment, & je pleurai fort avec lui; il étoit extrêmement affligé, & avec raiſon, parce que cet enfant étoit très-joli. Lorſque le Roi étoit arrivé à Maiſons, il avoit dit que les Dames pourroient aller coucher à St. Germain ou à Paris: Me. de Nogent s'en étoit allée, de quoi j'étois bien fâchée; je dis à Mr. de Lauzun: Pourquoi n'eſt-elle pas demeurée avec ſon mari, puiſqu'il étoit en année, & qu'il avoit du logement? Il me répondit qu'il ne ſe mêloit point de cela. Le jour d'après Monſieur demanda permiſſion au Roi de donner ſon anti-chambre de Verſailles à la Marquiſe de la Valliere; il lui répondit qu'il le vouloit bien, & ajouta: Ma couſine en pourra faire de même de la ſienne pour Me. de Nogent. Je dis à Mr. de Lauzun de lui faire ſavoir qu'elle y pouvoit venir; elle y vint, ce qui me fit un très-grand plaiſir. L'on reſta quelques jours à Verſailles, après leſquels la Cour alla à St. Germain, où je demeurai. Le temps de prendre les eaux de Forges ve-

noit, je m'y en allai. Lorſque Mr. de Lauzun vint prendre congé de moi, je pleurai extrêmement; & comme l'on parloit d'aller à Fontainebleau où l'air eſt très-groſſier, je le priai fort d'avoir ſoin de ſe conſerver, & de n'aller pas au ſerein, qu'il y étoit dangereux. Il ſe mit à rire, & me remercia très-humblement des bonnes leçons que je lui donnois pour ſa ſanté, & moi je me mis à pleurer.

A mon arrivée à Forges, j'appris que Mr. de Guiſe étoit mort de la petite-vérole, dont il étoit malade lorſque je partis. Comme ma belle-mere, ma ſœur & Mlle. de Guiſe, en avoient très-mal uſé pour moi dans mon affaire, j'étois fort réſolue de ne leur faire aucune honnêteté ſur cette mort. Comme je ne voulois rien faire ſans avoir appris les ſentimens de Mr. de Lauzun, je lui envoyai un Gentilhomme pour le prier de me mander ce qu'il jugeroit à propos que je fiſſe. Il me manda que je devois y envoyer, & les voir lorſque je ſerois en état de le pouvoir faire; ainſi je fis ce qu'il avoit conſeillé.

Rollinde au retour de mes Terres avoit paſſé par Fontainebleau; il me dit qu'il avoit laiſſé Baraille à l'extrêmité, ce qui me donna bien du déplaiſir; il me fit force compliments de la part de Mr. de Lau-

zun, qui me furent renouvellés peu de jours après par la Pabe, Gentilhomme à lui, qu'il envoya pour apprendre de mes nouvelles. Il me dit que Baraille se portoit mieux, j'en eus bien de la joie : je voulus l'interroger sur ce qu'on disoit & ce qu'on faisoit à Fontainebleau; il me répondit qu'il n'en savoit rien, parce qu'il demeuroit toujours renfermé dans une chambre; je lui demandai pourquoi il ne m'avoit pas apporté de lettre de Me. de Nogent; il me dit qu'il n'avoit pas l'honneur d'être connu d'elle : & sans autre façon, il me demanda si je n'avois rien à lui commander, qu'il alloit reprendre ses chevaux de poste. J'eus toutes les peines du monde à l'obliger à voir ma maison; & sans que je dis que je voulois qu'il rendît compte à Mr. de Lauzun des appartements qu'il y avoit, & que je voulois qu'il lui fît le plan de mes promenades, je n'aurois pas pu le faire arrêter une demi-heure. Je lui dis de ne pas manquer de lui faire une fidelle relation de tout ce qu'il avoit vu. Il me répondit : S'il m'interroge, je lui répondrai; s'il ne me demande rien, je ne lui parlerai de quoi que ce soit; ordinairement je ne lui parle que lorsqu'il me questionne, & je ne le vois jamais que lorsqu'il m'envoye chercher.

pour me donner quelques ordres. Je voulus lui donner une lettre pour Me. de Nogent, il ne l'auroit pas prise sans que Rollinde l'assura que Mr. de Lauzun ne le trouveroit pas mauvais. C'étoit un garçon que j'avois vu dans les troupes de Mr. le Prince, & qui y avoit la réputation d'être fort brave; il avoit été depuis ce temps-là Capitaine de cavalerie dans le Régiment de la Reine; il y avoit mangé tout son bien, & reçu quelques secours de Mr. de Lauzun : il le pria de le prendre auprès de lui, ce qu'il fit. Par la conduite qu'il tint avec moi, je vis bien qu'il lui avoit donné quelques-unes de ses manieres, & qu'il les avoit bien fidélement imitées.

Après avoir fini mes bains, je m'en retournai : Me. de Nogent vint au-devant de moi jusqu'à Beaumont; elle me dit que l'on parloit de marier Monsieur avec la fille de l'Electeur Palatin; que Me. de Guise y avoit prétendu; que les Carmélites de la rue du Bouloir y avoient fait agir la Reine, qui en avoit inutilement parlé à Monsieur. Lorsque j'arrivai à Paris, Mr. de Lauzun m'envoya dire par la Hilliere, qu'il me conseilloit d'aller voir Me. de Guise; je lui répondis que je ne pouvois pas gagner cela sur mon esprit,

que je lui parlerois là-dessus. Il me dit aussi de sa part que je ferois bien d'aller dîner à Versailles, y faire ma cour jusqu'au soir, & de m'en retourner coucher à Paris, que je ferois plaisir au Roi d'en user ainsi, qu'on devoit bientôt s'en retourner à St. Germain, où je pourrois aller. Quoique cela me fît bien de la peine, je ne laissai pas de me conformer à ses sentiments, & de faire quelques voyages. J'y allois le matin, & je m'en retournois le soir. Le dernier jour de Septembre, la Cour devoit partir de Versailles pour aller à St. Germain; j'allai dîner avec le Roi, afin de m'en aller dans le carrosse avec lui; j'ai toujours compté pour un sensible plaisir, de pouvoir me ménager deux heures de temps à passer avec lui.

Lorsque nous fûmes à St. Germain, Mr. de Lauzun me reparla de voir Me. de Guise; il me dit que Me. de Nogent lui avoit rendu une visite, qu'elle lui avoit fort demandé de mes nouvelles; il me mit dans de telles dispositions, qu'après que Me. d'Angoulême m'eut dit que Me. de Guise seroit transportée de joie si je lui faisois l'honneur d'aller chez elle, je le voulus bien. Lorsque j'arrivai auprès de son lit, je lui dis : Me. d'Angoulême m'a assurée que vous étiez fort fâchée de tout

ce qu'on vous avoit fait faire, que vous aviez une très-grande envie de bien vivre avec moi, que vous vous repentiez fort du passé ; c'est pour cela que je vous viens voir. Elle m'écouta & ne me répondit pas un seul mot : j'avoue que cela m'étonna extrêmement, quoique je susse qu'elle avoit peu d'esprit ; j'y demeurai peu. Madame d'Angoulême, à qui je parlai de son silence, me dit que c'étoit son affliction qui l'avoit empêchée de parler. Me. de Guise me rendit la visite que je lui avois faite ; & comme je ne voyois pas Madame, elle l'empêcha de ne me plus voir.

Lorsque Mr. de Lauzun fut hors de quartier, il me vint voir ; l'on alla faire la St. Hubert à Versailles, où nous demeurâmes quatre jours, pendant lesquels je le voyois souvent. Me. de Montauzier mourut, bien des gens se donnerent des grands mouvements pour faire une Dame-d'honneur. Le Marquis de Béthune fut envoyé auprès du Prince Palatin pour négocier le mariage de sa fille avec Monsieur : la Palatine avoit déja disposé l'affaire avec l'Agent de Mr. l'Electeur ; le contrat fut passé sans qu'il y eût beaucoup de monde, jamais il n'y eut cérémonie où on en ait vu si peu. La Princesse Palatine alla chercher la nouvelle Madame,

Mr. l'Electeur l'accompagna jusqu'à Strasbourg, elle la conduisit jusqu'à Metz avec un médiocre équipage; elle y trouva celui que Monsieur lui avoit envoyé. Elle avoit mené avec elle le Pere Jourdain, Jésuite, pour l'instruire dans notre Religion; une des premieres clauses du mariage étoit qu'elle se feroit Catholique: ainsi le lendemain qu'elle fut arrivée à Metz, elle abjura son hérésie entre les mains de l'Evêque qui a été Archevêque d'Ambrun, de la Maison de la Feuillade. Au sortir delà & de sa premiere confession, elle fut mariée. Il sembla à beaucoup de gens qu'elle avoit beaucoup fait en un jour; le Maréchal du Plessis l'épousa; il envoya un courier à Monsieur pour lui en rendre compte, Monsieur partit pour l'aller recevoir à Châlons. Pendant que Monsieur fit ce voyage, la Cour alla passer quelques jours à Versailles. Nous retournâmes à St. Germain, où le Comte d'Ayen me vint dire qu'on lui avoit demandé à Paris d'où il arrivoit, si Mr. de Lauzun étoit arrêté. J'envoyai savoir s'il étoit chez lui, afin de lui faire savoir ce que je venois d'apprendre: l'on me vint dire qu'il n'étoit point revenu de Paris; & comme j'y allois souvent, & que quelquefois il y étoit, quoique nous ne nous y vissions point,

cela ne laissoit pas de faire continuer les bruits qu'on avoit répandus que nous étions mariés. Il n'y avoit que mes amis particuliers qui osassent m'en parler ; & comme je ne prenois pas la peine de répondre à leurs questions, je leur laissois imaginer ce qu'ils vouloient, persuadée que le Roi ne croiroit jamais que Monsieur de Lauzun ni moi eussions rien fait contre les ordres qu'il nous avoit donnés. Il me souvient que dans ce temps-là je me sentois une inquiétude naturelle sans en savoir la raison ; ainsi j'allois & venois deux ou trois fois la semaine de St. Germain à Paris. J'arrivai un soir fort tard, pour me trouver à une médecine que le Roi devoit prendre, qui sont des occasions que je n'ai jamais voulu perdre par le plaisir d'être la meilleure partie de la journée avec lui. Je vis le matin Mr. de Lauzun qui me parut chagrin ; & comme j'étois troublée de mon côté sans savoir pourquoi, au sortir de dîner d'avec la Reine, je lui dis que je m'en retournois à Paris. Il me répondit qu'il falloit que ce fût une course de fantaisie, puisque j'en étois revenue le soir d'auparavant. Je lui repliquai que je ne savois ce que je faisois & ce que j'avois, que j'étois si chagrine, que je ne pouvois demeurer en re-

pos : je le quittai & je pleurai ſans lui dire que cela ; les larmes continuerent tout le long du chemin. J'arrivai donc à Paris le lundi au ſoir accompagnée d'une inquiétude que je ne pouvois vaincre. Le mardi on me dit que Mr. de Lauzun étoit à Paris, qu'il devoit s'en retourner à St. Germain mercredi au ſoir. Je répondis à celui qui me dit cela : Et moi je ne m'en irai que jeudi. Comme j'étois à table le mercredi au ſoir, l'on vint parler tout bas à Me. de Nogent qui ſoupoit avec moi ; elle ſortit de la table, & les autres Dames auſſi ; je m'amuſai un peu à parler à mes gens. Je rencontrai dans ma chambre la Comteſſe de Fieſque, qui me dit : Mr. de Lauzun... Je crus qu'elle me diſoit qu'il étoit-là, & qu'on l'avoit fait entrer dans ma petite chambre par la garderobe, j'y allai fort vîte, & je dis tout haut : Voilà de ſes manieres, je le croyois à St. Germain, & le voici. La Comteſſe de Fieſque me répéta : Non, je vous ai dit qu'il eſt arrêté. Quoi ! lui dis-je, Mr. de Lauzun eſt arrêté ? Cela me ſaiſit à un point, que je demeurai plus de demi-heure ſans rien dire, ni ſans preſque m'appercevoir que Madame de Nogent étoit comme évanouie. Je demandai qui avoit porté cette nouvelle. Rollinde me répon-

dit, qu'une heure après être arrivé à Saint-Germain, Mr. de Rochefort avoit été le prendre dans sa chambre, & qu'il l'avoit mené dans celle des Capitaines des Gardes du Roi. Je ne dirai pas l'état dans lequel je me trouvai, lorsque cette confirmation ne me laissa plus de doute que la nouvelle ne fût véritable : il n'y a que Dieu seul qui l'ait pu connoître, ni que lui seul qui m'en ait pu faire supporter les suites. Quoique j'eusse dit que je m'en retournerois le lendemain à St. Germain, l'on peut juger si j'en trouvai la force; l'on me conseilla pourtant d'y aller; ainsi je partis le vendredi, j'y arrivai sur le soir, je n'y vis le Roi que lorsqu'il vint souper; je le regardai les larmes aux yeux, il me parut triste & embarrassé avec moi: je crus qu'il étoit à propos de ne lui rien dire, & j'appris le lendemain que cette conduite lui avoit plu. Lorsqu'il fut descendu chez les Dames, il leur dit que j'en avois usé bien prudemment & fort obligeamment pour lui. Ce fut le 25 de Novembre 1671, jour de la fête de Sainte Catherine, que Mr. de Lauzun fut arrêté. C'étoit une journée aussi remarquable & aussi sensible pour moi que celle du 1er. de Décembre de l'année précédente. Dieu veuille m'en donner une troisieme capa-

ble de me faire oublier les maux & les chagrins que ces deux m'ont procurés, & qu'ils me donnent encore; je dois le louer de n'en être pas morte, puiſque ce n'eſt que par un effet de ſa grace que je me ſuis ſoutenue. Le Roi alla le lendemain à Verſailles, & le jour d'après à Villers-Cotterets pour y voir Monſieur & Madame qui y étoient arrivés : il revint charmé de ſes bonnes qualités, & nous dit qu'elle avoit de l'eſprit, & qu'elle étoit mieux faite que feue Madame. Lorſqu'elle arriva à Saint-Germain, elle étoit habillée de brocard, qui étoit plus de ſaiſon, & bien différent d'un petit taffetas bleu qu'elle avoit à ſon arrivée à Metz, quoique ce fût dans le fort de l'hyver. Comme les parures d'Allemagne ſont ordinairement de fourrures, elle crut que pour mieux quitter la mode de ſon pays, il falloit tomber dans une autre extrêmité. Elle ne garda qu'une de ſes anciennes Gouvernantes auprès d'elle, deux Filles & un Page Allemand. Cette Gouvernante s'en retourna quelques jours après, & une de ces deux Filles qui étoit jolié s'en alla au bout d'un an; quelques-uns diſoient que c'étoit pour s'aller marier dans ſon pays, & d'autres vouloient que Monſieur en étoit amoureux, & que Madame

en

en devint jalouſe. Le jour que Madame arriva, il y eut un ballet compoſé de pluſieurs entrées qu'on avoit priſes des anciens ballets; je m'y trouvai parce qu'on me conſeilla d'y aller; j'y étois occupée de l'état de Mr. de Lauzun, je me reſſouvenois de l'avoir vu quelquefois dans de pareilles aſſemblées, & un moment après j'étois pénétrée de la peine qu'il devoit ſouffrir d'avoir déplu au Roi, pour lequel je ſavois qu'il avoit une fort tendre amitié. La neige & le froid qu'il faiſoit me donnoient de l'inquiétude, auſſi-bien que l'incertitude de l'endroit où l'on alloit le mener; je ſentois mille ſortes de douleurs qui me faiſoient ſupporter les plaiſirs des autres avec un chagrin mortel: je croyois quelquefois que le Roi devoit compter le ſacrifice que je lui faiſois d'aſſiſter à un genre de divertiſſement, qui m'auroit miſe au déſeſpoir ſi je n'avois cru que ma préſence pouvoit lui inſpirer quelque pitié pour Mr. de Lauzun. Je ne me trouvois ſenſible ni occupée que de cette penſée; je me réſolus de m'attacher à la Cour, dans l'eſpérance que ma préſence, comme je viens de le dire, lui pouvoit être utile. Voilà les véritables motifs qui m'ont donné de la régularité à remplir mes devoirs. Quoique j'aime

paſſionnément le Roi, je n'aurois pas laiſſé de me retirer chez moi pour y pleurer l'état & les ſouffrances de Mr. de Lauzun, & n'aurois eu de conſolation que celle d'en parler avec les gens qui ont de l'amitié & de l'attachement pour lui, & qui les ſupportent auſſi-bien que moi avec beaucoup de douleur; je ne me ſerois occupée avec eux qu'à prier Dieu de lui donner la force qui lui eſt néceſſaire, & à moi la patience dont j'ai beſoin.

Après que cette fête fut finie, je m'en allai à Paris, où je vis Baraille que je n'avois pas vu depuis que Mr. de Lauzun avoit été arrêté. Je ne dirai point combien mes peines & mes douleurs ſe renouvellerent, lorſque je pus parler avec lui de l'état où devoit être Mr. de Lauzun : je continuai de le voir très-ſouvent, je le faiſois venir les ſoirs dans le temps qu'il n'y avoit chez moi que Me. de Nogent & Rollinde, afin de parler de lui avec eux ſans être interrompue par des viſites incommodes. D'Artagnan avec la Compagnie des Mouſquetaires mena Mr. de Lauzun à Pignerol; il fit mettre dans le carroſſe avec lui un de ſes neveux qui étoit Officier dans le Régiment des Gardes; & Maupertuis, Enſeigne des Mouſquetaires,

qui ne le quitterent point; ils avoient eu beaucoup d'honnêteté pour lui, & une régularité inconcevable à le bien garder. J'appris qu'on l'avoit mené à Pignerol. La veille de Noël, dans le temps que j'étois à l'Eglise pour entendre la Messe de minuit, Mr. de Nogent y vint me dire qu'il venoit d'apprendre que c'étoit-là où Mr. d'Artagnan l'avoit conduit: cela me fut confirmé par son neveu qui venoit d'arriver. Lorsque je descendis le degré, je le vis qui passoit pour aller chez Mr. le Tellier. Il me dit qu'il avoit laissé Mr. de Lauzun à Pignerol en bonne santé; si j'avois été capable de sentir quelque joie, cette nouvelle m'en auroit donné, parce que bien des gens avoient affecté de faire courir dans le monde qu'il étoit incommodé d'une maladie extraordinaire, dont on avoit pris grand soin de me faire informer. Comme je ne connoissois le neveu d'Artagnan que par son nom, je ne lui aurois point parlé s'il ne m'avoit dit lui-même qu'il avoit laissé Mr. de Lauzun en bonne santé; il désabusa bientôt les personnes auxquelles on avoit parlé de cette méchante santé, & dit que cette maladie étoit imaginaire. J'en fus moins en peine que les autres gens, parce qu'on avoit voulu me persuader que son incommodité

étoit ancienne, & je ſus par des perſonnes qui le voyoient tous les jours, & de ſes domeſtiques, qu'il n'avoit jamais eu l'incommodité qu'on avoit voulu répandre dans le monde, & qu'on avoit pris ſoin de me faire ſavoir. Quoique la vue d'Artagnan & la nouvelle qu'il m'avoit portée ſur la bonne ſanté de Mr. de Lauzun, m'euſſent donné quelque conſolation, je m'en ſentis ſi émue, qu'il me fallut quitter mes prieres devant que Matines fuſſent dites; je courus me mettre au lit ſans avoir entendu la Meſſe de minuit, & le lendemain j'allai à Paris, où je ſéjournai 8 ou 10 jours. J'étois très-indiſpoſée, & je ne m'en ſerois pas retournée ſitôt à St. Germain, ſans l'impatience que j'avois de voir d'Artagnan, qui y devoit monter la garde; ainſi je m'imaginai que c'étoit une occaſion de le pouvoir entretenir, je ne voulois pas la perdre. Lorſque je le vis, je m'apperçus avec plaiſir qu'il s'attachoit à me regarder; je me figurois que Mr. de Lauzun lui avoit parlé de moi, & qu'il croyoit bien que j'en étois perſuadée, que je devois avoir la curioſité d'apprendre ce qu'il lui avoit dit; je n'étois occupée que de ces ſortes de penſées. Lorſqu'on eut ſoupé, & que le Roi fut deſcendu chez les Dames, & que la Reine s'amuſa à cau-

ſer devant le miroir, je vis d'Artagnan auprès de la porte de la chambre du Roi, & Mr. l'Evêque de Dax, couſin de Guitri, & ami de Mr. de Lauzun, qui étoït auprès de lui. Je m'approchai pour leur dire que j'avois été peu ſenſible à la muſique qu'il y avoit eu pendant le ſouper; j'aurois été, lui dis-je, plus aiſe de pouvoir m'entretenir avec une perſonne que j'avois vue, & qui m'avoit fort regardée. Il me répondit que je n'avois qu'à commander, qu'il l'iroit chercher. Je lui dis que cela ne ſe pouvoit pas, parce que je ne connoiſſois preſque point l'homme à qui j'avois envie de parler, & qu'il ſe pouvoit même faire qu'il ſeroit embarraſſé ſi je demandois à le voir. Mr. de Dax me répondit qu'il n'y pouvoit avoir perſonne en France qui ne ſe ſentît honoré lorſque je demandois à le voir. Je lui repliquai qu'il avoit raiſon dans ſon ſens, & que je n'avois pas tort dans le mien, que je croyois même que cette perſonne pouvoit avoir de ſon côté quelque impatience de me parler, qu'il n'oſoit m'approcher. Je dis ſi ſouvent à Mr. de Dax cela, que j'étois étonnée qu'il ne m'entendît point; & comme je parlois aſſez haut pour que d'Artagnan le pût entendre, je vis à ſa mine qu'il n'ignoroit pas que c'étoit avec lui que je voulois

m'entretenir. Afin de le confirmer mieux, je répétai tout haut à Mr. de Dax : Si l'homme que je vous dis a autant de mérite & d'esprit qu'on m'a dit, & qu'il sache l'estime que je fais de ses parents, il cherchera une occasion de me voir. Lorsque je crus en avoir assez dit pour qu'Artagnan pût connoître que je lui avois fait sa leçon, je quittai Mr. de Dax, qui me parut ce jour-là l'esprit bien bouché de ne pas comprendre ce que je desirois qu'il fît; un autre m'auroit, ce me semble, entendue dès le premier mot, & auroit trouvé le moyen de faire approcher Artagnan. Je demeurai quelque temps sans le voir, pendant lequel je fis quelques voyages à Paris, avec un mal à la gorge; l'on eut des Comédies & des Ballets, & je crois même que l'Opéra se joua. Je dis, je crois, parce que j'avois si peu d'application à ces sortes de plaisirs, que je n'y allois qu'avec des peines mortelles. Toute la Cour s'habilla en masques dans les derniers jours de Carnaval; je me défendis d'aller à cette fête, & je dis que j'étois incommodée de mon mal de gorge; on me conseilla de faire comme les autres. Ainsi je me fis faire une robe de chambre très-magnifique que je ne mis point, parce que Madame, fille du Roi, qui avoit

toujours été languiſſante, devint dans un état d'agonie. L'on alla à Verſailles, on me logea dans un bel appartement qui venoit d'être achevé ; j'y entrai peu le jour, je ne m'apperçus pas qu'il ſentoit la peinture ; lorſque je fus couchée, cette ſenteur me monta ſi violemment à la tête, qu'il me fallut lever, & attendre le jour avec beaucoup d'impatience pour m'en aller à Paris. Madame de Nogent qui y étoit, fut bien ſurpriſe de me voir arriver chez elle, & entrer dans ſa chambre à ſept heures du matin. Je demeurai trois ou quatre jours à Paris pour parler de Monſieur de Lauzun avec Baraille & Rollinde, & après je m'en retournai à Verſailles loger dans mon ancienne chambre que je n'ai pas voulu quitter ; je la trouvois plus commode qu'un appartement complet auquel je ne ſerois pas accoutumée. J'avois toujours dans la tête de chercher une occaſion de parler à d'Artagnan dans ce voyage-là ; un ſoir après le ſouper, comme il ſe promenoit dans le ſallon, je lui dis que j'avois des vapeurs, qu'il faiſoit chaud, qu'il vînt m'ouvrir le balcon, afin que je puſſe prendre l'air ; il s'empreſſa à exécuter mon ordre, il me ſuivit, & me dit d'un ton plein d'eſprit : Qu'après ce que j'avois fait entendre le jour des Rois, il avoit

bien jugé que je trouverois bon qu'il me vînt rendre ses respects, qu'il n'avoit osé le faire sans m'avoir demandé si je l'approuverois. Je lui répondis que j'en serois très-aise, & qu'il n'avoit qu'à venir chez moi le lendemain à six heures du soir, que je serois seule, & que j'aurois un fort grand plaisir de l'entendre & de l'entretenir. Je lui demandai si Mr. de Lauzun n'avoit pat été malade en chemin; il me dit que non, qu'il en pouvoit mieux répondre que personne, puisqu'il ne l'avoit pas quitté un moment, qu'il avoit toujours été avec lui dans le carrosse, & avoit toujours couché dans sa chambre. Je ne pus m'empêcher de le questionner s'il ne lui avoit pas parlé de moi. Il me répondit : Oui, Mademoiselle, très-souvent; & après la douleur qu'il sent d'avoir déplu au Roi, je suis persuadé, me dit-il, que V. A. R. fait sa plus grande peine. Je lui répondis : En voilà assez, vous m'en direz davantage demain au soir.

Le lendemain la journée me parut fort longue, & je fus presque toujours occupée de la crainte qu'à l'heure que je lui avois marquée, il ne me vînt de ces visites qu'on ne peut pas se dispenser de recevoir. Il entra dans ma chambre précisément à six heures; lorsqu'il m'eut fait son compli-

ment, il me dit qu'avant le malheur de Mr. de Lauzun, il ne le connoissoit presque pas, qu'il l'avoit toujours regardé avec ses manieres cachées, comme un homme glorieux qui méprisoit tout le monde; & comme Mr. d'Artagnan me disoit qu'il n'étoit pas trop bien avec lui, je ne cherchois point à l'approcher, ajouta-t-il; au contraire j'affectois fort de m'en éloigner; & lorsqu'il me proposa d'aller à ce voyage pour me mettre avec Maupertuis dans le carrosse avec lui, j'en fus très-fâché: il me fut nécessaire de suivre les sentiments de mon oncle, qui avoit dit au Roi qu'il me prenoit avec lui. Il me conta ensuite que le dernier homme que Mr. de Lauzun avoit embrassé, c'étoit Brouilly, aide-Major des Gardes; j'avois déja appris cela, & qu'il avoit dit à Chaseron, Lieutenant des Gardes-du-Corps du Roi, qui l'avoit gardé toute la nuit, qu'il étoit persuadé que je serois touchée de son malheur. Il me dit donc que les premieres quatre ou cinq heures ils n'avoient fait que se regarder sans se dire mot, que Monsieur de Lauzun paroissoit accablé de douleur; que lorsqu'ils passerent devant Petit-Bourg, il avoit fait un grand soupir, & leur avoit dit que cette maison le faisoit souvenir de la différen-

ce de l'état où il avoit été, & de celui dans lequel il se voyoit. Cette maison m'avoit été donnée par Mr. l'Evêque de Langres, selon un testament qu'un Conseiller qui vouloit être son héritier avoit fait fabriquer, dans lequel il faisoit donner au Roi le buffet de vermeil doré de Mr. de Langres en reconnoissance de ses bienfaits, & à moi cette maison pour ceux qu'il avoit reçus de feu Monsieur. Ce testament n'avoit pas encore été déclaré faux, & Mr. de Lauzun croyoit que cette maison m'appartenoit: elle lui renouvella l'état où il s'étoit vu, & celui dans lequel il se trouvoit. Artagnan me dit que Maupertuis & lui s'étoient attendris, & qu'ils avoient cru faire plaisir à Mr. de Lauzun de lui demander ce qu'il vouloit dire sur cette maison, qu'il leur avoit répondu ce que je viens de dire, qu'elle étoit à moi, qu'il avoit failli d'en être comme le maître, qu'il n'avoit pas été assez heureux pour que cela fût. Que là-dessus les larmes lui étoient venues aux yeux, & qu'il leur avoit exagéré les obligations qu'il m'avoit sur les bontés que j'avois eues pour lui; que je l'avois voulu combler de biens & d'honneurs; qu'il en avoit le cœur pénétré; qu'il étoit malheureux d'avoir déplu au Roi; qu'il n'a-

voit rien fait contre la fidélité qu'il lui devoit; qu'il osoit dire qu'il aimoit sa personne avec une tendresse inconcevable; que s'il avoit été assez malheureux pour lui manquer en quelques circonstances, il en seroit inconsolable, & qu'il savoit bien que je serois la premiere à ne lui pardonner jamais; qu'il n'avoit rien fait qui lui dût faire perdre les sentiments d'estime que j'avois assez témoigné avoir pour lui; qu'il ne s'en étoit pas rendu indigne ni par sa conduite, ni par son cœur; qu'il pouvoit les assurer qu'il étoit plutôt malheureux que coupable; que son innocence les devoit rendre sensibles à son état. Artagnan me dit qu'il avoit prononcé ces derniers mots d'une maniere si touchante, que Maupertuis & lui s'étoient mis à pleurer, & que dès ce moment ils étoient devenus amis; qu'en son particulier il n'avoit jamais tant connu d'esprit à un homme, ni une personne dont l'ame & le cœur eussent tant d'élévation. Il me répondit qu'après avoir fini cette conversation, il avoit demeuré longtemps sans parler; qu'il n'avoit rien à me dire sur ses manieres civiles & honnêtes, parce que personne ne pouvoit le copier là-dessus; que d'Artagnan son oncle avoit été surpris de la force & de la patience

avec laquelle il ſupportoit ſon état ; qu'il lui avoit demandé tous les jours les journées qu'il deſiroit qu'il fît, & l'heure qu'il vouloit partir ; qu'il lui avoit toujours répondu qu'il étoit le maître ; qu'il lui avoit auſſi demandé s'il s'étoit fatigué que Maupertuis & ſon neveu lui parlaſſent ; qu'il leur donneroit ordre de ne lui plus rien dire ; qu'il lui avoit dit qu'au contraire il étoit bien-aiſe de s'entretenir avec eux ; que dans toutes leurs converſations il avoit toujours trouvé le moyen de placer mon nom. Il me dit que pour lui faire plaiſir, ils avoient répété pluſieurs fois qu'ils croyoient que je ſerois très-fâchée de ſon malheur, & qu'il leur avoit répondu qu'il en étoit perſuadé, qu'il pouvoit ſe flatter que je l'avois fort aimé ; que tout le monde en avoit vu des marques lorſque j'avois pris la réſolution de l'épouſer ; que depuis que le Roi avoit déſapprouvé cette affaire, il étoit perſuadé que je l'avois regardé comme le meilleur, le plus fidele & le plus reconnoiſſant ſerviteur que j'euſſe au monde ; qu'il oſoit eſpérer que je lui ferois la juſtice de croire qu'il ne perdroit jamais le ſouvenir de ce que j'avois voulu faire pour lui. Il leur dit qu'il y avoit des moments qu'il appréhendoit que je n'euſſe été aſſez pénétrée

de ſon état pour en témoigner trop de déplaiſir au Roi; qu'il ſeroit inconſolable, ſi je l'en avois importuné; qu'il ſe ſouvenoit pourtant qu'en toutes les afflictions qui m'étoient arrivées, & ſur-tout dans celle de la rupture de mon mariage, il m'avoit toujours conſeillé de ne faire aucune peine au Roi, de recevoir & exécuter ſes ordres avec une grande ſoumiſſion; que ſi j'avois ſuivi les conſeils qu'il m'avoit donnés en beaucoup d'occaſions, j'aurois très-bien fait, & que par cette conduite je n'aurois pas importuné le Roi. Artagnan me dit qu'ils avoient parlé fort ſouvent de guerre, & qu'ordinairement Mr. de Lauzun diſoit qu'il n'avoit jamais eu de plaiſir auquel il eût été plus ſenſible qu'à celui de ſervir le Roi; que d'autres fois il l'avoit queſtionné s'il ne venoit pas me faire la cour : Mademoiſelle, diſoit-il, aime les gens de guerre, & qu'il lui avoit paru que Mrs. les Officiers aux Gardes étoient réguliers à la lui aller faire; que j'étois extrêmement civile; que je prenois un très-grand plaiſir à dire du bien des gens à qui je connoiſſois du mérite; que mon honnêteté naturelle attiroit preſque tout le monde chez moi; qu'il étoit perſuadé que lorſqu'il m'auroit rendu une ou deux viſites, il ne pourroit plus ſortir

de ma chambre. Il m'ajouta qu'après avoir traité ces chapitres en termes généraux, & qu'il s'étoit étendu sur la bonté de mon cœur, & sur la fidélité que j'avois toujours eue pour mes amis, il lui disoit qu'il étoit persuadé qu'on me proposeroit quelque mariage; que bien des gens avoient pensé à me faire épouser Mr. de Longueville; qu'il croyoit que je n'écouterois pas les propositions que l'on continueroit à me faire là-dessus, parce que j'avois toujours eu peu d'inclination pour le mariage, & que tout le monde m'a vu beaucoup indifférente pour celui-là; qu'il se souvenoit que je lui avois dit très-souvent que j'avois extrêmemenr résisté aux premieres pensées qui m'étoient venues de me marier avec lui; que comme j'avois trouvé une espece de gloire à le vouloir élever, c'étoit cela même qui m'avoit déterminée à lui faire connoître que j'en avois pris la résolution; qu'il se flattoit quelquefois qu'une maniere d'inclination que j'avois nourrie long-temps dans mon cœur, ne s'effaceroit pas assez aisément pour me laisser persuader de me marier avec Mr. de Longueville; qu'il avoit dit que quoiqu'il ne pensât plus à l'affaire sur son compte particulier, il seroit inconsolable si j'en faisois une qui

ne me fût pas honorable ; que si la Reine d'Angleterre mouroit, & qu'on me proposât de me marier avec le Roi, comme j'avois eu autrefois quelque condescendance à en écouter des propositions devant qu'il fût marié, cette affaire m'étoit plus glorieuse que celle que j'avois voulu faire ; que peut-être m'y pourroit-on faire résoudre ; qu'il en seroit très-fâché quoiqu'il n'y pût plus songer pour lui. Artagnan me dit qu'il lui avoit répondu : Vous devez connoître Mademoiselle, & savoir en quelque façon ce qu'elle fera ou ce qu'elle ne fera pas : qu'il lui avoit repliqué qu'il avoit raison, que les gens de ma qualité changeoient, & qu'on ne savoit presque quel fondement faire sur eux ; qu'il avoit à craindre qu'on ne me tînt mille discours qu'on inventeroit contre lui ; que ses amis me fatigueroient à force de le vouloir justifier ; que s'ils faisoient bien ils laisseroient agir ses ennemis, parce que de moi-même je ne les croirois point ; & que s'ils vouloient ainsi lui rendre de méchants offices, ils lui en rendoient de bons, persuadé qu'il étoit que le mal qu'on me diroit de lui après que j'en aurois pénétré la fausseté, ne serviroit qu'à me mieux faire connoître qu'il étoit digne de ce que j'avois voulu faire pour lui. Artagnan me

dit qu'il parloit tous les jours de la même matiere, comme un homme qui étoit plein & occupé de moi, & qui n'avoit pas assez de sagesse pour se pouvoir contenir de dire ce qui lui tenoit le plus au cœur. Il ajouta : Après qu'il avoit fini toutes ces conversations, il disoit à Maupertuis & à lui : A quoi bon vous rompre la tête d'affaires aussi inutiles que celles dont je viens de vous entretenir, puisqu'elles ne peuvent que m'être désagréables à imaginer? Je serois bien heureux si je pouvois oublier le Roi & Mademoiselle. Il leur avouoit qu'il n'étoit pénétré que du malheur d'avoir déplu au Roi, & de se trouver séparé de lui & de moi. Je vis bien par cette relation, que Mr. de Lauzun avoit eu intention qu'Artagnan & Maupertuis m'apprissent combien il pensoit à moi; j'en fus si contente, que je me suis fait répéter très-souvent les mêmes discours, auxquels Artagnan avoit toujours quelques nouvelles particularités à ajouter, qui m'ont fait connoître l'application avec laquelle Monsieur de Lauzun étoit occupé, & incertain de la conduite que je tiendrois sur ce qui le regarde.

La maniere réguliere que le petit Artagnan observa à me dire ce que Mr. de Lauzun lui avoit insinué dans plusieurs

conversations, me fit concevoir l'intention qu'il avoit eue de me faire savoir qu'il étoit dans de grandes inquiétudes sur l'incertitude de l'état dans lequel j'étois. Je suis pourtant persuadée que sur la connoissance parfaite qu'il a de moi, il devoit être en repos là-dessus, parce qu'il doit savoir que je ne dois ni ne peux changer pour lui. Le petit Artagnan me parut avoir bien de l'esprit; je fus très-satisfaite de tout ce qu'il me conta, & lui fis beaucoup d'honnêtetés pour lui en particulier, & pour son oncle pour qui j'avois une estime particuliere. C'étoit un homme d'un très-grand mérite, plein d'honneur & de fidélité pour ses amis. Il avoit eu à Hesdin quelque ressentiment contre Mr. de Lauzun, qui voulut lui guérir l'esprit; il lui fit dire qu'il n'avoit pas raison de se plaindre de lui, parce qu'il n'avoit qu'exécuté les ordres du Roi lorsqu'il lui avoit ordonné de marcher avec les Mousquetaires ou les Chevaux-légers. Mr. d'Artagnan ne fut pas satisfait de cet éclaircissement; il demeura deux années entieres sans s'approcher de Mr. de Lauzun, qui, de son côté, demeuroit en repos, sachant bien qu'il n'avoit rien à se reprocher. Mr. d'Artagnan, quinze jours avant qu'il fût arrêté, apprit que Mr. de Lauzun ne se

vengeoit du manque d'honnêteté qu'il avoit pour lui, que par de bonnes manieres, & qu'il lui rendoit tous les bons offices dont il étoit capable; il lui fit demander s'il trouveroit bon qu'il l'allât voir; Baraille à qui il avoit donné cette commission, parla à Mr. de Lauzun. Il lui répondit qu'il ne lui vouloit pas donner cette peine, & à l'instant il sortit de sa chambre, courut le chercher, l'embrassa, & lui dit qu'il lui faisoit justice, & un très-grand plaisir de vouloir être de ses amis, qu'il avoit toujours été le sien. Mr. d'Artagnan lui répondit qu'il le savoit bien, qu'il étoit honteux de la conduite qu'il avoit tenue, & qu'il lui en demandoit pardon. Lorsque Mr. de Lauzun fut arrêté, & que le Roi eut ordonné à Mr. d'Artagnan de le conduire, il lui demanda s'il étoit vrai qu'ils étoient brouillés ensemble. Il lui répondit qu'il s'étoit mal-à-propos plaint de Mr. de Lauzun, qu'il s'en étoit éclairci avec lui, & fort répenti, & qu'ils s'étoient réconciliés, & qu'il en étoit fort fâché, parce qu'il l'en auroit encore mieux traité qu'il ne feroit. Le Roi dit là-dessus à Mr. d'Artagnan : Je dois rendre cette justice à Mr. de Lauzun, que depuis le temps que vous venez de me dire que vous avez prétendu ne devoir pas être

ſatisfait de lui, il n'a jamais trouvé d'occaſions de vous rendre de bons offices auprès de moi, qu'il ne l'ait fait; & je ne connois perſonne dans mon Royaume de qui il m'ait dit tant de bien que de vous. Ainſi lorſqu'on m'a aſſuré que vous étiez mal avec lui, j'ai été ſurpris. Mr. d'Artagnan lui repliqua, que ce qu'il venoit de lui faire l'honneur de lui dire, le rendoit encore plus confus qu'il ne l'avoit été. J'ai voulu marquer cette derniere particularité, parce qu'il me paroît être d'une grande honnêteté au Roi, que dans le moment qu'il croyoit avoir plus de raiſon de ſe devoir plaindre de la conduite de Mr. de Lauzun, il ne laiſſa pas de parler de lui à Mr. d'Artagnan avec une équité qui n'a guere d'exemple.

Artagnan dont je viens de parler, me vint voir avec Maupertuis, lorſqu'il fut de retour avec les Mouſquetaires; il me conta à-peu-près tout ce que j'ai marqué, que le petit Artagnan m'avoit dit; il me répéta pluſieurs fois qu'il avoit admiré l'eſprit de Mr. de Lauzun, qu'il étoit ſon ſerviteur devant ſon malheur, que quand il ne l'auroit pas été il le ſeroit devenu par la vénération qu'il s'attiroit de ceux qui avoient le temps de le pouvoir connoître. La premiere fois que je vis Artagnan,

les larmes me vinrent aux yeux; je n'osai pourtant pas l'approcher; la seconde fois je fus plus hardie, je l'appellai, il vint dans le sallon, je lui demandai des nouvelles de Mr. de Lauzun. Il me répondit qu'il l'avoit laissé en bonne santé, au moins autant qu'un homme comme lui le pouvoit être, éloigné du Roi; qu'il lui avoit tenu tant de discours si touchants sur le respect & sur la tendresse qu'il avoit pour sa personne, qu'il en étoit pénétré. Je lui demandai s'il en avoit rendu compte au Roi. Il me répondit qu'oui, & qu'il n'avoit rien à me dire, sinon que Mr. de Lauzun aimoit tout ce qu'il devoit aimer, qu'il n'avoit le cœur rempli que de cela, qu'il en sentoit la privation sensiblement. Il ajouta ensuite : Il ne m'a chargé de rien, il savoit qu'il ne me convenoit pas de prendre de ces commissions : il est très-sûrement, dit-il, tout comme il doit être, & tout comme les gens qui l'aiment le peuvent desirer. Je vis bien qu'il ne pouvoit m'en apprendre davantage, je le quittai, & lui fis bien des honnêtetés sur les soins que je savois qu'il avoit pris de lui.

Quelques jours après le retour d'Artagnan, le Roi fit mettre entre les mains de Rollinde & de Baraille quelque argent qu'on avoit trouvé dans la cassette de Mr.

de Lauzun, avec quelques bagatelles de peu de conſéquence. Le Roi partit pour aller commencer la guerre en Hollande, il ne voulut pas que Baraille ſervît à ſa charge, il refuſa une Compagnie de Chevaux-légers, il lui commanda de ſervir d'Aide-de-Camp ſous Mr. le Grand-Maître, qui étoit fort ami de Mr. de Lauzun.

Peu de temps après que le Roi fut parti, j'eus cinq accès de fievre tierce; elle me prit à St. Germain, & je m'en allai à Paris pour faire des remedes. Cette campagne fut extraordinaire; le Roi prit preſque tous les jours une ou deux places qui avoient été juſques-là d'une grande réputation. Quand je fus guérie, j'allai à St. Germain; arrivée ſur le Pont-Neuf, on me dit que la Reine étoit en mal d'enfant; il étoit ſi vrai, que cinq ou ſix heures après que je fus arrivée, elle accoucha. J'ai oublié de marquer que ma belle-mere mourut le 2 de Mars de cette même année-là. Comme j'arrivois un jour à Paris, l'on me vint dire que Madame étoit malade; j'envoyai ſavoir de ſes nouvelles les deux premiers jours, & le troiſieme elle ſe fit porter dans le jardin: je la regardai par ma fenêtre juſqu'à ce que je vis qu'elle m'avoit vue, afin de l'aller voir, ſi elle me demandoit. Comme je n'avois point de

pardon à lui demander, n'ayant jamais eu intention de lui faire de la peine, pour mériter ce qu'elle me faisoit, elle m'avoit maltraitée dans toutes les occasions où elle avoit pu m'inquiéter; ainsi je crus qu'elle se persuaderoit, si j'allois chez elle sans qu'elle m'en eût fait parler, que c'étoit pour me rejouir de son mal : de maniere que cette raison, & celle que je ne la croyois point en danger de mourir, m'empêcha de lui rendre une visite. Comme Chrétienne, je n'aurois pas manqué d'oublier tout ce qu'elle m'avoit fait, si je l'avois crue dans des dispositions de devoir être contente de me voir. Je m'en allai à Versailles, je dis au Roi que Madame étoit malade, que je ne l'avois point vue, qu'il en savoit mieux la raison que personne du monde : je fus bien-aise de lui dire cela pour le faire souvenir de Monsieur de Lauzun, parce qu'il n'ignoroit pas que c'étoit l'occasion où elle m'avoit le plus sensiblement outragée. J'expliquai au Roi ce que j'avois fait pour l'obliger à me faire dire qu'elle me vouloit voir; qu'elle n'avoit pas répondu à mes intentions; que j'avois cru que ma visite lui feroit plus de peine que de plaisir; qu'ainsi je n'y étois pas allée. Il me répondit que j'avois bien fait. Le len-

demain on me vint dire que Madame étoit morte; & comme j'avois déja le deuil de l'autre Madame, je n'eus rien à faire qu'à supplier le Roi que je n'allasse pas à St. Denis, & qu'il voulût bien lui faire rendre les mêmes honneurs qu'à feue Madame. Il me répondit que je pouvois ordonner, que l'on feroit ce que je desirerois; ainsi Mlle. de Guise accompagna le corps, parce que je dis au Roi que je croyois qu'il lui en devoit donner l'ordre. Me. de Guise m'envoya demander mon amitié; je lui mandai que je l'irois voir, que ce ne feroit pas ce jour-là ni le lendemain, parce que mon carrosse alloit suivre le corps de Madame à St. Denis. Le jour d'après j'allai à Montmartre, où elle étoit; Mlle. de Guise qui s'y trouva me demanda la permission de me venir voir; je lui répondis assez froidement qu'elle me feroit de l'honneur; depuis qu'elle avoit agi contre mon mariage, je ne l'avois pas voulu voir. Dans ce temps-là le soir au souper du Roi on parloit d'un cheval; il dit : Il avoit été à.... & sans achever, il me regarda, rougit & s'arrêta tout court; tout le monde s'apperçut qu'il n'avoit pas nommé le nom de Mr. de Lauzun à qui il avoit appartenu, de peur de me faire de la peine. Quelques jours

après, il n'en fit pas de même sur un Sauteur de corde qui avoit été à Mr. de Lauzun; il me demanda si je le connoissois; je lui répondis qu'oui, que j'avois même dit à Toffle que je l'avois vu à Mr. de Lauzun: je lui demandai des nouvelles d'un autre qu'il avoit, il répondit à ma question, & nomma son nom fort naturellement deux ou trois fois; quoique cela ne signifiât rien, je ne laissai pas d'en être bien-aise.

Après avoir fait une assez longue digression, il est juste de revenir à la Reine, que je crois avoir laissée en mal d'enfant; elle auroit bien voulu n'y être pas plus long-temps que celui que j'ai employé à parler d'une autre matiere que de son mal; elle accoucha d'un garçon environ minuit: ce qui nous rejouit beaucoup. Le lendemain à la promenade dans le carrosse de Me. de Crussol, on nous vint dire que la Reine avoit eu des nouvelles; nous allâmes dans une grande impatience d'en apprendre, à la porte: un de mes Gentilshommes me dit qu'il y avoit eu bien du monde tué au passage du Rhin, que Mr. de Longueville, Guitri & Nogent étoient morts. Je les regrettai beaucoup, & surtout Mr. de Nogent pour l'amour de lui-même, & encore plus à cause

cause de Madame de Nogent : l'on nous montra la liste des autres morts & blessés, où je vis que Mr. le Prince l'étoit à la main. Il n'y a rien de si extraordinaire que ce passage, ce fut une action projettée par le Roi, & exécutée en sa présence, que l'Histoire n'oubliera pas ; ainsi je n'en ferai pas un long détail, je ne puis pas cependant m'empêcher de dire que tout ce que le Roi a fait dans cette campagne & dans toutes celles qui l'ont suivie, semblera presqu'incroyable à ceux qui ne connoîtront pas autant que moi sa bravoure, son habileté, sa prudence, & l'application qu'il a pour faire réussir ses desseins. Un moment après avoir reçu cette nouvelle j'écrivis à Rollinde pour voir comme l'on pourroit apprendre à Madame de Nogent la mort de son mari, qu'il falloit garder toutes les mesures nécessaires pour prévenir le danger qu'il y avoit qu'elle ne mourût dans l'instant qu'on la lui diroit, parce que jamais femme n'avoit tant aimé son mari qu'elle faisoit. Je n'ai connu que Me. de Montmorenci là-dessus en comparaison avec elle.

Je fus fort touchée de l'affliction de Madame de Nogent, & je regardai avec douleur celle de tous ceux qui avoient perdu leurs parents ou amis. Je faisois

réfléxion que nous devons toujours être soumis aux ordres de la Providence ; je trouvois dans cette occasion un exemple que je me pouvois appliquer ; il y avoit sept ou huit mois que je sentois avec des peines inconcevables la prison de Mr. de Lauzun, & dans ce moment je la regardai comme un grand bien pour lui & pour moi, persuadée du courage qu'il a, & qu'il se seroit fait tuer à ce passage ; ainsi je me dis à moi-même : Dieu a souffert qu'il ait été mis en prison pour me le conserver. Je l'en ai loué de tout mon cœur dans toutes les occasions où il y a eu des gens de qualité tués. J'avoue pourtant que les prieres que j'ai faites à Dieu là-dessus n'ont pas toujours été suivies de la soumission qu'un bon Chrétien doit avoir sur tous les ordres de la Providence. Si j'avois pu vaincre les mouvements de chagrin qui m'ont souvent troublée là-dessus, j'aurois lieu d'espérer que Dieu les auroit eu agréables, & qu'il m'en auroit donné la récompense par la fin de la prison de Mr. de Lauzun. Comme il fait tout pour son bien & pour le mien, je dois vivre avec un entiere soumission, & croire qu'il le fera sortir lorsqu'il le jugera nécessaire pour son salut & pour le mien ; je lui demandai la grace de me donner

là-dessus toute la quiétude qui me pût faire mériter sa miséricorde. Le lendemain j'allai droit à Paris chez Madame de Nogent, que je trouvai dans un état digne de compassion : elle étoit à demi-assise dans son lit, & ne savoit ce qu'elle disoit, tantôt elle pleuroit, d'autres fois elle se mettoit à rire, parloit toujours, & ne disoit rien de suite ; elle avoit comme perdu la raison, elle me fit une pitié inconcevable. Comme je vis que je lui étois inutile dans l'état où je la voyois, je m'en retournai à St. Germain, & de-là j'allai à Forges pour prendre les eaux, ainsi que j'avois accoutumé les autres années dans cette saison-là.

Les grandes conquêtes du Roi épouvanterent les Hollandois & leurs voisins, ils eurent recours au Roi d'Angleterre, qui envoya le Duc de Montmouth & Buckingham faire des propositions de paix au Roi, qu'on disoit être très-avantageuses ; il eut ses raisons pour ne les pas recevoir. Mr. de Buckingham, qui étoit extrêmement des amis de Mr. de Lauzun, touché de son malheur, réchauffé par tout ce que Mr. de Baraille lui dit, qui étoit allé pour cela en Angleterre, parla au Roi de toute la tendresse qu'il lui avoit connu pour sa personne, & s'é-

tendit beaucoup ſur la fidélité qu'il lui avoit vue pour ſon ſervice. Le Roi lui répondit qu'il avoit eu des raiſons particulieres de le mettre où il étoit. Mr. de Bukingham lui répliqua, s'il ſeroit poſſible qu'un homme à qui il avoit connu un ſi grand attachement pour lui, fût perdu. Le Roi lui dit qu'il n'étoit pas perdu, qu'il n'étoit pas encore temps de finir ſes peines. Sur cette réponſe, Mr. de Buckingham ſupplia le Roi de trouver bon qu'il lui parlât de ſon état; le Roi l'approuva & s'attendrit en quelque maniere. Mr. de Buckingham conta l'aventure en confidence à Monſieur de Duras & à Fourilles, qu'il croyoit être des amis de Mr. de Lauzun, qui la répandirent par toute la Cour, auſſi-bien que la Motte, Brigadier des Gardes-du-Corps, à qui Mr. de Buckingham avoit conté ce qu'il avoit dit au Roi, ce qu'il lui avoit répondu, & comme il s'étoit apperçu qu'il ne haïſſoit pas Mr. de Lauzun. Par cette conduite, toutes ſes bonnes intentions devinrent inutiles, parce que ceux qui avoient des intérêts oppoſés à la ſortie de Mr. de Lauzun, travaillèrent à ruiner le crédit que Mr. de Buckingham pouvoit avoir ſur l'eſprit du Roi, afin de lui ôter d'une maniere bien ſûre les moyens de lui pouvoir parler de

Mr. de Lauzun, ainſi qu'il lui en avoit demandé la permiſſion. Enſuite ils trouverent des occaſions propres de conſeiller au Roi de diſpoſer de la Charge de Mr. de Lauzun en faveur du Comte de Chamilly. Il mourut, & elle fut donnée l'hyver d'après à Mr. de Luxembourg. Quoique ce qu'avoit fait Mr. de Buckingham eût été gâté par lui-même, & que j'appris l'un & l'autre en même-temps, je ne laiſſai pas d'être bien-aiſe de ce que le Roi avoit paru avoir encore quelque bonté pour Mr. de Lauzun, & je fus très-perſuadée que la dureté avec laquelle on le gardoit à Pignerol, ne venoit pas de l'eſprit ni du cœur du Roi. Lorſque le Roi eût preſque conquis toute la Hollande, il revint après avoir laiſſé Mr. de Luxembourg du côté d'Utrecht pour commander dans tout ce Pays-là. Comme je m'en allai à St. Germain pour être auprès du Roi, lorſque j'y arrivai, le Marquis de Pienne, Gouverneur de Pignerol, me dit qu'on avoit arrêté à Turin un homme qu'on diſoit être à Mr. de Lauzun; que le Duc de Savoye avoit écrit de même, & avoit mandé qu'il croyoit que c'étoit moi qui l'avoit envoyé dans ce pays-là. Cela ne me fâcha point, parce que je ſavois bien que je n'y avois aucune part;

je ne laiſſai pas pourtant d'en avoir de la douleur, de peur que cela n'augmentât les ſévérités qu'on avoit pour Mr. de Lauzun, & que même les gens qui ne lui vouloient pas de bien, ne ſe ſerviſſent de cette occaſion pour lui rendre de mauvais offices. Quoique je ne ſuſſe pas au vrai la perſonne que le Marquis de Pierne me vouloit dire, je crus pourtant que ce devoit être une maniere d'homme extraordinaire que Mr. de Lauzun avoit eu auprès de lui, lequel il avoit employé à bien des affaires qui m'avoient donné la curioſité de le vouloir voir; je n'y pus parvenir qu'après ſa priſon, j'avois même jugé par la vivacité de ſon eſprit, & par ſon peu de jugement, qu'il agit mal-à-propos. Peu de jours après, on m'apprit que cet homme avoit été conduit à Pignerol, qu'il avoit appréhendé la dureté & la longueur d'une priſon, qu'il s'étoit tué avec un raſoir qu'il avoit ſur lui. L'on parla quelque temps de la perſonne qui l'avoit envoyé-là; comme je n'en fais pas de cas, & que je ſuis perſuadée que Mr. de Lauzun ne l'eſtime pas plus que moi, je crois que ſa gloire devroit être bleſſée ſi je la nommois; ainſi je ne dois me ſouvenir de ce qu'elle a fait que pour en avoir de la honte & de la douleur pour Mr. de Lauzun.

Mr. le Duc d'Anjou, qui n'étoit pas venu au monde avec une trop bonne ſanté, diminuoit tous les jours; on lui changea très-ſouvent de nourrice, on lui appliqua un cautere qui ne le ſoulagea point. Comme le Roi le vit en un état à n'avoir plus rien à eſpérer, il me propoſa de l'aller tenir au Baptême avec Mr. le Prince de Conti; je lui dis qu'il étoit aſſez mal, & que je lui porterois malheur, que je le ſuppliois très-humblement de donner cette commiſſion à quelque autre perſonne moins ſenſible que moi à cette perte. La Maréchale de la Mothe le tint, il mourut, le Roi & la Reine en furent extrêmement affligés.

Deux ou trois jours devant cette mort, l'on avoit eu nouvelle que les ennemis s'étoient mis en campagne pour prendre Tongres. Montal ſortit de Charleroi pour ſe jetter dans cette place; après qu'il y fut entré, les ennemis marcherent à la ſienne, l'inveſtirent, & l'attaquerent. Le Roi partit de St. Germain pour l'aller ſecourir, nous arrivâmes à Compiegne dans trois jours de marche, qui fatiguerent beaucoup Madame de Guiſe; elle n'étoit pas accoutumée à de pareilles journées dans une ſaiſon auſſi rude que celle-là l'étoit. La nuit que nous fûmes arrivés à Com-

piegne, le Roi reçut un Courier qui lui porta la nouvelle de l'entrée de Montal dans Charleroi, & de la levée du siege par le Prince d'Orange l'avant-veille de Noël : la Cour s'en revint à St. Germain, où elle arriva le 2 de Janvier. M^e^. de Nogent étoit toujours dans une grande affliction ; si elle avoit été capable de sentir quelque autre peine que la perte de son mari, elle auroit dû être touchée de la charge de Maître de la Garderobe qu'avoit M^r^. de Nogent, que le Roi venoit de donner à Tilladet, cousin-germain de M^r^. de Louvois, avec ordre de ne lui donner que 150000 livres, quoique M^r^. de Nogent l'eût achetée 400000. M^r^. de Charôt eut dans le même temps ordre de vendre la sienne à M^r^. de Duras, le pere & le fils furent faits Ducs, & le Roi donna au dernier la Lieutenance-Générale de Picardie, & quelque argent comptant. Tous ceux qui voyoient cela disoient que les gens qui avoient servi M^r^. le Prince étoient bien récompensés, puisque Messieurs de Luxembourg, Duras & Rochefort avoient été des Gardes de son corps, & avoient été ses plus zélés serviteurs, & qu'ils étoient tous trois Capitaines des Gardes qui devoient répondre de la personne du Roi. Ce fut dans ce

temps-là que la Compagnie de Mr. de Lauzun fut donnée à Mr. de Luxembourg : j'en appris la nouvelle en allant à la Messe, chacun la contoit tout bas, je ne laissai pas d'aller au dîner du Roi, quoique j'eusse les yeux tout en larmes, ne me souciant pas qu'il me vît pleurer, persuadée qu'il le devoit être que je ne pouvois pas être insensible à tout ce qui arrivoit à Mr. de Lauzun. Ce n'étoit pas la perte de sa Charge qui m'inquiétoit, j'étois pénétrée de douleur de voir l'aigreur de l'esprit du Roi.

Le Roi commença la campagne de bonne heure, nous allâmes avec lui jusqu'à Courtrai : les Ennemis furent surpris de sa diligence, & fort embarrassés sur l'incertitude de ce qu'il avoit envie de faire: je n'ai jamais tant vu de bonnes troupes ensemble, l'armée étoit presque de 40000 hommes. Le Roi, après avoir bien donné des allarmes aux Espagnols, & un peu mangé leur pays, alla attaquer Maestricht. La Reine & toute la Cour s'en alla à Tournai. La place fut prise dans onze jours de tranchée ouverte ; quoiqu'autrefois avec de moindres fortifications le Prince d'Orange ne l'avoit prise qu'après soixante jours de tranchée ouverte. Le Roi fait attaquer les places d'une maniere bien plus

vigoureuse ; il ôte le courage à ceux qui les défendent de lui pouvoir résister un moment. Il y eut bien des gens de tués. Artagnan fut du nombre, dont la perte me toucha sensiblement ; outre qu'il étoit très-brave homme, il étoit très-fidele à ses amis, & indubitablement il n'auroit pas perdu l'occasion de parler au Roi de tout ce qu'il avoit vu dans le cœur de Mr. de Lauzun pour sa personne.

Après la prise de Maestricht, le Roi manda à la Reine de s'en aller à Amiens, où elle recevroit de ses nouvelles. Le jour que nous partîmes de Tournai, à la dînée entre cette place & Douai, à peine la Reine étoit-elle à table, que l'on vit passer Me. de Montespan dans une des calêches du Roi avec 4 Gardes-du-Corps qu'on lui avoit envoyés de l'armée pour la suivre. Nous allâmes à Amiens sans séjourner en chemin ; la Reine qui paroissoit fort chagrine, y eut des vapeurs si violentes, qu'on envoya chercher des Médecins à Paris, pour faire une consultation avec ceux de la Cour.

Le Roi écrivit à la Reine de l'aller trouver à Rethel, il lui envoya sa route & la nôtre, où les journées qu'on devoit faire étoient marquées, & le jour que le Roi y arriveroit aussi. Il s'y trouva devant nous,

l'on y séjourna 2 jours, l'on alla de Rethel à Verdun, à Malatour, & à Thionville, où la Cour séjourna 5 ou 6 jours. Cette place est bonne pour ses fortifications ; quand aux logements, ils y sont affreux ; aussi nous avions bien de l'impatience d'en partir pour aller à Metz, où l'on fut mieux logé. La Reine alla avoir la Synagogue, & y fit danser les Juifs.

Le fils naturel de l'Electeur Palatin, qui venoit de faire un compliment à Madame sur ses couches d'un fils, avoit salué le Roi à Rethel. J'avois oublié de dire que Monsieur étoit allé voir Madame. De Metz, nous allâmes à Nancy, qui est une fort belle Ville, qui a du grand, la Maison des Ducs de Lorraine, qu'on appelle la Cour, y montre de la dignité, les appartements n'y sont pas accommodés, ils ne laissent pas d'être très-beaux : il y a une chambre fort dorée, & qui est très-malentendue, quoique ce soit le Maréchal de la Ferté qui l'a fait accommoder dans le temps qu'il en étoit Gouverneur. Il y a, comme j'ai déja dit, beaucoup de logements, une cour agréable, un grand jardin qui étoit encore plus beau devant que les fortifications en fussent rasées, parce qu'il étoit en partie sur un des bastions. Comme il y a force couvents, la Reine s'occupa à

les visiter. J'allai dans celui où mon pere s'étoit marié; la quantité de femmes de qualité qu'on y vit, qui étoient bien faites, d'un esprit & d'un air nobles, nous fit comprendre que la Cour y avoit été belle : elles venoient souvent chez moi, je prenois plaisir à les entretenir, & leur trouvois beaucoup de politesse. Nous n'y trouvâmes presque pas d'hommes; au moins s'il y en avoit, ils se trouverent cachés. La Reine y prit les eaux de Spa, & moi celles de Pont-à-Mousson; j'avois envie d'aller prendre celles de Forges; le Roi me témoigna qu'il desiroit que je demeurasse; je voulus essayer si celles d'ici me feroient autant de bien que les autres, je m'en trouvai beaucoup échauffée. L'on se divertissoit assez à Nancy, de maniere que je fus presque fâchée lorsqu'on en partit. Nous allâmes faire un tour en Alsace, l'on coucha à Luneville, maison de campagne des Ducs de Lorraine, où Madame de Lorraine se plaisoit fort; elle y faisoit bâtir lorsqu'ils sortirent de Lorraine, la situation m'en parut belle. Nous passâmes à St. Nicolas, qui est une grande dévotion, la Reine y avoit déja été; l'on nous montra les fers d'un homme qui avoit été prisonnier des Turcs, & qui, pendant ce temps, avoit fait un vœu à St. Nicolas; il se sau-

va., & s'en vint accomplir ſon vœu, & remettre les fers qu'il avoit aux pieds & aux mains. Je laiſſe à juger à ceux qui connoîtront combien mon cœur eſt occupé de la priſon de Mr. de Lauzun, le zele avec lequel je demandai à Dieu par l'interceſſion de St. Nicolas, de lui vouloir rendre la liberté. Je n'oubliai pas de conter au Roi le miracle de l'eſclave, je joignis mes mains pour exprimer la grace qu'il avoit dû rendre à Dieu & à St. Nicolas, je fis aſſez appercevoir que je lui ferois un remerciment & bien naturel, s'il donnoit la liberté à Mr. de Lauzun.

Nous allâmes à Ravon, qui eſt un vilain lieu dans les montagnes de Voſge, où je fus logée dans une maiſon qui tomboit, & où il revenoit des eſprits, à ce qu'on diſoit; ainſi je ne dormis pas en repos. L'on alla à St. Dier, qui eſt une aſſez jolie Ville au pied de la montagne, de laquelle on fait toutes les années une ſolemnelle proceſſion pour demander à Dieu la grace de les préſerver d'une ancienne prédiction qui menace cette Ville, que la montagne lui tombera deſſus, & qu'elle l'enſevelira. Les hommes & les femmes n'y ont que la figure humaine; pour l'eſprit ils paroiſſent comme des bêtes. Nous allâmes à Ste. Marie aux Mines, il nous fallut paſſer

par des chemins épouvantables dans des bois qui n'ont que de petites routes étroites, & pour perſpective des précipices affreux ; & comme ſes arbres ſont fort grands & fort élevés, & les feuilles d'un verd noir, on a de la peine à voir le ciel. Lorſque nous fûmes arrivés à Ste Marie aux Mines, je vis dans la plaine beaucoup de petites Villes qui me parurent bien bâties : le pays eſt beau & fort entrecoupé de rivieres. Cette ville n'eſt, à proprement parler, qu'une longue rue entre deux grandes montagnes, qui ſont bien élevées & toutes couvertes de grands arbres : il y a dans cette endroit-là un ruiſſeau qui ſépare l'Alſace d'avec la Lorraine ; cette ville ou village eſt au Prince Palatin de Birkenfeld. Le jour qu'on y ſéjourna, je dormis toute la journée ; comme les eaux y ſont fort froides & dangereuſes, & que la pouſſiere s'attache à la viande, je n'y mangeai preſque rien ; je prenois des œufs, des bouillons, & buvois du vin de Rhin qui eſt blanc & ſouffré, duquel on fait cas. L'on alla de-là à Riſauvilliers, qui eſt une petite Ville où il y a un fort beau & extraordinaire château : elle eſt venue au Prince Palatin du côté de ſa femme ; elle eſt fille du Comte de Ribaupierre, qui venoit de mourir ; & comme les gens d'une certaine

qualité font de grandes cérémonies pour les enterrements, ils attendent quelquefois un mois ou davantage pour y appeller leur parents & amis : ainsi le Prince Palatin, beau-frere du mort, qui servoit en France à la tête du régiment d'Alsace, n'avoit osé prier personne d'aller chez lui à cause de cet embarras. Le Roi prit la résolution d'aller coucher dans ce château ; les Gardes & les Maréchaux-des-logis trouverent le corps du mort sous un drap mortuaire avec des chandeliers aux quatre coins ; & comme il occupoit un des appartements, & que le Roi avoit vu du sien la lumiere, il firent mettre le corps dans un armoire. Le Roi coucha dans la chambre où il étoit mort, & moi dans celle où il avoit été mis pendant quelque temps, & mes filles dans la chambre où étoit l'armoire & le corps : je n'en savois rien. Le lendemain comme l'on descendoit le degré, le Roi me dit : Si vous saviez ce que je sais, vous seriez bien effrayée; il me conta cette petite histoire, qui m'auroit bien troublée & empêchée de dormir, & de demeurer même dans la maison, si l'on me l'avoit apprise sur le soir.

Le jour que nous partîmes de Ste. Marie aux Mines, un petit Souverain vint sa-

luer le Roi : c'étoit le Prince de Montbelliard de Wirtemberg ; je l'avois vu autrefois à Paris lorſqu'il avoit épouſé Mlle de Châtillon, fille du Maréchal. Il me parut affreux, habillé comme un maître d'école de village, ſans épée, avec un méchant carroſſe noir, parce qu'il portoit le deuil de l'Impératrice, que j'ai oublié de dire être morte il y avoit quelques mois ; ſes chevaux avoient des houſſes noires juſqu'à terre, & ſes Pages & laquais étoient vêtus de jaune avec des garnitures de ruban rouge : il avoit 15 ou 20 Gardes avec des caſaques de même livrée, aſſez bien montés. Il me ſouvient que toute ſa Cour étoit dans un même carroſſe, duquel l'on vit ſortir 10 ou 12 perſonnes pour s'en faire honneur. Voilà comme ſont faits tous les Princes étrangers chez eux ; il ne faut pas juger de ce qu'ils ſont dans leur pays par la dépenſe qu'on leur voit faire en France, parce qu'ils font des efforts pour ſe ſoutenir dans quelque gloire. Le Doyen du Chapitre de Strasbourg avec deux Chanoines vint ſaluer le Roi ; je penſe que ce bonhomme s'appelloit le Comte de Manderhail : il avoit comme une eſpece de ſoutanelle, les deux Chanoines étoient jeunes, bien faits, les cheveux longs, la tête

belle, habillés de gris, & de grandes épées à leur côté, des écharpes noires avec une riche frange d'or & d'argent. Je crois même qu'ils avoient des plumes; leur train étoit beaucoup plus magnifique que celui d'un Prince souverain. L'un de ces deux M^rs^. étoit neveu de M^r^. de Strasbourg, de la Maison de Furstemberg, j'ai oublié le nom de l'autre. Ils me parlerent à une petite ville appellée Chatenoy, qui appartient à leur Chapitre; le Bailli de cette Ville avoit été autrefois à Paris chez le Président Tambonneau, pour aprendre l'Allemand à ses enfants; & comme il avoit vu beaucoup de monde dans cette maison, il étoit venu servir de guide au Roi, parce qu'il parloit bien François. On le fit marcher à la portiere du carrosse, où nous faisions faire des contes qui nous divertissoient extrêmement. Il demanda au Roi des nouvelles de toutes les personnes qu'il avoit vues chez Tambonneau, il s'adressa ensuite à moi pour me demander si je ne le connoissois plus. M^e^. de Montespan, qui depuis Thionville étoit venue dans le carrosse de la Reine, l'entretenoit avec plaisir; il lui dit qu'il avoit vu plusieurs fois M^r^. de Mortemar chez M^r^. de Tambonneau, & demanda des nouvelles des petits de Bouil-

lon. On lui dit qu'il y en avoit un Cardinal. Il répondit : J'en ſuis bien aiſe, & enſuite il demanda au Roi qu'étoit devenu le petit Peguillin, qui étoit ſi joli garçon, l'on m'a dit, ajouta-t-il, qu'il s'appelle Mr. de Lauzun : chacun ſe regarda ſans lui rien répondre. Il continua de queſtionner le Roi, & lui dit : Vous ne me répondez donc rien ſur Mr. de Lauzun, & vous l'aimiez tant dans le temps que j'étois à Paris, pourquoi n'eſt-il pas ici ? J'ai oui-dire qu'il lui étoit arrivé de ſi grandes aventures, je ſerois bien-aiſe de le voir : comme perſonne ne lui répliqua rien, il ſe laſſa d'en parler. Quoique cette converſation m'embaraſſât un peu, je ne laiſſai pas d'être fort aiſe que quelqu'un parlât au Roi de Mr. de Lauzun, & que d'une maniere naïve on le fît ſouvenir combien il l'avoit aimé ; je me perſuadois que cela lui pouvoit renouveller la tendreſſe qu'il avoit pour lui. Madame la Princeſſe.... vint voir la Reine : c'eſt une femme aſſez bien faite, elle avoit mené une fille de cinq ans avec elle, & une ſœur qui avoit le viſage d'une longueur extraordinaire ; elles n'entendoient ni ne ſavoient parler toutes trois pas un mot de François. Me. de Soubiſe la préſenta ; elle avoit été lui rendre une viſite, parce

qu'une fille de Rohan a été mariée autrefois dans cette Maison. Nous allâmes à Brisack ; lorsque le Roi passa devant Colmar, il sortit de carrosse pour aller voir les fortifications qu'il voulut faire raser ; les Bourgeois furent désarmés, & le canon & toutes les munitions de guerre enlevés & portés à Brisack. Je n'ai jamais vu une consternation si grande que celle des habitants de Colmar, & de plusieurs autres petites places que le Roi fit démolir. Lorsqu'il fut rentré dans le carrosse, chacun lui dit que ces pauvres gens faisoient pitié. Il répondit : Quand nous serons à cent pas de la Ville, vous verrez si j'ai eu raison d'en user comme j'ai fait, & il se pourra faire, ajouta-t-il, que votre compassion sera moins échauffée ; & un moment après il nous montra un fort que ceux de Colmar avoient fait pour garder un pont sur la riviere, sur laquelle il falloit nécessairement passer pour aller à Brisack : ils y tenoient une garnison, & avoient ordinairement des troupes aux environs : ainsi nous ne fûmes plus attendris, au contraire nous louâmes beaucoup la précaution du Roi, & blâmâmes fort l'insolence de Mrs. de Colmar.

Lorsque nous arrivâmes à Brisack, j'eus une grande frayeur sur le pont, qui est

d'une hauteur épouvantable; il y en a deux qui ne ſont ſéparés que par un médiocre terrein, qui fait comme une eſpece de petite iſle entre deux, ils ſont d'une fort grande longueur; & comme il n'y a pas de gardefou, & que l'élévation en eſt ſurprenante, j'avoue que j'eus une terrible peur. Il y a des arbres de ſapin tout ronds qui ſervent de planches; & comme ils ne ſont pas cloués, & que l'on voit l'eau entre deux, il ne faut pas s'étonner ſi les perſonnes les plus aſſurées s'y trouvent ſurpriſés & effrayées. Le Rhin eſt ſi rapide, qu'il fait une maniere de murmure, qui eſt capable d'épouvanter les chevaux qui ſe pouvoient facilement jetter dans l'eau; ainſi tous ſes gens les plus ſenſés le paſſerent à pied auſſi-bien que moi. Le Roi étoit à cheval, dont j'étois fort fâchée, je craignois beaucoup pour lui. La Ville de Briſack eſt fort petite & aſſez vilaine, les rues y ſont étroites, le château eſt mélancolique, il s'y trouve tout ce qui peut repréſenter une priſon; les chambres y ſont obſcures & les fenêtres grillées, de maniere que je répétai pluſieurs fois au Roi ſi cette maiſon ne lui donnoit pas des vapeurs. Pour moi, lui dis-je, tout ce qui a l'air d'une priſon me tue. J'affectai fort de parler des horreurs qu'on doit avoir

pour tous les lieux qui en avoient quelque ressemblance.

L'Evêque de Bâle vint voir la Reine, les députés des cantons Suisses avec ceux de quelques Villes vinrent faire serment de fidélité au Roi. Le Général des Capucins, qui venoit faire sa visite en France au sortir de celle d'Allemagne, vint saluer la Reine. Il lui dit qu'il avoit vu la Princesse d'Inspruck de la Maison d'Autriche, qu'elle étoit bien faite, que l'Archiduc l'avoit fait chanter, qu'elle avoit la voix très-agréable, que l'Empereur la faisoit élever pour l'épouser un jour, parce qu'on lui avoit prédit qu'il auroit sept femmes; qu'il avoit dans ce dessein-là empêché qu'on ne la mariât ailleurs. Cela nous parut extraordinaire, aussi-bien que la relation du bon homme sur la belle voix de la Princesse; parce qu'en France l'on ne s'aviseroit pas de faire chanter une jeune Demoiselle de cette qualité devant un Capucin.

Après avoir séjourné quelques jours à Brisack, nous retournâmes à Nancy, où l'on resta encore quelques jours. Il courut un bruit que nous allions faire un voyage en Franche-Comté, & deux jours après l'on dit que c'étoit pour Flandres, & nous nous mîmes en marche pour cela. Jamais

chemins, ni vilain temps & méchants gîtes ne furent pareils. Lorſque nous fumes arrivés à Laon, où l'on ſéjourna un jour, prêts à partir pour continuer notre route, tout-d'un-coup le Roi manda à la Reine qu'il s'en retournoit à Paris. Cette nouvelle donna une grande joie à toute la Cour.

Pendant le voyage que je viens de marquer, Me. de Guiſe étoit demeurée à Paris, & avoit été loger au Luxembourg, où elle voyoit ſouvent l'Ambaſſadrice d'Angleterre pour qu'elle lui ménageât le mariage du Duc d'Yorck; tous ſes ſoins lui furent inutiles. Le Roi dit un jour dans le carroſſe de la Reine, que le Duc d'Yorck lui avoit mandé qu'il épouſeroit qui il voudroit de ſon Royaume, à l'excluſion de Me. de Guiſe. Mr. de Turenne eut une grande envie de le marier avec une des filles de Mr. le Duc d'Elbœuf; le Roi ne le voulut pas: ainſi tous les mouvements qu'il s'étoit donnés là-deſſus furent inutiles. L'on parla auſſi de Mlle. de Créquy, le Roi n'y voulut pas conſentir non plus qu'à l'autre; ainſi cette propoſition fut arrêtée ſans faire beaucoup de chemin. Me. de Wirtemberg, fille du Prince de Barbançon, fut veuve. Le Prince Ulric de Wirtemberg, qui avoit un Régiment Allemand dans les troupes

d'Eſpagne, en devint amoureux : il ſe fit Catholique pour ſe marier avec elle, il en eut une fille, & ſon amour diminua beaucoup ; il laiſſa la mere & la fille à Bruxelles, s'en retourna chez lui prendre ſa premiere Religion. J'ai oui dire que ſes parents n'avoient pas voulu reconnoître ce mariage, quoique Madame de Wirtemberg s'étoit toujours recriée qu'elle n'étoit pas avec ſon mari à cauſe de la Religion. Ce fut ſur ce prétexte qu'elle ſe vint jetter entre les bras de la feue Reine mere, qui, ſans examiner ſi elle diſoit vrai ou faux, lui accorda ſa protection, & lui fit donner comme par une eſpece de charité, 6000 liv. de penſion que le Roi lui a continuée à ſa priere. Comme M^{e}. de Wirtemberg avoit vu ma belle-mere en Flandres, où elles avoient fait connoiſſance, & qu'elle aimoit naturellement les Etrangers, elle lui donna un logement au Luxembourg, plutôt par cette conſidération que par celle de faire plaiſir à la feue Reine mere, quoiqu'elle lui fît valoir cette faveur. M^{e}. de Wirtemberg faiſoit ſouvent des voyages en Flandres. L'on mit ſa fille dans un Couvent, elle s'y donna bientôt des airs, bien des gens la voyoient & faiſoient comme s'ils la trouvoient belle, quoiqu'à ma fantaiſie elle

ne le ſoit pas. Par ſes intrigues & celles de ſa mere, elle parvint à ſe faire propoſer pour le Duc d'Yorck. Mᵉ. de Wirtemberg avoit fait un voyage à Nancy pour cette négociation; le Roi fit le portrait de la mere & de la fille, & l'affaire fut bientôt rompue. Lorſque toutes ces propoſitions furent finies, le Roi travailla & fit le mariage de la Princeſſe de Modene; elle paſſa à Paris, le Roi & la Reine l'allerent voir; Mademoiſelle, ma ſœur & moi lui allâmes rendre viſite. Elle me parut fort incivile, je remarquai cela à ſon air; pour ce qui nous regardoit, nos rangs étoient ſi marqués, qu'elle ne pouvoit manquer à rien. Elle me parut une grande créature mélancolique, ni belle ni laide, fort maigre, aſſez jaune. J'ai oui dire qu'elle eſt à préſent fort enjouée & engraiſſée, & qu'elle eſt devenue belle. Elle alla à Verſailles, enſuite elle nous rendit nos viſites, & s'en alla.

Ma ſœur s'étoit ſouvent brouillée avec ſon mari, & le bon-homme Grand-Duc avoit pris ſoin pendant ſa vie de tout pacifier & d'empêcher l'éclat: après ſa mort, toutes ſortes de meſures furent rompues. Le Roi fut obligé d'envoyer Mʳ. l'Evêque de Marſeille pour travailler à cette réconciliation. Dans les premieres nou-

velles

velles que j'en eus, j'écrivis à ma sœur pour lui conseiller ce que je croyois qu'elle devoit faire; elle désapprouva la sincérité avec laquelle je lui avois dit mes sentiments, s'en plaignoit lorsqu'elle étoit mal avec son mari, & me remercioit lorsqu'elle étoit racommodée avec lui: ainsi ce qui lui plaisoit un jour, l'offensoit le lendemain. Je recevois quelquefois des réponses, par lesquelles elle me marquoit qu'on ne pouvoit pas l'aimer, & lui parler autrement que je le faisois; que ceux qui l'avoient flattée étoient ses ennemis. Nous nous mîmes dans un commerce de lettres pleines de tendresse & d'amitié; elle me remercioit toujours des avis que je lui avois donnés, & de la maniere honnête avec laquelle j'avois parlé d'elle à son mari, & de celle que j'avois eue pour lui dans le séjour qu'il avoit fait à Paris. Je ne puis m'empêcher de faire ici une petite digression, pour dire que dans le temps que Mr. le Grand-Duc vint en France, & qu'il étoit à la Cour, Mr. de Lauzun servoit auprès du Roi; cela lui donna de fréquentes occasions de lui faire bien des honnêtetés; de maniere qu'ils firent une connoissance particuliere, & ils avoient entretenu ensemble une espece de commerce; ils se faisoient faire des

complimiens l'un à l'autre par l'Ambaſſadeur de Veniſe, qui étoit leur ami commun. Comme mon affaire fut preſque auſſi-tôt rompue que commencée, je n'eus pas le temps d'écrire à Mr. le Grand-Duc pour lui en faire part. Mr. de Contarini, Ambaſſadeur de Veniſe, avoit pris le ſoin de mander premiérement que j'allois épouſer Mr. de Lauzun, & trois jours après il lui avoit appris que notre mariage avoit été rompu. Il reçut les deux lettres à la fois, & ne lui fit qu'une réponſe qu'il me montra, par laquelle il lui marquoit que ſa premiere lettre lui avoit donné de la joie; qu'il tenoit à honneur l'alliance de Mr. de Lauzun; que ſa ſeconde l'avoit extrêmement affligé; qu'il étoit fort touché de notre déplaiſir; qu'il nous honoroit tous deux parfaitement; qu'il prenoit un grand intérêt à tout ce qui nous regardoit. J'eus une très-grande impatience de pouvoir faire ce récit à Mr. de Lauzun; lorſque je lui en parlai, il me répondit que l'Ambaſſadeur de Veniſe lui avoit montré ſa lettre; qu'il l'avoit ſupplié de faire un très-humble remerciment à Mr. le Grand-Duc; qu'il étoit beaucoup ſenſible à ſes honnêtetés. Il me ſouvient que le jour que je lui parlai de cette lettre, le Roi & la

Reine allerent le soir souper à l'hôtel de Guise, où il y eut un grand bal pour les noces de Mademoiselle d'Harcourt, qui avoit épousé par procureur le Duc de Cadaval, Portugais. J'avois été priée de me trouver aux fiançailles qui se firent chez la Reine; Mr. d'Elbœuf, qui est le chef de toute cette Maison, me conjura de n'y pas aller, je n'y allai point. Pour les noces, comme elles se firent à l'hôtel de Guise, & que ce fut peu de temps après la rupture de mon affaire, Me. de Guise n'osa me prier d'y aller. Mr. de Lauzun y alla avec le Roi, je l'avois assez prié de ne s'y pas trouver; il ne voulut point avoir cette complaisance pour moi; il me dit que je ne devois jamais souhaiter ni lui ordonner de quitter le Roi en quelque endroit qu'il pût aller; & sur ce fond-là il prit la peine de me gronder, & me répéta que je devois savoir que tous les lieux lui étoient égaux quand il suivoit le Roi, & que tous les gens qu'il y verroit lui seroient indifférents. J'appris avec plaisir que Monsieur, Madame & Mademoiselle de Guise, l'avoient fort pressé de souper, qu'ils lui avoient fait mille honnêtetés auxquelles il avoit répondu avec un air fier & civil. Le lendemain nous causâmes long-temps ensemble; il me fit la re-

lation de cela d'une maniere si modeste, que si je n'avois appris d'ailleurs ce qu'on lui avoit dit & ce qu'il avoit répondu, j'aurois été mal-informée du sang-froid avec lequel il avoit reçu les honnêtetés des personnes qu'il savoit n'être pas bien avec moi. Il me dit ce jour comme en maniere de plaisanterie: Si je n'étois pas fâchée que Mr. le Grand-Duc eût écrit à l'Ambassadeur de Venise qu'il auroit désiré que je l'eusse épousé; que je lui serois plaisir de lui expliquer s'il m'avoit fait bien ou mal sa cour en écrivant cela, & si je le trouverois assez honnête homme pour faire quelque cas de la bonne opinion qu'il avoit de lui. Je me suis beaucoup éloignée de l'histoire de ma sœur que j'avois commencée.

Comme il y a des enchaînements qui sont nécessaires, ou qui me tiennent trop au cœur pour pouvoir les laisser échapper, cela fait que j'écris la plupart des affaires hors de leur place, à mesure qu'elles me viennent, & qu'elles m'occupent plus vivement.

Pour revenir où j'ai fait ma digression, Mr. de Marseille, dont j'avois commencé à parler, vint à Nanci dans le temps que nous y étions; il me parut fort étonné de tout ce qu'il avoit vu à Florence; il me

dit qu'il avoit fait beaucoup d'allées & de venues pour pacifier les affaires ; qu'il avoit fait tous ses efforts pour faire voir Mr. & Me. la Grande-Duchesse, & n'avoit pu y parvenir. Il me dit que le sujet de son voyage avoit été pour travailler à les raccommoder, & m'expliqua une espece de démêlé extraordinaire qu'ils avoient eu ensemble, que ma sœur avoit demandé permission au Grand-Duc d'aller à une dévotion ou à une maison un peu éloignée, je ne me souviens pas bien où c'étoit. On donnoit à cela une explication qui ne lui avoit pas plu, & qui avoit été cause de ce désordre ; il n'étoit pas revenu en opinion que ma sœur eût plus de tort que le Grand-Duc ; au contraire, & comme c'est un fort habile homme, il ne s'en expliqua à personne, & n'a plus voulu s'en mêler. Il a paru, quand elle a été ici, qu'elle n'étoit pas contente de cet Evêque, qui avoit fait entendre qu'elle le contraindroit de la laisser venir ici.

Revenons à Baraille. Il fit quelques campagnes avec le Marquis de Fabert, qui avoit un Régiment de Dragons que Mr. de Lauzun lui avoit fait donner; il avoit été Cadet dans sa Compagnie : tout ce qu'il y avoit de gens de qualité en ce temps-là se mettoient dans les Gardes du Corps,

c'étoit la mode ; les Compagnies de Noailles & de Lauzun, & particuliérement cette derniere, en eurent beaucoup, & les autres peu. Baraille fit aussi une campagne sur mer, il ne perdoit point d'occasion de servir le Roi & de se distinguer ; il croyoit par-là être plus en état de servir Mr. de Lauzun, pour lequel il continuoit d'avoir une véritable passion. Les hyvers il revenoit à Paris, & venoit plutôt deux fois qu'une au Luxembourg, où il servoit Mr. de Lauzun fort utilement.

Les manieres de Me. de Nogent ne me plaisoient pas toujours ; j'appris que son mari & elle étoient si mal ensemble quand il mourut, qu'ils étoient sur le point de se séparer : le mari étoit toujours amoureux, mangeoit son bien, & la méprisoit fort, ce qui n'étoit pas du tout agréable pour une femme, & sur-tout pour elle qui étoit de qualité au-dessus de lui, & qui lui avoit apporté plus de bien qu'il n'en pouvoit espérer par les bienfaits du Roi, qui lui avoit donné la Lieutenance de Roi d'Auvergne. Elle l'avoit épousé par son inclination contre le gré de Mr. de Lauzun, il en étoit méconnoissant ; elle jouoit son personnage à merveille, elle s'évanouissoit avec des convulsions dès qu'elle voyoit des personnes qui avoient perdu quelqu'un au

paſſage du Rhin, ou qui y avoient quelque rapport. Mr. de Vaubrun, ſon beaufrere, fut tué en Allemagne; elle étoit à Eu auprès de moi quand elle apprit cette nouvelle, je ſavois qu'elle ne l'aimoit pas; elle ne laiſſa pas de faire toutes les démonſtrations de douleur comme ſi elle en avoit eu véritablement. Elle avoit un ouvrage tout compoſé de larmes, d'os, de têtes de morts, de flammes, de cœurs, pour faire un parement d'Autel à St. Evenard, où elle diſoit qu'étoit le corps de Mr. de Nogent. C'eſt un village près de Tolhuis; elle y vouloit fonder un Couvent de Capucines pour s'y retirer quand elle auroit établi ſes enfants: elle en avoit quatre, 2 fils & 2 filles, dont l'aînée n'avoit alors que 10 ans. J'écoutois tout cela avec beaucoup de pitié, ne ſachant pas pour lors qu'ils fuſſent mal enſemble: je croyois qu'elle l'aimoit véritablement: je ne devois pas m'attendrir d'une hiſtoire ſi éloignée, & de ſon diſcours de faire enterrer un homme, & de bâtir un Couvent de Capucines dans un Pays Huguenot: tout cela me devoit faire voir l'impoſſibilité de ſon projet, & le caractere de ſon eſprit de croire abuſer les gens. Et quand elle témoignoit tant d'empreſſement pour Mr. de Lauzun, je me devois ſouvenir que Mr.

de Lauzun m'avoit dit cent fois : Ma sœur est une Comédienne, elle ne m'aime point, ni le Bourgeois d'Angers ; s'ils croyoient que j'eusse de l'argent dans les os, ils me les casseroient, tant ils sont intéressés.

Comme l'on ne se souvient pas toujours de tout dans le temps, & qu'il est difficile, aussi occupée d'une seule affaire que je l'étois, lorsque j'ai écrit l'endroit de ces mémoires, qui font assez connoître que je l'étois beaucoup, j'ai oublié mille circonstances dont je me souviens à cette heure que je ne le suis plus. Il paroîtra assez que je les ai discontinués bien des années, ce qui fait faire des digressions qui pourront être ennuyeuses. Quand Mr. d'Artagnan revint de mener Mr. de Lauzun à Pignerol, il dit au Roi & à Mr. de Louvois, qu'il lui avoit dit de supplier très-humblement le Roi que Me. de Nogent ni son mari ne se mêlassent de rien de ses affaires, & ne missent pas la main sur le peu d'argent qu'il avoit laissé, ni sur ses pierreries, ni sur sa vaisselle d'argent qui n'étoit pas en grand nombre, & que ce fussent Baraille & Rollinde qui s'en mêlassent. On trouva, à ce que j'ai oui-dire à Mr. de Rochefort, quantité de portraits de Dames entourés de médiocres diamants. Si j'avois eu bien de la curiosité, j'aurois

pu voir ceux qui étoient de maniere à pouvoir être vus ; je ne m'en fouciois pas, j'en ai même oublié les noms. Je crois qu'elles en font pénitence, & qu'il n'en refte plus au monde. Me. de Nogent fut fort fâchée quand elle fut ce qu'Artagnan avoit dit au Roi & à Mr. de Louvois ; il étoit fort de fes amis, & c'étoit une ancienne amitié du temps qu'elle étoit fille de la Reine. Elle avoit une compagne, nommée Jalace, fort jolie, dont Mr. de Louvois étoit amoureux ; elle en étoit la confidente & fa parente : comme Mr. de Louvois la vouloit époufer, fon commerce n'étoit que bon, le mariage étoit fort avantageux pour fa parente ; cependant Mr. de Louvois ceffa d'être amoureux, & Me. de Nogent contribua beaucoup à rompre le mariage de fa parente. Quoique Mr. de Louvois ne fût pas ami de Mr. de Lauzun, Me. de Nogent a toujours continué beaucoup de commercer avec lui, & j'ai fu qu'elle lui avoit promis, peu de temps après fa prifon, qu'elle ne feroit jamais rien pour fa liberté fans fon ordre ; & que fi je voulois agir pour cela, & qu'elle en eût connoiffance, il en feroit averti. Dans les premiers temps de fa prifon, on n'en favoit pas la caufe ; fes amis & les perfonnes qui s'intéreffoient pour

lui, étoient si étourdis de son malheur, qu'ils ne savoient quasi que faire pour sa liberté. Mr. de Louvois & Mr. le Tellier son pere lui avoient toujours été fort contraires : celui-ci ne lui avoit jamais pardonné l'amour qu'il avoit eu pour sa fille Madame de Villequier; pour l'autre, qui vouloit être le maître de la guerre, & que toutes les Charges qui la regardoient & les Commandements dépendissent de lui, ne pouvoit souffrir la grande ambition de Mr. de Lauzun, qui vouloit pousser sa fortune par-là, & qui étoit incapable de se soumettre à lui. La grande inclination que le Roi avoit pour lui, tout cela lui donnoit beaucoup de jalousie contre Mr. de Lauzun : on disoit que c'étoit lui qui avoit empêché qu'il ne fût Grand-Maître de l'Artillerie, lorsque le Comte de Lude le fut. Ils avoient eu mille démêlés ensemble, & Mr. de Lauzun prenoit toujours les affaires d'une grande hauteur; ainsi on l'accusoit fort d'avoir par ses mauvais offices contribué à sa prison, & que son pere ne l'avoit pas épargné; qu'on l'avoit battu en ruine sur ce qu'il étoit capable d'avoir de grands desseins, puisqu'il avoit osé avoir celui de m'épouser. On croyoit aussi que Me. de Montespan, qui avoit été fort de ses amies,

avoit changé, on n'en diſoit pas la raiſon: on ne doit pas croire que mon affaire, qui ne paroiſſoit pas déſagréable au Roi, l'ait pu être à elle. Quand le malheur en veut aux gens, on y cherche des cauſes qui ſont innocentes : toutefois je crois que ce fut ſon malheur ſeul qui lui attira celui-là, & tous ceux qui lui ſont arrivés depuis. Pour moi je n'avois garde de croire que ce fût ſa mauvaiſe conduite, je ne lui connoiſſois pas de défauts en ce temps-là, & j'oſe dire que j'avois cela de commun avec le Roi. Peu de temps après la rupture de notre mariage, le Roi le voulut faire Duc & Maréchal de France, il le refuſa, & dit que rien ne pouvoit jamais le conſoler de ce qu'il avoit perdu, & que rien ne pourroit réparer ſa perte. Il remercia le Roi, & dit qu'il ne vouloit rien : cela fut approuvé de peu de gens, & blâmé de beaucoup, parce qu'il avoit des envieux, autrement rien n'étoit plus beau que cela. On ſe ſervit de ce prétexte pour lui nuire; on diſoit qu'il prenoit les affaires avec trop de fierté, & il eſt vrai qu'il ne l'avoit jamais été tant que depuis notre affaire; il me ſemble qu'il avoit ſujet de l'être. Il avoit, à ce que l'on dit, ſouvent des démêlés avec Madame de Monteſpan; cela n'eſt pas venu à ma con-

noiſſance, & je ne m'en ſuis pas informée.

Je reviendrai ſouvent à Baraille, quoique j'en paroiſſe éloignée. Je lui contois tout ce que j'entendois dire de Mr. de Lauzun, perſonne ne travailloit à lui rendre de bons offices auprès de moi que Baraille. Comme on croyoit que les ſoins que je prendrois de le faire ſortir, pourroient être de quelque poids, on n'oublioit rien pour les rendre inutiles; Baraille me trouvoit fort ſouvent dégoûtée de tout ce que l'on me diſoit, il raccommodoit tout, & s'en alloit bien content. Perſonne ne ſe ſeroit jamais aviſé de ce que j'ai fait pour le faire ſortir; il n'eſt pas encore temps de le dire. Me. de Nogent croyoit qu'à force de me dire de ſi grandes impertinences que je n'oſe les répéter tant elles ſont pauvres & baſſes, cela deſſerviroit ſon frere auprès de moi; & tout cela faiſoit un effet contraire, & me mettoit en colere. Baraille raccommodoit tout, je n'ai jamais vu un ſi fidele ami que celui-là, & qui ſût ſi bien ménager une perſonne auſſi difficile à gouverner que moi. On ſe laſſe de tout, & il eſt aiſé quand on ne voit pas les gens que l'on a bien aimés, & que l'on vient vous dire, ils ne vous aiment point, quand on lui a

promis de lui donner des biens, des Charges, il vous a plantée-là ; le jour que le Roi rompit votre mariage, il joua tout le ſoir avec une grande tranquillité, il ne ſe ſouvient point de vous. Voilà les diſcours que l'on me tenoit, & cela ſi ſouvent, que lui qui n'y étoit pas pour ſe défendre contre de ſi cruels ennemis, je ne comprends pas comment & par où mon cœur a pu réſiſter. Il n'étoit ſoutenu de perſonne, le ſeul Baraille venoit à ſon ſecours : l'état où je me préſente, n'étoit pas bien heureux. Mr. de Lauzun fut malade à l'extrémité ; j'étois à Eu, où je n'en ſus rien ; j'en partis dans ce temps-là, je paſſai par St. Denis, & j'arrêtai aux Filles de l'Annonciade, où étoit la fille de Madame de Nogent. Me. de Ranes ſa belle-ſœur, & Me. de la Moreſan, ſœur de Me. du Frenoy, vinrent au-devant d'elle. Il eſt bon de dire que Me. du Frenoy eſt une fort belle femme, dont Mr. de Nogent avoit été amoureux, & qu'une fois qu'elle la trouva chez la Reine elle en étoit ſi jalouſe, qu'elle s'évanouit à ſa vue dans la ruelle du lit de la Reine qui étoit en couche. Me. de Nogent l'aimoit paſſionnément depuis la mort de ſon mari, & croyoit, à ce qu'elle diſoit, devoir aimer tout ce qu'il avoit aimé. Le

mari de cette femme étoit connu de Mr. de Louvois, & on disoit que celui-ci en étoit amoureux : elle étoit belle-sœur de St. Mars qui commandoit dans la citadelle de Pignerol, où il gardoit Mr. de Lauzun; ainsi elle avoit bien des raisons pour avoir des égards pour ces femmes, elles en avoient peu pour Mr. de Lauzun. Me. de la Moresan me demanda si je ne savois rien; je lui dis que non, & je ne soupçonnai pas que cette question eût quelque rapport à Mr. de Lauzun; elle s'étonnoit que je fusse si gaye, je n'y entendois encore rien. Quand je fus à Paris, je trouvai beaucoup de gens au Luxembourg, entr'autres l'Archevêque d'Embrun, & la Maréchale de Créquy qui en avoit toujours très-bien usé pour Mr. de Lauzun, & son mari aussi; ce que n'avoient pas fait bien des gens qui lui avoient de l'obligation. Je ris avec l'Archevêque comme à l'ordinaire, il voyoit bien que je ne savois rien, la Maréchale étoit sur des épines, elle me mena dans une petite chambre, & me dit : Mr. de Lauzun a été à l'extrêmité, il est hors de danger, je mourois de peur qu'on ne vous l'eût dit mal à-propos : je la questionnai, & la remerciai beaucoup. Me. de Nogent, qui s'étoit mise dans le car-

roſſe de ſa belle-ſœur, vint par la garderobe, pleuroit & faiſoit ſon manege ordinaire ſur la ſanté de Mr. de Lauzun. Me. de la Moreſan lui diſoit : Hélas ! Madame, de quoi vous fâchez-vous ? vous auriez été bien heureuſe que Monſieur votre frere fût mort d'une mort ordinaire ; c'eſt un homme ſi emporté, qu'un de ces jours on le trouvera pendu ; il eſt tout propre à faire quelque ſolie : elle continua un quart d'heure de cette force. J'admirai Me. de Nogent d'entendre un tel diſcours d'une ſi folle amie, & qu'elle eût ſi peu de jugement pour ne pas comprendre que c'étoit me manquer de reſpect que de parler ainſi de Mr. de Lauzun devant moi, après tout ce qui s'étoit paſſé. J'admire auſſi ma ſageſſe & ma modération ; il a bien fallu que j'en euſſe : il y a ſouvent plus de mérite à ſe taire qu'à parler avec de certaines gens. Je faiſois toujours ma cour avec ſoin ; & quand je trouvois quelque occaſion de parler de Mr. de Lauzun devant le Roi, ou de tenir quelque diſcours qui pouvoit l'en faire reſſouvenir, j'étois ravie ; je faiſois les voyages de la Cour ; quand j'y étois, je voyois Me. de Monteſpan ſouvent. Elle ne me faiſoit plus ſa cour, elle ne ſortoit qu'avec le Roi, elle étoit même

peu ſouvent avec la Reine; quand elle y venoit, ou que j'allois chez elle, elle n'a jamais diſcontinué de vivre avec moi comme à l'ordinaire, c'eſt-à-dire, avec beaucoup d'empreſſement pour tout ce qui me regarde. Elle accoucha de Mlle. de Nantes à Tournai, pendant le ſéjour que la Reine y fit durant le ſiege de Maeſtricht; elle logeoit dans la citadelle: je ſus à point nommé le jour qu'elle accoucha, je connoiſſois des Officiers qui y étoient en garniſon qui me l'apprirent; M^r^. du Maine étoit né quelques années auparavant; il y en avoit encore un qui étoit mort, que l'on n'a jamais vu. On avoit mis auprès d'eux M^e^. Scarron, femme de beaucoup d'eſprit & aimable. M^e^. de Monteſpan l'avoit connue chez M^e^. la Maréchale d'Albret, d'où elle ne bougeoit: je l'avois vue autrefois & peu, je la connoiſſois du voyage qu'elle fit avec M^e^. de Monteſpan; elle demeuroit au fauxbourg Saint-Germain par-delà les Carmes, où étoient ſes enfants; je ne ſais pas s'ils n'avoient pas été ailleurs auparavant, cela étoit ſi caché que l'on n'en parloit point. J'ai oui conter à M^r^. de Lauzun, que le jour qu'elle accoucha de M^r^. du Maine, c'étoit à minuit ſonnant, le dernier jour de Mars, ou le pre-

mier d'Avril, si l'on veut, on n'eut pas le temps de l'emmaillotter, on l'entortilla dans un lange, & il le prit dans son manteau, & le porta dans un carrosse qui l'attendoit au petit parc de St. Germain; il mouroit de peur qu'il ne criât.

Comme Me. de la Valliere n'a jamais été autant de mes amies que Me. de Montespan, j'ai oublié plus volontiers ce qui la regarde. Depuis qu'elle étoit revenue à la Cour, du Couvent de Chaillot, où elle n'avoit été que 12 heures, elle avoit mené une vie plus retirée qu'à l'ordinaire, elle faisoit comme une personne qui se vouloit retirer tout-à-fait, elle s'habilloit plus modestement. Je devois avoir dit qu'elle avoit eu deux garçons, dont l'un étoit mort de la peur qu'elle avoit eue d'un coup de tonnerre; cela ne marquoit pas qu'il dût être un grand Capitaine, ni qu'il tînt du Roi; ainsi je crois que l'on s'en consola aussi-bien que du dessein que la mere avoit pris de se retirer tout-à-fait. Elle étoit bien jolie, fort aimable de sa figure; quoiqu'elle fût un peu boîteuse, elle dansoit bien, étoit de fort bonne grace à cheval, l'habit lui en seyoit fort bien, les justes-au-corps lui cachoient la gorge qu'elle avoit fort maigre, & les cravates la faisoient paroître plus grasse; elle fai-

ſoit des mines fort ſpirituelles, & les con-noiſſeurs diſent qu'elle avoit peu d'eſprit, & même l'on diſoit que la lettre qu'elle avoit écrite au Roi lorſqu'elle s'en alla à Ste. Marie, étoit de la façon de Mr. de Lauzun, qui la lui avoit faite, & qu'elle croyoit rallumer l'amour du Roi par cette retraite. Le Maréchal de Bellefonds, qui eſt fort dévot, s'attacha fort à la voir, on croyoit même qu'il lui avoit indiqué le Pere Cazar pour la conduire, qui lui con-ſeilloit de ſe faire Carmélite. On diſoit que ſon deſſein avoit été de demeurer dans une maiſon où elle pût vivre avec beaucoup de régularité, & y faire éle-ver ſes enfants : on la trouva trop jeune pour cela, le Roi n'en fut pas d'avis, on diſoit que c'étoit ſa mere qui y trouvoit ſon intérêt, qui lui avoit inſpiré ce deſ-ſein : le Roi ne l'aimoit ni ne l'eſtimoit, elle n'avoit pas la liberté de la voir ſou-vent ; & comme le Roi connoiſſoit l'hu-meur de Me. de la Valliere, il craignit, à ce que l'on dit, de la laiſſer ſur ſa bonne foi. Elle jouiſſoit d'un gros bien avec beau-coup de pierreries & de meubles ; ainſi il ſe ſeroit peut-être trouvé des gens qui auroient été bien-aiſes de profiter de l'oc-caſion. Depuis que le Roi ne l'aimoit plus, il avoit couru un bruit que Mr. de

Longueville en étoit amoureux ; on le fit cesser bientôt ; on dit même qu'elle s'étoit mis en tête d'épouser Mr. de Lauzun. Je crois que ce sont ses ennemis qui firent courir ce bruit ; il a le cœur trop bien fait pour vouloir jamais épouser la maîtresse d'un autre, même du Roi ; & après ce qui lui étoit arrivé, auroit-on pu dire pis de lui ? Aussi on attribua cela à ses ennemis. Me. de la Valliere avoit encore eu la pensée de se retirer à Chaillot avec Mlle. de la Mothe qui est fort son amie ; son incertitude ne plut pas au Roi, qui vouloit que sa retraite fût honorable à ses enfants ; enfin, elle se mit aux Carmélites, & s'y retira un jour que le Roi partoit pour un voyage. Elle entendit la Messe du Roi, monta dans son carrosse, alla aux Carmélites ; j'allai lui dire adieu le soir chez Me. de Montespan, où elle soupoit ; elle prit l'habit pendant que la Cour étoit dehors ; & au bout de l'an, elle fit profession où la Reine alla, & j'eus l'honneur de l'y accompagner. Depuis ce temps-là, on n'a plus parlé d'elle ; elle est une fort bonne Religieuse, & passe présentement pour avoir beaucoup d'esprit : la grace fait plus que la nature, & les effets de l'une lui ont été plus avantageux que ceux de l'autre. Il est difficile

que les chagrins ne faſſent pas avoir des retours à Dieu : comme j'ai toujours beaucoup aimé les Carmélites, & que j'y ai été ſouvent, je me mis à y aller encore plus qu'à l'ordinaire ; j'allois tous les Dimanches à ma paroiſſe, & je m'affectionnois à ouir les Prônes. Il y avoit un Vicaire qui en faiſoit de fort beaux ; j'allai à confeſſe à lui, & je l'entretenois ſouvent aux Carmélites ; c'eſt un fort homme de bien, qui ne connoît point aſſez le monde. Il me prit fantaiſie de louer un appartement du dehors des Carmélites, que Me. de Longueville avoit fait accommoder avant qu'elle eût la maiſon de Mr. Camus, où elle eſt morte : je voulois y aller demeurer les bonnes fêtes, & je ne voulois pas aller coucher dans le Couvent, ſeulement y aller paſſer la journée & revenir le ſoir. Je communiquai mon deſſein à Baraille qui le déſaprouva ; il me dit que c'étoit une maniere de retraite qui ne me convenoit point, ni à l'état de Mr. de Lauzun, que ce ſeroit abandonner ſes intérêts ; il en parla à Rollinde, qui me déconſeilla auſſi.

A propos de Me. de Longueville, je ne puis pas me paſſer de dire que je la regrettai fort ; elle m'avoit toujours donné de grandes marques d'eſtime & d'amitié :

depuis que je l'eus revue, & que Mr. de Lauzun fût arrêté, elle me fit parler tout de nouveau par Me. de Puisieux & par Mlle. de Vertus d'épouser son fils. On lui avoit fait quelques propositions pour le faire Roi de Pologne; les Polonois vouloient ôter le Roi Michel dont ils ne s'accommodoient pas, & l'Empereur vouloit bien démarier sa sœur : je ne sais par quelle raison il croyoit pouvoir en user ainsi, il ne vouloit pas consentir qu'ils eussent un autre Roi s'il n'épousoit sa sœur. Me. de Longueville me fit dire qu'elle me demandoit encore une fois si je voulois faire l'honneur à son fils de l'épouser, qu'il n'y avoit Royaume ni sœur de l'Empereur à quoi elle ne me préférât, que l'affaire de Mr. de Lauzun n'avoit rien changé à son dessein, qu'il n'y avoit rien d'extraordinaire qu'on eût voulu un homme de son mérite, & pour qui j'avois de l'inclination; que je pouvois faire un fort grand Seigneur; que l'affaire rompue, j'avois assez de raison pour faire croire que je n'y songerois plus; qu'ainsi elle souhaitoit l'affaire plus que jamais. Je lui répondis que je ne voulois pas me marier, que c'étoit de ces envies que l'on ne pouvoit avoir deux fois; & que de l'avoir voulu une, c'étoit assez pour

connoître que l'on étoit bien heureux de n'y avoir pas réussi, & que cette marque d'estime qu'elle me donnoit, m'étoit si sensible, que j'en étois touchée de la plus vive reconnoissance que l'on pouvoit sentir. Elle s'embarqua à l'affaire de Pologne, & un Gentilhomme de Normandie, nommé Calieres, qui étoit entré dans cette négociation, m'a dit depuis, que l'affaire étoit faite quand il mourut, c'est-à-dire, à l'égard des Polonois; parce que quoique le Roi eût permis cette négociation, je ne sais s'il en eût eu la réussite agréable, & s'il ne la traversoit point; il n'avoit jamais aimé Mr. de Longueville; il avoit des manieres qui ne plaisoient pas à tout le monde. Ils étoient deux freres, l'un étoit fort mal agréable, & l'autre fort joli. Pendant qu'ils étoient petits, Me. de Longueville avoit toujours mieux aimé le Comte de St. Paul qui étoit celui-ci, & étoit le cadet : Mr. de Longueville aimoit mieux l'aîné. Quand il devint grand, il devint fort extraordinaire, & avoit des dévotions qui l'étoient aussi : il voulut être Jésuite, on fit ce que l'on put pour l'en empêcher; enfin, il prit l'habit, puis il le quitta, & voulut être Prêtre. Mr. le Prince qui voyoit bien que ce ne seroit point un grand person-

nage, y consentit; on eut une dispense du Pape pour qu'il le fût avant l'âge, on l'appella l'Abbé d'Orléans, & l'autre Mr. de Longueville. Quand le pere mourut, le Roi ne lui donna pas le Gouvernement. Mr. de Longueville avoit le visage assez beau, une belle tête, de beaux cheveux, une vilaine taille, & l'air peu noble : les gens qui le connoissoient particuliérement disent qu'il avoit beaucoup d'esprit; il parloit peu, il avoit l'air de mépriser, ce qui ne le faisoit pas aimer: il étoit fort aimé des Dames, Me. de Thianges étoit fort de ses amies, la Marquise d'Uxelles & beaucoup d'autres; elles vouloient aller en Pologne avec lui: quand il mourut, elles en porterent le deuil, & témoignerent une grande douleur.

Dans le temps que j'allois tous les jours aux Carmélites, Mr. l'Abbé de la Trappe vint à Paris : cet homme dont on parloit tant de la retraite & des austérités, & que j'ai dit avoir assisté mon pere à la mort. Je le vis souvent, on disoit qu'il me vouloit inspirer d'être Carmélite; il ne m'en parla jamais, il avoit trop d'esprit pour ne pas connoître que les personnes de ma qualité peuvent faire plus de bien dans le monde que dans la retraite, &

que le bon exemple & les secours qu'ils donnent à ceux qui en ont besoin, sont beaucoup plus méritoires devant Dieu, & plus profitables au prochain. Dans cet esprit, je fis bâtir un hôpital à Eu pour l'instruction des enfants, que j'ai fondé, & y ai mis des Sœurs de la Charité, que l'on appelle l'hôpital Ste. Anne. Quand j'y suis, je vais souvent les voir travailler, & je m'informe avec soin s'il est bien administré. J'ai fait bâtir aussi un Séminaire des mêmes Sœurs de la Charité, où elles sont douze qui portent la marmite aux malades comme à Paris, & instruisent les pauvres enfants : tout cela est bien fondé. Pendant que j'étois sur le chapitre de Mr. de Longueville & ses enfants, j'ai oublié de dire qu'il déclara un bâtard qu'il avoit, au Parlement, afin de le rendre capable de posséder le bien qu'il lui voudroit donner; on ne nomma pas la mere. Comme il faut pour cela des lettres-patentes du Roi, elles furent accordées sans peine. On déclara lors Mr. du Maine & Mlle. de Nantes; je ne me souviens pas si Mr. le Comte de Vexin & Mlle. de Tours le furent en même temps. La mere du Chevalier de Longueville étoit une femme de qualité, dont le mari étoit vivant; il disoit à tout le monde dans

dans ce temps-là : Ne ſavez-vous point qui eſt la mere du Chevalier de Longueville ? Perſonne ne lui répondoit, quoique tout le monde le ſût.

Mr. de Lauzun ſe penſa ſauver, il avoit fait un trou à ſa cheminée ; il étoit ſorti hors la Citadelle, il n'avoit plus qu'une porte à paſſer ; la Sentinelle d'un magaſin l'arrêta ; & quelque priere qu'il pût faire, & quelque pitié qu'il témoignât avoir de lui, il appella, & on le mit dans la même chambre plus gardé qu'auparavant. Mr. Fouquet étoit à Pignerol, ils ſe voyoient & mangeoient ſouvent enſemble, même il y eut un temps qu'il voyoit Me. Fouquet qui avoit permiſſion d'aller voir ſon mari avec Mlle. Fouquet ſa fille ; Mr. de St. Mars alloit chez Me. Fouquet jouer avec eux. Il y eut pluſieurs démêlés entr'eux : les Officiers de la Garniſon les voyoient, ils avoient aſſez de liberté, je ne ſais plus ſi c'étoit devant ou après qu'il voulut ſe ſauver. Il ſe fit force contes, dits & redits ſur des galanteries qui les brouillerent Mr. Fouquet & lui ; les Officiers étoient curieux de ſe conter ces belles intrigues. Mr. de Lauzun en fut ferré. Comme toutes ces hiſtoires ne lui étoient pas avantageuſes, on prenoit un grand ſoin de me les cacher ;

aussi ne les ai-je sues que depuis. Baraille eut permission d'y aller, il y resta 8 jours, Saint-Mars étoit toujours en tiers; Mr. de Lauzun trouva l'invention de mettre une lettre dans l'étoffe qui étoit devant sa cheminée, & Baraille lui fit réponse; après quoi il fut fort gai. St. Mars lui disoit: Voilà comme il faut être. Il trouva moyen d'entretenir Baraille d'une maniere qu'il lui fit entendre tout ce qu'il voulut, sans que St. Mars s'en apperçût. Celui-ci disoit à Baraille: Vous voyez bien que sa prison lui a tourné la tête, il tient des discours que l'on n'entend point. Vous jugez bien qu'il lui parla fort de moi, & que Baraille n'oublioit rien de tout ce qu'il me falloit dire pour m'engager plus que jamais à être dans les intérêts de Mr. de Lauzun. Il se plaignoit d'avoir un bras dont il ne s'aidoit pas, il demandoit un Chirurgien, Me. de Nogent fit force allées & venues pour l'obtenir, Baraille y alla aussi; tant qu'il n'y eut que Madame de Nogent, elle n'obtint rien; les assiduités de Baraille à se montrer devant le Roi & les persécutions qu'il faisoit à Mr. de Louvois, firent qu'on lui permit d'y mener un Chirurgien, qui dit qu'il ne pouvoit guérir que par les eaux de Bourbon.

Fin du Tome sixieme.





